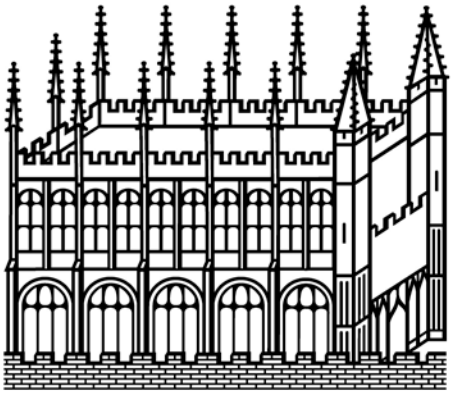


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

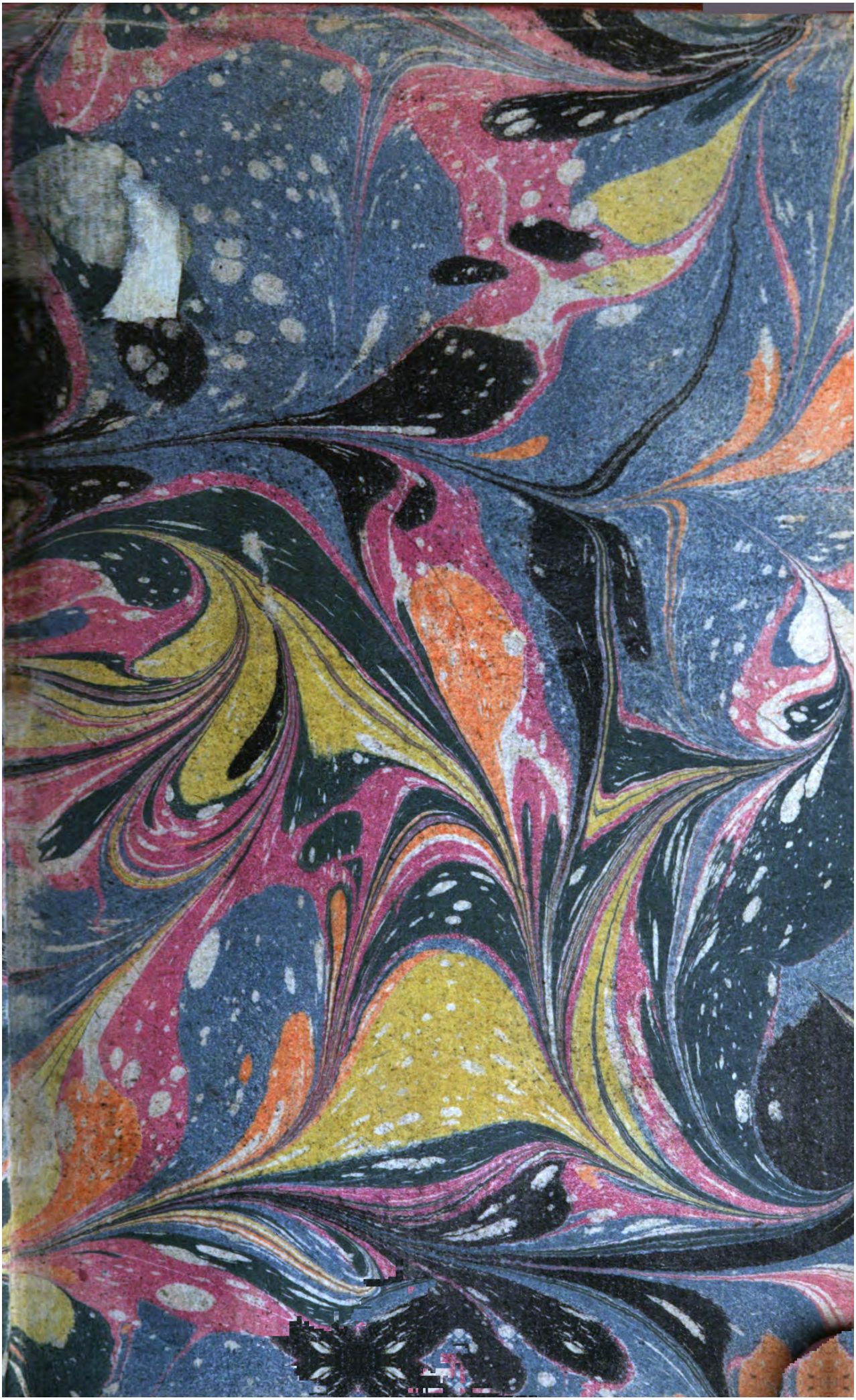
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V8.CC.1764 (2)



P. CORNEILLE.

TOME SECOND.

THÉATRE

DE

PIERRE CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

&c. &c. &c.

TOME SECOND.

M. DCC. LXIV.

H. Gravelot inv. J. J. Flipart Sc.

C'eſt trop, ma paſſion à la raiſon fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

HORACE,

TRAGÉDIE.

1641.

PRÉFACE
DES
HORACES,
PAR L'ÉDITEUR.

SI on reprocha à *Corneille* d'avoir pris dans un contemporain les beautés les plus touchantes du *Cid*, on dut le louër d'avoir tranſporté ſur la ſcène françaiſe dans les *Horaces*, les morceaux les plus éloquens de *Tite-Live*, & même de les avoir embellis. On ſait que quand on le menaça d'une ſeconde critique ſur la tragédie des *Horaces* ſemblable à celle du *Cid*, il répondit, » *Ho-* » *race* fut condamné par les Duumvirs, » mais il fut abſous par le peuple. « *Horace* n'eſt point encor une tragédie entiérement régulière, mais on y verra des beautés d'un genre ſupérieur.

EPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurais jamais eu la témérité de préſenter à votre éminence ce mauvais portrait d'Horace, ſi je n'euſſe conſidéré, qu'après tant de bienfaits a) *que j'ai reçûs d'elle, le ſilence où mon reſpect m'a retenu juſqu'à préſent paſſerait pour ingratitude, & que quelque juſte défiance que j'aye de mon travail, je dois avoir encor plus de confiance en votre bonté. C'eſt d'elle que je tiens tout ce que je ſuis; & ce n'eſt pas ſans rougir que pour toute reconaiſſance*

a) Ce mot *bienfaits* fait voir que le cardinal de *Richelieu* ſavait récompenſer en premier miniſtre, ce même talent qu'il avait un peu perſécuté dans l'auteur du *Cid*.

je vous fais un préſent ſi peu digne de vous, & ſi peu proportionné à ce que je vous dois. Mais dans cette confuſion, qui m'eſt commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage, qu'on ne peut ſans quelque injuſtice condamner mon choix, & que ce généreux romain que je mets aux pieds de votre éminence eût pû paraître devant elle avec moins de honte, ſi les forces de l'artiſan euſſent répondu à la dignité de la matière : j'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée, qui commence à décrire cette fameuſe hiſtoire par ce glorieux éloge, qu'il n'y a preſque aucune choſe plus noble dans toute l'antiquité. *Je voudrais que ce qu'il a dit de l'action ſe pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais ſeulement pour vous ofrir quelque choſe un peu moins indigne*

b) Mr. *Corneille* demeurait à Rouen, & ne venait à Paris que pour y faire jouer ſes piéces, dont il tirait un profit qui ne répondait point du tout à leur gloire, & à l'utilité dont elles étaient aux comédiens.

c) Je ne ſais ce qu'on doit entendre par ces mots, *être à votre éminence*. Le cardinal de *Richelieu* faiſait au grand *Corneille* une penſion de cinq cent écus, non pas au nom du roi, mais de ſes propres deniers. Cela ne ſe pratiquerait pas aujourd'hui. Peu de gens de lettres vou-

de vous être oferte. Le ſujet était capable de plus de graces, s'il eût été traité d'une main plus ſavante; mais du moins il a reçû de la mienne toutes celles qu'elle était capable de lui donner, & qu'on pouvait raiſonnablement atendre d'une muſe de province b), *qui n'étant pas aſſez heureuſe pour joüir ſouvent des regards de votre éminence, n'a pas les mêmes lumières à ſe conduire qu'ont celles qui en ſont continuellement éclairées. Et certes,* MONSEIGNEUR, *ce changement viſible qu'on remarque en mes ouvrages, depuis que j'ai l'honneur d'être* c) *à votre éminence, qu'eſt-ce autre choſe qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inſpire, quand elle daigne ſoufrir que je lui rende mes devoirs? & à quoi peut-on atribuer ce qui s'y mêle de mauvais qu'aux teintures groſſières que je reprens quand je demeure abandonné à ma propre faibleſſe? Il faut,* MON-

draient accepter une penſion d'un autre que de ſa majeſté ou d'un prince. Mais il faut conſidérer que le cardinal de *Richelieu* était roi en quelque façon; il en avait la puiſſance & l'apareil.

Cependant une penſion de cinq cent écus que le grand *Corneille* fut réduit à recevoir, ne paraît pas un titre ſufiſant pour qu'il dit, *J'ai l'honneur d'être à votre éminence.*

EPITRE.

SEIGNEUR, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théatre, publient hautement avec moi, que nous vous avons deux obligations très-ſignalées; l'une d'avoir ennobli d) *le but de l'art, l'autre de nous en avoir facilité les connaiſſances. Vous avez ennobli le but de l'art, puiſqu'au lieu de celui de plaire au peuple que nous preſcrivent nos maîtres, & dont les deux plus honêtes gens de leur ſiécle, Scipion & Lélie, ont autrefois proteſté de ſe contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire & de vous divertir; & qu'ainſi nous ne rendons pas un petit ſervice à l'état, puiſque, contribuant à vos divertiſſemens, nous contribuons à l'entretien d'une ſanté qui lui eſt ſi précieuſe & ſi néceſſaire. Vous nous en avez facilité les conaiſſances, puiſque nous n'avons plus beſoin d'autre étude pour les aquérir, que d'atacher nos yeux ſur votre éminence, quand elle honore de ſa préſence & de ſon*

d) Cette page eſt aſſez remarquable. Ou elle eſt une ironie, ou elle eſt une flaterie, qui ſemble contredire le caractère qu'on atribue à *Corneille*. Il eſt évident qu'il ne croyait pas que l'ennemi du *Cid*, & le protecteur de ſes ennemis, eût un goût ſi ſûr. Il était mécontent du cardinal, & il le louë. Jugeons de ſes vrais ſentimens par le ſonnet fameux qu'il fit après la mort de *Louis XIII.*

atention le récit de nos poëmes. C'eſt là que liſant ſur ſon viſage ce qui lui plaît, & ce qui ne lui plaît pas, nous nous inſtruiſons avec certitude de ce qui eſt bon & de ce qui eſt mauvais, & tirons des régles infaillibles de ce qu'il faut ſuivre & de ce qu'il faut éviter. C'eſt là que j'ai ſouvent apris en deux heures ce que mes livres n'euſſent pû m'aprendre en dix ans; c'eſt là que j'ai puiſé ce qui m'a valu l'aplaudiſſement du public, & c'eſt là qu'avec votre faveur j'eſpère puiſer aſſez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais, MONSEIGNEUR, *que pour vous remercier de ce que j'ai de réputation dont je vous ſuis entiérement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que celui que je vous préſente, & que je vous exprime par eux les plus véritables ſentimens de mon ame:*

Sous ce tombeau repoſe un monarque ſans vice,
Dont la ſeule bonté déplut aux bons français;
Et qui pour tout défaut ne fit qu'un mauvais choix,
Dont il fut trop longtems innocemment complice. &c.

Le ſonnet a des beautés. Mais avouons que ce n'était pas à un penſionaire du cardinal à le faire, & qu'il ne falait ni lui prodiguer tant de louanges pendant ſa vie, ni l'outrager après ſa mort.

EPITRE.

Totum muneris hoc tui eſt
Quod monſtror digito prætereuntium,
Scenæ non levis artifex,
Quod ſpiro & placeo, ſi placeo, tuum eſt.

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous ſupliant de croire que je ſuis & ſerai toute ma vie très-paſſionément, e)

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-fidèle ſerviteur,

CORNEILLE.

---

e) Cette expreſſion montre combien tout dépend des uſages. *Je ſuis paſſionément* eſt aujourd'hui la formule dont les ſupérieurs ſe ſervent avec les inférieurs. Les romains ni les grecs ne connurent jamais ce protocole de la vanité : il a toujours changé parmi nous. Celui qui fait cette remarque eſt le premier qui ait ſuprimé les formules dans les épîtres dédicatoires de ce genre, & on commence à s'en abſtenir. Ces épîtres en effet étant ſouvent des ouvrages raiſonés, ne doivent point finir comme une lettre ordinaire.

EXTRAIT DE TITE-LIVE,

IMPRIMÉ PAR CORNEILLE.

TITUS LIVIUS lib. primo.

BELLUM utrinque ſumma ope parabatur, civili ſimillimum bello, propè inter parentes natosque, Trojanam utramque prolem, cum Lavinium ab Troja, ab Lavinio Alba, ab Albanorum ſtirpe Regum oriundi Romani eſſent. Eventus tamen belli minus miſerabilem dimicationem fecit, quod nec acie certatum eſt, & tectis modò dirutis alterius urbis, duo populi in unum confuſi ſunt. Albani priores ingenti exercitu in agrum Romanum impetum fecere : caſtra ab urbe haud plus quinque millia paſſuum locant, foſſa circundant. Foſſa Civilia ab nomine ducis per aliquot ſecula appellata eſt, donec cum re nomen quoque vetuſtate abolevit. In his caſtris Civilius Albanus Rex moritur. Dictatorem Albani Metium Suffetium creant. Interim Tullus ferox præcipuè morte Regis magnum Deorum omen ab ipſo capite orſum, in omne nomen Albanum expetiturum pœnas ob bellum impium dictitans, nocte præteritis hoſtium caſtris, infeſto exercitu in agrum Albanum pergit. Ea res

ab ſtativis excivit Metium, is ducit exercitum quam proximè ad hoſtẽm poteſt, inde Legatum præmiſſum nunciare Tullo jubet, priuſquam dimicent, opus eſſe colloquio: ſi ſecum congreſſus ſit, ſatis ſcire ea ſe allaturum, quæ nihilo minus ad rem Romanam, quam ad Albanam pertineant. Haud aſpernatus Tullus, tametſi vana afferrentur, ſuos in aciem educit; exeunt contra & Albani. Poſtquam inſtructi utrinque ſtabant, cum paucis procerum in medium duces procedunt. Ibi infit Albanus injurias, & non redditas res ex fœdere quæ repetitæ ſint; &, *Ego Regem noſtrum Civilium cauſam hujuſce eſſe belli audiſſe videor, nec te dubito, Tulle, eadem præ te ferre; ſed ſi vera potius quam dictu ſpecioſa dicenda ſunt, cupido imperii duos cognatos vicinoſque populos ad arma ſtimulat; rectè an perperam interpreter, fuerit iſta ejus deliberatio qui bellum ſuſcepit; me Albani gerendo bello ducem creavere. Illud te, Tulle, monitum velim: Hetruſca res quanta circa nos teque maxime ſit, quo propior es Volſcis, hoc magis ſcis: multum illi terra, plurimum mari pollent. Memor eſto, jam cum ſignum pugnæ dabis, has duas acies ſpectaculo fore, ut feſſos confectoſque ſimul, victorem ac victum aggrediantur. Itaque ſi nos Dii amant, quoniam non contenti libertate certa, in dubiam imperii, ſervitiique aleam imus, ineamus aliquam viam,*

qua utri utris imperent, ſine magna clade, ſine multo ſanguine utriuſque populi, decerni poſſit. Haud diſplicet res Tullo, quamquam tum indole animi, tum ſpe victoriæ ferocior erat. Quærentibus utrinque ratio initur, cui & Fortuna ipſa præbuit materiam. Fortè in duobus tum exercitibus erant tergemini fratres, nec ætate, nec viribus diſpares. Horatios Curiatioſque fuiſſe ſatis conſtat*, NEC FERME RES ANTIQUA ALIA EST NOBILIOR: tamen in re tam clara nominum error manet, utrius populi Horatii, utrius Curiatii fuerint. Authores utroque trahunt: plures tamen invenio, qui Romanos *Horatios vocent:* hos ut ſequar, inclinat animus. Cum tergeminis agunt Reges, ut pro ſua quiſque patria dimicet ferro, ibi imperium fore, unde victoria fuerit. Nihil recuſatur, tempus & locus convenit. Priuſquam dimicarent, fœdus ictum inter Rom. & Albanos eſt his legibus, Ut cujus populi cives eo certamine viciſſent, is alteri populo cum bona pace imperitaret. Fœdere icto, tergemini (ſicut convenerat) arma capiunt. Cum ſui utroſque adhortarentur, Deos patrios, patriam ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu ſit, illorum tunc arma, illorum intueri manus, feroces & ſuopte ingenio, & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Conſederant utrinque pro caſtris duo exercitus, periculi magis præſentis, quam curæ expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna poſitum. Itaque erecti ſuſpenſique in minimè gratum ſpectaculum animo intenduntur. Datur ſignum: infeſtiſque armis, velut acies, terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes concurrunt. Nec his, nec illis periculum ſuum, ſed publicum imperium, ſervitiumque obſervatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna, quam ipſi feciſſent. Ut primo ſtatim concurſu increpuere arma, micanteſque fulſere gladii, horror ingens ſpectantes perſtringit, & neutrò inclinata ſpe, torpebat vox ſpirituſque. Conſertis deinde manibus, cum jam non motus tantùm corporum, agitatióque anceps telorum armorumque, ſed vulnera quoque & ſanguis ſpectaculo eſſent, duo Romani, ſuper alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum caſum cum clamaſſet gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam ſpes tota, nondum tamen cura deſeruerat, exanimes vice unius, quem tres Curiatii circumſteterant. Fortè is integer fuit, ut univerſis ſolus nequaquam par, ſic adverſus ſingulos ferox. Ergo ut ſegregaret pugnam eorum, capeſcit fugam, ita ratus ſecuturos, ut quemque vulnere affectum corpus ſineret. Jam aliquan-

tum ſpatii ex eo loco, ubi pugnatum eſt, aufugerat, cum reſpiciens videt magnis intervallis, ſequentes, unum haud procul ab ſeſe abeſſe, in eum magno impetu rediit. Et dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis, uti opem ferant fratri, jam Horatius cæſo hoſte victor ſecundam pugnam petebat. Tunc clamore (qualis ex inſperato faventium ſolet) Romani adjuvant militem ſuum: & ille defungi prælio feſtinat. Prius itaque quam alter, qui nec procul aberat, conſequi poſſet, & alterum Curiatium conficit. Jamque æquato Marte ſinguli ſupererant, ſed nec ſpe, nec viribus pares: alterum intactum ferro corpus, & geminata victoria ferocem in certamen tertium dabant, alter feſſum vulnere, feſſum curſu trahens corpus, victuſque fratrum ante ſe ſtrage, victori objicitur hoſti. Nec illud prælium fuit. Romanus exultans, *Duos*, inquit, *fratrum manibus dedi, tertium cauſam belli hujuſce, ut Romanus Albano imperet, dabo.* Male ſuſtinenti arma gladium ſupernè jugulo defigit, jacentem ſpoliat. Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt: eo majore cum gaudio, quo propiùs metum res fuerat. Ad ſepulturam inde ſuorum nequaquam paribus animis vertuntur: quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. Sepulchra extant, quo quiſque loco cecidit: duo Romana uno loco pro-

pius Albam, Romam versùs: ſed diſtantia locis, & ut pugnatum eſt. Priuſquàm inde digrederentur, roganti Metio ex fœdere icto, quid imperaret, imperat Tullus, uti juventutem in armis habeat, uſurum ſe eorum opera, ſi bellum cum Vejentibus foret. Ita exercitus inde domos abducti. Princeps Horatius ibat tergemina ſpolia præ ſe gerens, cui ſoror virgo, quæ deſponſata uni ex Curiatiis fuerat, obviam ante portam Capenam fuit: cognitoque ſuper humeros paludamento ſponſi, quod ipſa confecerat, ſolvit crines, & flebiliter nomine ſponſum mortuum appellat. Monet feroci juveni animum comploratio ſororis in victoria ſua, tantoque gaudio publico. Stricto itaque gladio, ſimul verbis increpans, transfigit puellam. *Abi hinc cum immaturo amore ad ſponſum*, inquit, *oblita fratrum mortuorum, vivique, oblita patriæ. Sic eat, quæcunque Romanum lugebit hoſtem.* Atrox viſum id facinus Patribus, Plebique, ſed recens meritum facto obſtabat: tamen raptus in jus ad Regem. Rex, ne ipſe tam triſtis ingratique ad vulgus judicii, aut ſecundum judicium ſupplicii autor eſſet, concilio Populi advocato, *Duumviros*, inquit, *qui Horatio perduellionem judicent ſecundum legem, facio.* Lex horrendi carminis erat, *Duumviri perduellionem judicent. Si à Duumviris provocarit, provocatione certato: ſi vincent: caput obnubito,*

infelici arbori reſte ſuſpendito, verberato, vel intra pomœrium, vel extra pomœrium. Hac lege Duumviri creati, qui ſe aſolvere non rebantur ea lege ne innoxium quidem poſſe. Cum condemnaſſent, tum alter ex his, *P. Horati, tibi perduellionem judico,* inquit: *lictor, colliga manus.* Acceſſerat lictor, injiciebatque laqueum, tum Horatius, authore Tullo clemente legis interprete; *Provoco,* inquit. Ita de provocatione certatum ad Populum eſt. Moti homines ſunt in eo judicio, maximè P. Horatio patre proclamante ſe filiam jure cæſam judicare: ni ita eſſet, patrio jure in filium animadverſurum fuiſſe. Orabat deinde, ne ſe, quem paulo antè cum egregia ſtirpe conſpexiſſent, orbum liberis facerent. Inter hæc ſenex juvenem amplexus, ſpolia Curiatiorum fixa eo loco, qui nunc Pila Horatia appellatur, oſtentans: *Hunccine,* ajebat, *quem modò decoratum, ovantemque victoria, incedentem vidiſtis, Quirites, eum ſub furca vinctum inter verbera & cruciatus videre poteſtis? quod vix Albanorum oculi tam deforme ſpectaculum ferre poſſent. I, lictor, colliga manus, quæ paulo ante armatæ, imperium Populo Rom. pepererunt. I, caput obnube liberatoris hujus urbis: arbori infelici ſuſpende: verbera, vel intra pomœrium, modò inter illa pila & ſpolia hoſtium: vel extra pomœrium, modò inter ſepulchra Curiatio-*

rum. Quo enim ducere hunc juvenem poteſtis, ubi non ſua decora eum à tanta fœditate ſupplicii vindicent ? Non tulit Populus nec patris lachrymas, nec ipſius parem in omni periculo animum : abſolveruntque admiratione magis virtutis, quàm jure cauſæ. Itaque ut cædes manifeſta aliquo tamen piaculo lueretur, imperatum patri, ut filium expiaret pecunia publica. Is quibuſdam piacularibus ſacrificiis factis, quæ deinde genti Horatiæ tradita ſunt, tranſmiſſo per viam tigillo, capite adoperto, velut ſub jugum miſit juvenem. Id hodie publicè quoque ſemper refectum manet : Sororium tigillum vocant. Horatiæ ſepulchrum, quo loco corruerat icta, conſtructum eſt ſaxo quadrato.

ACTEURS.

TULLE, roi de Rome.
Le vieil HORACE, chevalier romain.
HORACE, ſon fils.
CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.
VALERE, chevalier romain, amoureux de Camille.
SABINE, femme d'Horace, & ſœur de Curiace.
CAMILLE, amante de Curiace, & ſœur d'Horace.
JULIE, dame romaine, confidente de Sabine & de Camille.
FLAVIAN, ſoldat de l'armée d'Albe.
PROCULE, ſoldat de l'armée de Rome.

La ſcène eſt à Rome dans une ſalle de la maiſon d'Horace.

HORACE,

HORACE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

a) AProuvez ma faibleſſe, & ſoufrez ma douleur,

a) *Corneille* dans l'examen des *Horaces*, dit que le perſonage de *Sabine* eſt heureuſement inventé, mais qu'il ne ſert pas plus à l'action que l'infante à celle du *Cid*.

Il eſt vrai que ce rôle n'eſt pas néceſſaire à la piéce ; mais j'oſe ici être moins ſévère que *Corneille*. Ce rôle eſt du moins incorporé à la tragédie. C'eſt une femme qui tremble pour ſon mari, & pour ſon frère. Elle ne cauſe aucun événement, il eſt vrai ; c'eſt un défaut ſur un théatre auſſi perfectioné que le nôtre ; mais elle prend part à tous les événemens, & c'eſt beaucoup pour un tems où l'art commençait à naître.

Elle n'eſt que trop juſte en un ſi grand malheur;
b) Si près de voir ſur ſoi fondre de tels orages,
L'ébranlement ſied bien aux plus fermes courages;
Et l'eſprit le plus mâle, & le moins abatu,
Ne ſaurait ſans déſordre exercer ſa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
c) Le trouble de mon cœur ne peut rien ſur mes larmes;
Et parmi les ſoupirs qu'il pouſſe vers les cieux,
Ma conſtance du moins régne encor ſur mes yeux.
d) Quand on arrête là les déplaiſirs d'une ame,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme.
Commander à ſes pleurs en cette extrémité,

Obſervez que ce perſonage débite ſouvent de très-beaux vers, & qu'il fait l'expoſition du ſujet d'une manière très-intéreſſante & très-noble.

Mais obſervez ſurtout que les beaux vers de *Corneille* nous enſeignèrent à diſcerner les mauvais. Le goût du public ſe forma inſenſiblement par la comparaiſon des beautés & des défauts. On déſaprouve aujourd'hui cet amas de ſentences, ces idées générales retournées en tant de manières, *l'ébranlement* qui ſied aux *fermes* courages, l'eſprit le *plus mâle*, le *moins abatu*; c'eſt l'auteur qui parle, & c'eſt le perſonage qui doit parler.

C'eſt montrer pour le ſexe aſſez de fermeté.

JULIE.

C'en eſt peut-être aſſez pour une ame commune,
Qui du moindre péril ſe fait une infortune ;
Mais de cette faibleſſe un grand cœur eſt honteux,
Il oſe eſpérer tout dans un ſuccès douteux.
Les deux camps ſont rangés au pied de nos murailles ;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles ;
Loin de trembler pour elle, il lui faut aplaudir.
Puiſqu'elle va combatre, elle va s'agrandir.
Baniſſez, baniſſez une frayeur ſi vaine;
Et concevez des vœux dignes d'une romaine.

b) *Si près de voir*] n'eſt pas français : *près de* veut un ſubſtantif, *près de la ruine*, *près d'être ruiné.*

c) *Le trouble de mon cœur.*] Un trouble qui a du pouvoir ſur des larmes ; cela eſt louche & mal exprimé.

d) *Quand on arrête là*] ne ſerait pas ſoufert aujourd'hui ; c'eſt une expreſſion de comédie.

Cette petite diſtinction, *moins qu'un homme, plus qu'une femme*, eſt trop recherchée pour la vraie douleur.

Elle revient encor une troiſiéme fois à la charge, pour dire qu'elle ne pleure point.

SABINE.

e) Je ſuis romaine, hélas ! puiſqu'Horace eſt romain ;
J'en ai reçu le titre en recevant ſa main ;
Mais ce nœud me tiendrait en eſclave enchainée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je ſuis née.
Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour,
f) Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorſqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, ſi tu te plains que c'eſt là te trahir,
Fais toi des ennemis que je puiſſe haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & ſans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité ?

e) *Je ſuis romaine &c.*] Il y avait dans les premières éditions :

Je ſuis romaine hélas puiſque mon époux l'eſt, &c.

Pourquoi peut-on finir un vers par *je le ſuis*, & que *mon époux l'eſt*, eſt proſaïque, faible & dur ? C'eſt que ces trois ſillabes, *je le ſuis*, ſemblent ne compoſer qu'un mot ; c'eſt que l'oreille n'eſt point bleſſée ; mais ce mot *l'eſt*, détaché & finiſſant la phraſe, détruit toute harmonie. C'eſt cette atention qui rend la lecture des vers ou agréable ou rebutante. On doit même avoir cette atention en proſe. Un ouvrage dont les phraſes finiraient

Je ſais que ton état encor en ſa naiſſance
Ne ſaurait ſans la guerre afermir ſa puiſſance :
Je ſais qu'il doit s'acroître, & que tes grands deſtins
Ne le borneront pas chez les peuples latins,
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.
Bien loin de m'opoſer à cette noble ardeur,
Qui ſuit l'arrêt des dieux & court à ta grandeur,
Je voudrais déja voir tes troupes couronées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va juſqu'en l'orient pouſſer tes bataillons ;
Va ſur les bords du Rhin planter tes pavillons ;
Fais trembler ſous tes pas les colomnes d'Hercule;
Mais reſpecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, ſouviens toi que du ſang de ſes rois

par des ſillabes ſèches & dures, ne pourait être lû, quelque bon qu'il fût d'ailleurs.

f) *Albe mon cher pays.*] Voyez comme ces vers ſont ſupérieurs à ceux du commencement. C'eſt ici un ſentiment vrai ; il n'y a point là de lieux comuns, point de vaines ſentences, rien de recherché, ni dans les idées, ni dans les expreſſions. *Albe mon cher pays* : c'eſt la nature ſeule qui parle. Cette comparaiſon de *Corneille* avec lui-même formera mieux le goût que toutes les diſſertations & les poëtiques.

Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premières loix
Albe eſt ton origine; arrête, & conſidère
Que tu portes le fer dans le ſein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphans;
g) Sa joie éclatera dans l'heur de ſes enfans;
h) Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux ſeront pour toi, ſi tu n'es plus contre elle.

JULIE.

i) Ce diſcours me ſurprend, vû que depuis le tems
Qu'on a contre ſon peuple armé nos combatans,

g) *Sa joie éclatera dans l'heur de ſes enfans.*] Ce mot *heur*, qui favoriſait la verſification, & qui ne choque point l'oreille, eſt aujourd'hui bani de notre langue. Il ſerait à ſouhaiter que la plupart des termes dont *Corneille* s'eſt ſervi fuſſent en uſage. Son nom devrait conſacrer ceux qui ne ſont pas rebutans.

Remarquez que dans ces premières pages, vous trouverez rarement un mauvais vers, une expreſſion louche, un mot hors de ſa place, pas une rime en épithète; & que malgré la prodigieuſe contrainte de la rime, chaque vers dit quelque choſe. Il n'eſt pas toujours vrai que dans notre poëſie il y ait continuellement un vers pour le ſens, un autre pour la rime, comme il eſt dit dans *Hudibras*:

For one for ſenſe and one for rime,
I think ſufficient at a time.

Je vous ai vû pour elle autant d'indiférence
Que ſi du ſang romain vous aviez pris naiſſance.
J'admirais la vertu qui réduiſait en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
Et je vous conſolais au milieu de vos plaintes,
k) Comme ſi notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'eſt choqué qu'en de légers combats,
l) Trop faibles pour jeter un des partis à bas,

C'eſt aſſez pour des vers méchans,
Qu'un pour la rime, un pour le ſens.

k) *Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle.*] Cette phraſe eſt équivoque, & n'eſt pas françaiſe. Le mot de *ravi*, quand il ſignifie joie, ne prend point un datif. On n'eſt point ravi à quelque choſe; c'eſt un ſoléciſme de phraſe.

i) *Ce diſcours me ſurprend* vû que *depuis le tems.*] Ce *vû que* eſt une expreſſion peu noble, même en proſe; s'il y en avait beaucoup de pareilles, la poëſie ſerait baſſe & rempante; mais juſqu'ici vous ne trouvez guères que ce mot indigne du ſtile de la tragédie.

k) *Comme ſi Rome eût fait.*] On ne fait pas une crainte, on la cauſe, on l'inſpire, on l'excite, on la fait naître.

l) *Trop faibles pour jeter un des partis à bas.*] *Jeter à bas* eſt une expreſſion familière qui ne ſerait pas même admiſe dans la proſe. *Corneille* n'ayant aucun rival

Tant qu'un eſpoir de paix a pû flater ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute romaine.
Si j'ai vû Rome heureuſe avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement ſecret ;
Et ſi j'ai reſſenti dans ſes deſtins contraires
m) Quelque maligne joie en faveur de mes frères,
Soudain pour l'étoufer rapellant ma raiſon,
J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maiſon.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne eſclave, ou que Rome ſucombe;
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obſtacle aux vainqueurs, ni d'eſpoir aux vaincus,
J'aurais

qui écrivît avec nobleſſe, ſe permetait ces négligences dans les petites choſes, & s'abandonait à ſon génie dans les grandes.

m) *Quelque maligne joie en faveur de mes frères.*] La joie des ſuccès de ſa patrie & d'un frère, peut-elle être apellée *maligne ?* elle eſt naturelle. On pouvait dire, *une ſecrète joie en faveur de mes frères.*

Ce mot de *maligne joie*, eſt bien plus à ſa place dans ces deux admirables vers de la mort de *Pompée* :

Une *maligne joie* en ſon cœur s'élevait,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvait.

Il faut toujours avoir devant les yeux ce paſſage de Boileau : *D'un mot mis en ſa place enſeigner le pouvoir :* c'eſt ce mot propre qui diſtingue les orateurs & les poëtes,

J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvais encor être toute romaine;
Et ſi je demandais votre triomphe aux dieux,
Au prix de *l*) tant de ſang qui m'eſt ſi précieux.
Je m'atache un peu moins aux intérêts d'un homme;
Je ne ſuis point pour Albe, & ne ſuis plus pour Rome:
Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
Et ſerai du parti qu'affligera le ſort.
m) Egale à tous les deux juſques à la victoire,
Je prendrai part aux maux, ſans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, *n*) & ma haine aux vainqueurs.

poëtes, de ceux qui ne ſont que diſerts & verſificateurs.

l) *Tant de ſang qui m'eſt ſi précieux.*] Ce n'eſt pas ce *tant* qui eſt précieux, c'eſt le ſang : c'eſt au prix d'un ſang qui m'eſt ſi précieux. Le *tant* eſt inutile, & corrompt un peu la pureté de la phraſe & la beauté du vers. C'eſt une très petite faute.

m) *Egale à tous les deux*] N'eſt pas français en ce ſens. L'auteur veut dire, juſte envers tous les deux ; car *Sabine* doit être juſte & non pas indiférente.

n) *Et ma haine aux vainqueurs.*] Elle ne doit pas haïr ſon mari, ſes enfans, s'ils ſont victorieux ; ce ſentiment n'eſt pas permis; elle devrait plutôt dire, *ſans haïr les vainqueurs.*

JULIE.

o) Qu'on voit naître ſouvent de pareilles traverſes
En des eſprits divers, des paſſions diverſes !
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frère eſt ſon époux, le vôtre eſt ſon amant:
Mais elle voit d'un œil bien diférent du vôtre,
Son ſang dans une armée, & ſon amour dans l'autre.

Lorſque vous conſerviez un eſprit tout romain,
p) Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain,
De la moindre mêlée apréhendait l'orage,

o) *Qu'on voit naître ſouvent* de *pareilles traverſes*
En des *eſprits divers*, *des paſſions diverſes.*]

Le lecteur ſe ſent arrêter à ces deux vers ; ces *de des* embaraſſent l'eſprit. *Traverſes* n'eſt point le mot propre: les paſſions ici ne ſont point diverſes. *Sabine* & *Camille* ſe trouvent dans une ſituation à peu près ſemblable. Le ſens de l'auteur eſt probablement, *que les mêmes malheurs produiſent quelquefois des ſentimens diférens.*

p) Les premiéres éditions portent :

Le ſien irréſolu, tremblotant, *incertain.*

Tremblotant n'eſt pas du ſtile noble, & on doit en avertir les étrangers, pour qui principalement ces remarques ſont faites. *Corneille* changea,

Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain.

Mais comme *incertain* ne dit pas plus qu'*irréſolu*, ce changement n'eſt pas heureux. Ce redoublement de *ſien* fait atendre une idée forte qu'on ne trouve pas.

De tous les deux partis déteſtait l'avantage,
Au malheur des vaincus donait toujours ſes pleurs,
Et nouriſſait ainſi d'éternelles douleurs.
Mais hier quand elle ſut *q)* qu'on avait pris journée,
Et qu'enfin la bataille alait être donée,
Une ſoudaine joie éclatant ſur ſon front...

SABINE.

Ah, que je crains, Julie, un changement ſi promt!
r) Hier dans ſa belle humeur elle entretint Valère;
s) Pour ce rival, ſans doute, elle quite mon frère;

q) *Qu'on avait pris journée.* On prend *jour*, & on ne prend point *journée*, parce que *jour* ſignifie tems, & que *journée* ſignifie bataille. La journée d'Ivri, la journée de Fontenoy.

r) Hier *dans* ſa belle humeur *elle entretint Valère.*] *Hier*, comme on l'a déja dit, eſt toujours aujourd'hui de deux ſillabes. La prononciation ſerait trop gênée en le faiſant d'une ſeule, comme s'il y avait *her*. *Belle humeur* ne peut ſe dire que dans la comédie.

s) *Sabine* ne doit point dire que ſans doute *Camille* eſt volage & infidèle, ſur cela ſeul que *Camille* a parlé civilement à *Valère*, & paraiſſait être dans ſa belle humeur. Ces petits moyens, ces ſoupçons peuvent produire quelquefois de grands mouvemens, & des intérêts tragiques, comme la mépriſe peu vraiſemblable d'*Acomat*, dans la tragédie de *Bajazeth*. Le plus léger in-

Son eſprit ébranlé par les objets préſens,
t) Ne trouve point d'abſent aimable après deux ans.
Mais excuſez l'ardeur d'une amour fraternelle;
Le ſoin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle:
Je forme des ſoupçons *u*) d'un trop léger ſujet.
Près d'un jour ſi funeſte on change peu d'objet.
Les ames rarement ſont de nouveau bleſſées;
Et dans un ſi grand trouble on a d'autres penſées:
Mais on n'a pas auſſi *x*) de ſi doux entretiens,
Ni des contentemens qui ſoient pareils aux ſiens.

JULIE.

Les cauſes, comme à vous, m'en ſemblent fort obſcures;

cident peut cauſer de grands troubles; mais c'eſt ici tout le contraire, il ne s'agit que de ſavoir ſi *Camille* a quité *Curiace* pour *Valère*. *Sur de trop vains objets c'eſt arrêter la vuë*. Cela ſerait un peu froid, même dans une comédie.

t) *Ne trouve point d'abſent aimable après deux ans.*] Ces deux vers apartiennent plûtôt au genre de la comédie qu'à la tragédie.

u) *D'un trop léger ſujet.*] Ces mots ſont voir que l'auteur ſentait que *Sabine* à tort; mais il valait mieux ſuprimer ces ſoupçons de *Sabine* que vouloir les juſtifier, puiſqu'en effet *Sabine* ſemble ſe contredire en pré-

Je ne me ſatisfais d'aucunes conjectures.
C'eſt aſſez de conſtance en un ſi grand danger,
Que de le voir, l'atendre, & ne point s'afliger;
Mais certes c'en eſt trop d'aller juſqu'à la joie.

SABINE.

y) Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
z) Eſſayez ſur ce point à la faire parler;
Elle vous aime aſſez pour ne vous rien celer.
Je vous laiſſe.

---

tendant que *Camille* a *ſans doute* quité ſon frère, & en diſant enſuite que les ames ſont rarement bleſſées de nouveau. Tout cet examen du ſujet de la joie de *Camille* n'eſt nullement héroïque.

x) *De ſi doux entretiens, Et des contentemens qui ſoient pareils aux ſiens*] Sont de la comédie de ce tems là. L'art de dire noblement les petites choſes n'était pas encor trouvé.

y) *Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.*] Ce tour a vieilli; c'eſt un malheur pour la langue; il eſt vif & naturel, & mérite je crois d'être imité.

z) *Eſſayez à la faire parler.*] On eſſaye *de*, on s'eſſaie *à*. Ce vers d'ailleurs eſt trop comique.

SCENE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

a) MA ſœur, entretenez Julie.
J'ai honte de montrer tant de mélancolie;
Et mon cœur acablé de mille déplaiſirs,
b) Cherche la ſolitude à cacher ſes ſoupirs.

a) *Ma ſœur entretenez Julie*] Eſt encor de la comédie; mais il y a ici un plus grand défaut, c'eſt qu'il ſemble que *Camille* vienne ſans aucun intérêt, & ſeulement pour faire converſation. La tragédie ne permet pas qu'un perſonage paraiſſe ſans une raiſon importante. On eſt fort dégouté aujourd'hui de toutes ces longues converſations, qui ne ſont amenées que pour remplir le vuide de l'action, & qui ne le rempliſſent pas. D'ailleurs pourquoi s'en aller quand un bon génie lui envoye *Camille*, & qu'elle peut s'éclaircir ?

b) *Cherche la* ſolitude *à cacher ſes ſoupirs.*] Cela n'eſt pas français. On cherche la ſolitude pour cacher ſes ſoupirs, & une ſolitude propre à les cacher. On ne dit point, une ſolitude, une chambre à pleurer, à gémir, à réfléchir, comme on dit, une chambre à coucher, une ſalle à manger; mais du tems de *Corneille* preſque perſone ne s'étudiait à parler purement.

SCENE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

c) QU'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !
Croit-elle ma douleur moins vive que la ſienne?
Et que plus inſenſible à de ſi grands malheurs,
A mes triſtes diſcours je mêle moins de pleurs?

Corneille a ici une grande atention à lier les ſcènes; atention inconuë avant lui. On pourait dire ſeulement que *Sabine* n'a pas une raiſon aſſez forte pour s'en aller; que cette ſortie rend ſon perſonage plus inutile & plus froid; que c'était à *Sabine* & non à une confidente à écouter les choſes importantes que *Camille* va anoncer; que cette idée d'entretenir *Julie* diminue l'intérêt; qu'un ſimple entretien ne doit jamais entrer dans la tragédie; que les principaux perſonages ne doivent paraître que pour avoir quelque choſe d'important à dire ou à entendre; qu'enfin il eût été plus théatral & plus intéreſſant, que *Sabine* eût reproché à *Camille* ſa joie, & que *Camille* lui en eût apris la cauſe.

c) *Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne.*] Cette formule de converſation ne doit jamais entrer dans la tragédie, où les perſonages doivent, pour ainſi dire, parler malgré eux, emportés par la paſſion qui les anime.

De pareilles frayeurs mon ame eſt alarmée ;
Comme elle je perdrai dans l'une & l'autre armée.
d) Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour ſon pays, ou détruire le mien ;
Et cet objet d'amour devenir pour ma peine
Digne de mes ſoupirs, ou digne de ma haine.
Hélas !

JULIE.

Elle eſt pourtant plus à plaindre que vous.
e) On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, & recevez Valère.
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
f) Vous ſerez toute nôtre, & votre eſprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donez-moi des conſeils qui ſoient plus légitimes ;

d) *Je verrai mon amant, mon* plus unique *bien.*] *Plus unique* ne peut ſe dire ; *unique* n'admet, ni de plus, ni de moins.

e) *On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.*] Ce vers porte entiérement le caractère de la comédie. *Corneille* en ayant fait pluſieurs, en conſerva ſouvent le ſtile. Cela était permis de ſon tems ; on ne diſtinguait pas aſſez les bornes qui ſéparent le fa-

Et plaignez mes malheurs ſans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puiſſe réſiſter,
J'aime mieux les ſoufrir, que de les mériter.

JULIE.

Quoi? vous apelez crime un change raiſonable?

CAMILLE.

Quoi? le manque de foi vous ſemble pardonable?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un ſerment ſolemnel qui peut nous dégager?

JULIE.

Vous déguiſez en vain une choſe trop claire.
Je vous vis encor hier entretenir Valère;
Et l'acueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourir un eſpoir aſſez doux.

milier du ſimple: le ſimple eſt néceſſaire, le familier ne peut être ſoufert. Peut-être une atention trop ſcrupuleuſe aurait éteint le feu du génie; mais après avoir écrit avec la rapidité du génie, il faut corriger avec la lenteur ſcrupuleuſe de la critique.

f) *Vous ſerez toute nôtre*] N'eſt pas du ſtile noble. Ces familiarités étaient encor d'uſage.

CAMILLE.

g) Si je l'entretins hier, & lui fis bon viſage,
N'en imaginez rien *h*) qu'à ſon déſavantage,
De mon contentement un autre était l'objet;
Mais pour ſortir d'erreur ſachez-en le ſujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour ſoufrir plus longtems qu'on m'eſtime parjure.
i) Il vous ſouvient qu'à peine on voyait de ſa ſœur
Par un heureux hymen mon frère poſſeſſeur,
Quand pour comble de joie il obtint de mon père
Que de ſes chaſtes feux je ſerais le ſalaire.
Ce jour nous fut propice & funeſte à la fois,
Uniſſant nos maiſons, il déſunit nos rois;
Un même inſtant conclut notre hymen & la guerre,
Fit naître notre eſpoir, *k*) & le jeta par terre,

g) *Si je l'entretins hier & lui fis bon viſage.*] *Faire bon viſage*, eſt du diſcours le plus familier.

h) *Qu'à ſon deſavantage.*] Tout cela eſt d'un ſtile un peu trop bourgeois, qui était admis alors. Il ne ſerait pas permis aujourd'hui, qu'une fille dît que c'eſt un deſavantage de ne lui pas plaire.

i) *Il vous ſouvient &c.*] Il y avait dans les premières éditions:

Quelques cinq ou ſix mois après que de ſa ſœur
L'himénée eut rendu mon frère poſſeſſeur.

Corneille changea heureuſement ces deux vers de cette

Nous ôta tout, ſi-tôt qu'il nous eut tout promis ;
Et nous faiſant amans, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaiſirs parurent lors extrêmes!
Combien contre le ciel il vomit de blaſphêmes!
Et combien de ruiſſeaux coulèrent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux.
Vous avez vû depuis les troubles de mon ame.
Vous ſavez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
Et quels pleurs j'ai verſés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon déſeſpoir, parmi ces longs obſtacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez ſi celui qui me fut hier rendu,
Eut droit de raſſurer mon eſprit éperdu.

façon. Il a corrigé beaucoup de ſes vers au bout de vingt années dans ſes piéces immortelles, & d'autres auteurs laiſſent ſubſiſter une foule de barbariſmes dans des piéces qui ont eu quelques ſuccès paſſagers.

k) *Et le jeta par terre.*] Non ſeulement un eſpoir jeté par terre eſt une expreſſion vicieuſe, mais la même idée eſt exprimée ici en quatre façons diférentes, ce qui eſt un vice plus grand. Il faut, autant qu'on le peut, éviter ces pléonaſmes ; c'eſt une abondance ſtérile : je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul exemple dans *Racine*.

Ce grec ſi renommé qui depuis tant d'années
Au pié de l'Aventin prédit nos deſtinées,
l) Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux :
m) *Albe & Rome demain prendront une autre face ;*
Tes vœux ſont exaucés, elles auront la paix ;
Et tu ſeras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.

l) *Lui qu'Apollon jamais* n'a fait parler à faux.] Parler à faux n'eſt pas ſans doute aſſez noble, ni même aſſez juſte. Un coup porte à faux, on eſt acuſé à faux, dans le ſtile familier ; mais on ne peut dire, *il parle à faux* dans un diſcours tant ſoit peu relevé.

m) *Albe & Rome demain prendront une autre face ;*
Tes vœux ſont exaucés, elles auront la paix ;
Et tu ſeras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.

On pourait ſouhaiter que cet oracle eût été plûtôt rendu dans un temple que par un grec qui fait des prédictions au pied d'une montagne. Remarquons encore, qu'un oracle doit produire un événement, & ſervir au nœud de la piéce, & qu'ici il ne ſert preſque à rien qu'à doner un moment d'eſpérance.

J'oſerais encor dire, que ces mots à double entente, *ſans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais*, paraiſſent ſeulement une plaiſanterie amère, une équivoque cruelle, ſur la deſtinée malheureuſe de *Camille*.

Je pris ſur cet oracle une entière aſſurance ;
Et comme le ſuccès paſſait mon eſpérance,
J'abandonai mon ame à des raviſſemens
Qui paſſaient les tranſports des plus heureux amans.
Jugez de leur excès. Je rencontrai Valère ;
Et contre ſa coutume il ne put me déplaire :
n) Il me parla d'amour, ſans me doner d'ennui ;
Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui ;

Le plus grand défaut de cette ſcène, c'eſt ſon inutilité. Cet entretien de *Camille* & de *Julie* roule ſur un objet trop mince, & qui ne ſert en rien, ni au nœud ni au dénouement. *Julie* veut pénétrer le ſecret de *Camille*, & ſavoir ſi elle aime un autre que *Curiace* : rien n'eſt moins tragique.

n) *Il me parla d'amour ſans me doner d'ennui &c.*] On pourait faire ici une réflexion que je ne hazarde qu'avec la défiance convenable, c'eſt que *Camille* était plus en droit de laiſſer paraitre ſon indiférence pour *Valère*, que de l'écouter avec complaiſance ; c'eſt qu'il était même plus naturel de lui montrer de *la glace* quand elle ſe croyait ſure d'épouſer ſon amant, que de faire bon viſage à un homme qui lui déplait ; & enfin ce trait rafiné marque plus de ſubtilité que de ſentiment ; il n'y a rien là de tragique ; mais ce vers :

Tout ce que je voyais me ſemblait Curiace :

eſt ſi beau, qu'il ſemble tout excuſer.

Il eſt vrai que ce petit incident, qui ne conſiſte que dans la joie que *Camille* a reſſentie, ne produit aucun événement,

Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace;
Tout ce que je voyais me ſemblait Curiace;
Tout ce qu'on me diſait me parlait de ſes feux,
Tout ce que je diſais l'aſſurait de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui ſe hazarde,
o) J'en ſus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde;
Mon eſprit rejetait ces funeſtes objets,
Charmé des doux penſers d'hymen & de la paix.
La nuit a diſſipé des erreurs ſi charmantes;
Mille ſonges afreux, mille images ſanglantes,
Ou plûtôt mille amas de carnage & d'horreur,
M'ont arraché ma joie, & rendu ma terreur.

& n'eſt pas néceſſaire à la piéce; mais il produit des ſentimens. Ajoutons que dans un premier acte, on permit des incidens de peu d'importance, qu'on ne ſoufrirait pas dans le cours d'une intrigue tragique.

o) *J'en ſus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde.*] Elle ne prend pas garde à une bataille qui va ſe doner; le ſpectacle de deux armées prêtes à combatre, & le danger de ſon amant, ne devaient-ils pas autant l'alarmer, que le diſcours d'un grec au pied du mont Aventin n'a dû la raſſurer? Le premier mouvement dans une telle ocaſion n'eſt-il pas de dire, *Ce grec m'a trompée, c'eſt un faux prophéte?* Avait-elle beſoin d'un ſonge pour craindre ce que deux armées rangées en bataille devaient aſſez lui faire redouter?

p) J'ai vû du ſang, des morts, & n'ai rien vû de ſuite:
Un ſpectre en paraiſſant prenait ſoudain la fuite;
Ils s'éfaçaient l'un l'autre, & chaque illuſion
Redoublait mon éfroi par ſa confuſion.

JULIE.

q) C'eſt en contraire ſens qu'un ſonge s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainſi, puiſque je le ſouhaite;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes ſouhaits,
Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.

p) *J'ai vû du ſang, des morts, & n'ai rien vû de ſuite &c.*] Ce ſonge eſt beau en ce qu'il alarme un eſprit raſſuré par un oracle. Je remarquerai ici qu'en général un ſonge ainſi qu'un oracle doit ſervir au nœud de la piéce; tel eſt le ſonge admirable d'*Athalie*; elle voit un enfant en ſonge; elle trouve ce même enfant dans le temple, c'eſt-là que l'art eſt pouſſé à ſa perfection.

Un rêve qui ne ſert qu'à faire craindre ce qui doit arriver, ne peut avoir que des beautés de détail, n'eſt qu'un ornement paſſager. C'eſt ce qu'on apelle aujourd'hui un rempliſſage. *Mille* ſonges, *mille* images, *mille* amas, ſont d'un ſtile trop négligé, & ne diſent rien d'aſſez poſitif.

q) Pourquoi? un ſonge s'interprète-t-il en ſens contraire? Voyez les ſonges expliqués par *Joſeph*, par *Daniel*. Ils ſont funeſtes par eux-mêmes, & par leur explication.

JULIE.

Par là finit la guerre, & la paix lui ſuccède.

CAMILLE.

Dure à jamais ce mal s'il y faut ce remède !
Soit que Rome y ſucombe, ou qu'Albe *r*) ait le deſſous,
Cher amant, n'atends plus d'être un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne ſera pour un homme
Qui ſoit ou le vainqueur, ou l'eſclave de Rome.
Mais quel objet nouveau ſe préſente en ces lieux?
Eſt-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

SCENE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

s) N'En doutez point, Camille, & revoyez un homme
Qui n'eſt ni le vainqueur, ni l'eſclave de Rome.
Ceſſez

r) Avoir le deſſus ou le deſſous, ne ſe dit que dans la poëſie burleſque; c'eſt le *di ſopra*, & *le di ſotto* des italiens. *L'Arioſte* employe cette expreſſion lorſqu'il ſe permet le comique; le *Taſſe* ne s'en ſert jamais.

s) On ne permet plus de répéter ainſi un vers.

t) Ceſſez d'apréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du ſang des romains.
J'ai cru que vous aimiez aſſez Rome & la gloire,
Pour mépriſer ma chaine, & haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire & la captivité . . .

CAMILLE.

Curiace, il ſufit, je devine le reſte.
u) Tu fuis une bataille à tes vœux ſi funeſte;
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,

t) *Ceſſez d'apréhender de voir* rougir *mes mains.*] *Rougir* eſt employé ici en deux acceptions diférentes. Les mains *rouges de ſang*; elles ſont rouges en un autre ſens, que quand elles ſont meurtries par le poids des fers; mais cette figure ne manque pas de juſteſſe, parce qu'en effet il y a de la rougeur dans l'un & dans l'autre cas.

u) *Tu fuis une bataille.*] Il eſt bien étrange que *Camille* interrompe *Curiace* pour le ſoupçoner & le louër d'être un lâche. Ce défaut eſt grand, & il était aiſé de l'éviter. Il était naturel que *Curiace* dit d'abord ce qu'il doit dire, qu'il ne commençat point par repeter les vers de *Camille*, par lui dire qu'il a cru que *Camille* aimait Rome & la gloire, qu'elle mépriſerait ſa chaine, & haïrait ſa victoire, & que *comme* il craint la victoire & la captivité &c... De tels propos ne ſont pas à leur place : il faut aller au fait : *Semper ad eventum feſtinat.*

Dérobe à ton pays le ſecours de ton bras.
x) Qu'une autre conſidère ici ta renomée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'eſt point à Camille à t'en méſeſtimer;
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer;
Et ſi tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vû naître,
Plus tu quites pour moi, plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vû mon père? & *y*) peut-il endurer
Qu'ainſi dans ſa maiſon tu t'oſes retirer?
Ne préfère-t-il point l'état à ſa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que ſa fille?
Enfin notre bonheur eſt-il bien afermi?
T'a-t-il vû comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vû comme gendre, avec une tendreſſe
Qui témoignait aſſez une entière allégreſſe;
Mais il ne m'a point vû par une trahiſon
Indigne de l'honeur d'entrer dans ſa maiſon.

x) *Qu'une autre &c.*] Ces vers condamnent trop l'idée de *Camille*, que ſon amant eſt traitre à ſon pays. Il falait ſuprimer toute cette tirade.

y) *Peut-il endurer.*] Ce mot *endurer*, eſt du ſtile de la comédie: on ne dit que dans le diſcours le plus familier, *j'endure que*, *je n'endure pas que*. Le terme *endurer* ne

Je n'abandone point l'intérêt de ma ville;
J'aime encor mon honeur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vû conſtamment
Auſſi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'acordais la querelle;
Je ſoupirais pour vous en combatant pour elle;
Et s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups,
Je combatrais pour elle en ſoupirant pour vous.
Oui, malgré les deſirs dont mon ame eſt charmée,
Si la guerre durait, je ſerais dans l'armée:
C'eſt la paix qui chez vous me done un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau ſuccès.

CAMILLE.

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

(1) Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,
Et ſachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

s'admet dans le ſtile noble, qu'avec un acuſatif, *les peines que j'endure.*

(1) *Camille pour le moins croyez-en votre oracle.*] On ſent ici combien *Sabine* ferait un meilleur effet que la confidente *Julie.* Ce n'eſt point à *Julie* à dire, *ſachons pleinement*; c'eſt toujours à la perſone la plus intéreſſée à interroger.

CURIACE.

L'aurait-on jamais crû ? Déja les deux armées
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçaient des yeux, & marchant fiérement,
N'atendaient pour doner que le comandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de ſilence;
Et l'ayant obtenu : *a*) *Que faiſons-nous, romains,*
Dit-il, & *quel démon nous fait venir aux mains ?*
Soufrons que la raiſon éclaire enfin nos ames;
Nous ſommes vos voiſins, nos filles ſont vos femmes;
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il eſt peu de nos fils qui ne ſoient vos neveux.
Nous ne ſommes qu'un ſang, & qu'un peuple en deux villes;
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus afaiblit les vainqueurs,

a) —— *Que faiſons-nous, romains,*
Dit-il, & quel démon nous fait venir aux mains ?

J'oſe dire que dans ce diſcours imité de *Tite-Live*, l'auteur français eſt au-deſſus du romain, plus nerveux, plus touchant; & quand on ſonge qu'il était gêné par la rime & par une langue embaraſſée d'articles & qui ſoufre peu d'inverſions, qu'il a ſurmonté toutes ces dificultés, qu'il n'a employé le ſecours d'aucune épitète, que

Et le plus beau triomphe eſt arroſé de pleurs ?
Nos ennemis comuns atendent avec joie
Qu'un des partis défait leur done l'autre en proie,
Laſſé, demi rompu, vainqueur, mais pour tout fruit
Dénué d'un ſecours par lui-même détruit.
b) Ils ont aſſez longtems joui de nos divorces ;
Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces ;
Et noyons dans l'oubli ces petits diférens,
Qui de ſi bons guerriers ſont de mauvais parens.
Que ſi l'ambition de comander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres,
Pourvû qu'à moins de ſang nous voulions l'apaiſer,
Elle nous unira, loin de nous diviſer.
Nomons des combatans pour la cauſe comune ;
Que chaque peuple aux ſiens atache ſa fortune ;
Et ſuivant ce que d'eux ordonera le ſort,

rien n'arrête l'éloquente rapidité de ſon diſcours, c'eſt là qu'on reconait le grand *Corneille*, il n'y a que *tant & tant de nœuds* à reprendre.

b) Ils ont aſſez longtems joui de nos divorces.] Ce mot de *divorces*, s'il ne ſignifiait que des querelles, ſerait impropre ; mais ici il dénote les querelles de deux peuples unis ; & par là il eſt juſte, nouveau, & excellent.

c) *Que parti plus faible obéiſſe au plus fort.*
Mais ſans indignité pour des guerriers ſi braves,
Qu'ils deviennent ſujets ſans devenir eſclaves,
Sans honte, ſans tribut, & ſans autre rigueur
Que de ſuivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur;
Ainſi nos deux états ne feront qu'un empire.
Il ſemble qu'à ces mots notre diſcorde expire.
Chacun jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconaît un beau-frère, un couſin, un ami.
Ils s'étonent comment leurs mains de ſang avides
Volaient ſans y penſer à tant de parricides,
Et font paraître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'ofre s'accepte, & la paix deſirée

c) *Que le parti plus faible obéiſſe au plus fort.*]
Ce vers eſt ainſi dans d'autres éditions :

Que le faible parti prenne loi du plus fort.

Il eſt à croire qu'on reprocha à *Corneille* une petite faute de grammaire. On doit, dans l'exactitude ſcrupuleuſe de la proſe, dire : Que le parti *le plus* faible obéiſſe au plus fort ; mais ſi ces libertés ne ſont pas permiſes aux poëtes, & ſurtout aux poëtes de génie, il ne faut point faire de vers. *Prendre loi* ne ſe dit pas ainſi, la premiére leçon eſt préférable.

Sous ces conditions eſt auſſi-tôt jurée :
Trois combatront pour tous ; mais, pour les mieux
choiſir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loiſir :
Le vôtre eſt au ſénat, le nôtre dans ſa tente.

CAMILLE.

O dieux, que ce diſcours rend mon ame contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un comun acord,
Le ſort de nos guerriers réglera notre ſort.
Cependant tout eſt libre, atendant qu'on les nome.
Rome eſt dans notre camp, & notre camp dans
Rome.
D'un & d'autre côté l'accès étant permis,
d) Chacun va renouer avec ſes vieux amis.

Racine a bien dit :

Charger de mon débris les reliques plus chères :

au lieu de *reliques les plus chères.*

Encor une fois ces licences ſont heureuſes, quand on les employe dans un morceau élégamment écrit ; car ſi elles ſont précédées & ſuivies de mauvais vers, elles en prennent la teinture & en deviennent plus inſuportables.

d) *Chacun va* renoüer *avec ſes vieux amis.*] On doit avouer que *renoüer avec ſes vieux amis* eſt de la proſe familière, qu'il faut éviter dans le ſtile tragique, bien entendu qu'on ne ſera jamais empoulé.

Pour moi, ma paſſion m'a fait ſuivre vos frères ;
Et mes deſirs ont eu des ſuccès ſi proſpères,
Que l'auteur de vos jours m'a promis *e*) à demain
f) Le bonheur ſans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à ſa puiſſance ?

CAMILLE.

g) Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux comandement,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

e) *A demain*] eſt trop du ſtile de la comédie. Je fais ſouvent cette obſervation ; c'était un des vices du tems. La *Sophonisbe* de *Mairet* eſt toute entiére dans ce ſtile, & *Corneille* s'y livrait, quand les grandes images ne le ſoutenaient pas.

f) *Le bonheur ſans pareil &c.*] n'était pas ſi ridicule qu'aujourd'hui. Ce fut *Boileau* qui proſcrivit toutes ces expreſſions communes, de *ſans pareil*, *ſans ſeconde*, *à nul autre pareil*, *à nul autre ſeconde.*

g) *Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.*
Venez donc recevoir ce doux comandement.
Ces deux vers ſont de pure comédie ; auſſi les retrouve-t-on mot à mot dans la comédie du *Menteur* ; mais l'auteur aurait dû les retrancher de la tragédie des *Horaces.*

CAMILLE.

Je vai ſuivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
h) Et ſavoir d'eux encor la fin de nos miſères.

JULIE.

Allez, & cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

Fin du premier acte.

---

h) *Et ſavoir d'eux encor la fin de nos misères.*] Il n'eſt pas inutile de dire aux étrangers que *misère* eſt en poëſie un terme noble qui ſignifie calamité & non pas indigence.

Hécube près d'Ulyſſe achéve *ſa misère.*
Peut-être je devrais plus humble en *ma misère.*
Racine.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

AINSI Rome n'a point ſéparé ſon eſtime ;
a) Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.
Cette ſuperbe ville en vos frères & vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous;
b) Et ſon illuſtre ardeur d'oſer plus que les autres,
D'une ſeule maiſon brave toutes les nôtres.

a) *Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.*] *Illégitime* pourait n'être pas le mot propre en proſe; on dirait *un mauvais choix*, *un choix dangereux* &c. *Illégitime* non ſeulement eſt pardoné à la rime, mais devient une expreſſion forte, & ſignifie qu'il y aurait de l'injuſtice à ne point choiſir les trois plus braves.

b) *Et ſon illuſtre ardeur &c.*] Il y avait dans les premiéres éditions :

Et ne nous opoſant d'autres bras que les votres.

Ni l'une ni l'autre manière n'eſt élégante, & *illuſtre ardeur d'oſer*, n'eſt pas français. *D'une maiſon braver les autres*, n'eſt pas une expreſſion heureuſe; mais le ſens eſt fort beau. On voit que quelquefois *Corneille* a mal

Nous croirons, à la voir toute entiére en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'eſt point de romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
c) Conſacrer hautement leurs noms à la mémoire;
d) Oui, l'honeur que reçoit la vôtre par ce choix,
En pouvait à bon titre immortaliſer trois;
Et puiſque c'eſt chez vous que mon heur & ma flamme
M'ont fait placer ma ſœur, & choiſir une femme,
Ce que je vai vous être, & ce que je vous ſuis,
Me font y prendre part autant que je le puis:
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,

corrigé ſes vers. Je crois qu'on peut imputer cette ſingularité, non ſeulement au peu de bons critiques que la France avait alors, au peu de connaiſſance de la pureté & de l'élégance de la langue, mais au génie même de *Corneille*, qui ne produiſait ſes beautés que quand il était animé par la force de ſon ſujet.

c) *Conſacrer hautement leurs noms à la mémoire.*] Remarquez que *hautement* fait languir le vers, parce que ce mot eſt inutile.

d) *Oui l'honeur que reçoit la vôtre par ce choix.*] Cette répétition, *oui l'honeur*, eſt très vicieuſe. *Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.* C'eſt ici ce qu'on apelle une battologie: il eſt permis de repéter dans la paſſion, mais non pas dans un compliment.

Et parmi ſes douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe, & prévois ſon malheur.
Puiſque vous combatez, ſa perte eſt aſſurée;
En vous faiſant nomer, le deſtin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ſes funeſtes projets,
Et me compte déja pour un de vos ſujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nomme.
C'eſt un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choiſir, & de choiſir ſi mal.
Mille de ſes enfans beaucoup plus dignes d'elle
Pouvaient bien mieux que nous ſoutenir ſa querelle;
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juſte orgueil;
Mon eſprit en conçoit une mâle aſſurance;
J'oſe eſpérer beaucoup de mon peu de vaillance;
Et du ſort envieux quels que ſoient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos ſujets.

e) *Ce noble déſeſpoir périt malaiſément.*] Un *déſeſpoir* qui *périt malaiſément*, n'a pas un ſens clair. De plus

Rome a trop cru de moi, mais mon ame ravie
Remplira ſon atente, ou quitera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, eſt vaincu rarement;
e) Ce noble déſeſpoir périt malaiſément.
Rome, quoi qu'il en ſoit, ne ſera point ſujète,
Que mes derniers ſoupirs n'aſſurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas, c'eſt bien ici que je dois être plaint!
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe aſſervie,
Ou ſa victoire au prix d'une ſi chère vie;
Et que l'unique bien où tendent ſes déſirs
S'achète ſeulement par vos derniers ſoupirs!
Quels vœux puis-je former, & quel bonheur atendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre;
De tous les deux côtés mes déſirs ſont trahis.

HORACE.

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,
La *gloire qui* le ſuit ne ſouffre point de larmes;

Horace n'a point de déſeſpoir. Ce vers eſt le ſeul qu'on puiſſe reprendre dans cette belle tirade.

Et je le recevrais en béniſſant mon ſort,
Si Rome & tout l'état perdaient moins à ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permetez de le craindre ;
Dans un ſi beau trépas ils ſont les ſeuls à plaindre ;
f) La gloire en eſt pour vous, & la perte pour eux.
Il vous fait immortel, & les rend malheureux.
On perd tout quand on perd un ami ſi fidèle.
Mais Flavian m'aporte ici quelque nouvelle.

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

ALbe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'aprendre.

CURIACE.

Hé bien, qui ſont les trois ?

f) *La gloire en eſt pour vous & la* perte *pour eux.*
On perd *tout quand on* perd *un ami ſi fidèle.*
Perte ſuivie de deux fois *perd* eſt une faute bien légère.

FLAVIAN.

g) Vos deux frères & vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous & vos deux frères.
Mais pourquoi ce front triſte & ces regards ſévères ?
Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE.

Non, mais il me ſurprend ;
Je m'eſtimais trop peu pour un honeur ſi grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec ſi peu de joie ?
Ce morne & froid acueil me ſurprend à mon tour.

CURIACE.

Di-lui que l'amitié, l'alliance, & l'amour,
Ne pouront empêcher que les trois Curiaces
Ne ſervent leur pays contre les trois Horaces.

g) *Vos deux frères & vous. Qui? Vous & vos deux frères.*] Ce n'eſt pas pas ici une battologie ; cette répétition, *vous & vos deux frères*, eſt ſublime par la ſituation. Voila la premiére ſcène au théatre, où un ſimple meſſager ait fait un effet tragique, en croyant aporter des nouvelles ordinaires. C'eſt à mon avis le comble de l'art.

FLAVIAN.

Contre eux ! Ah ! c'eſt beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponſe, & nous laiſſe en repos.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

QUe déſormais le ciel, les enfers, & la terre,
Uniſſent leurs fureurs à nous faire la guerre;
h) Que les hommes, les dieux, les démons & le ſort
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis en l'état où nous ſommes,

Le

h) *Que les hommes, les dieux, les démons, & le ſort.*] Cet entaſſement, cette répétition, cette combinaiſon de *ciel*, de *dieux*, d'*enfer*, de *démons*, de *terre* & d'*hommes*, de *cruel*, d'*horrible*, d'*afreux*, eſt, je l'avouë, bien condamnable. Cependant le dernier vers fait preſque pardoner ce défaut.

i) *Pour mieux ſe meſurer avec notre valeur.*] Le ſort qui veut ſe meſurer avec la valeur parait bien recherché, bien peu naturel; mais que ce qui ſuit eſt admirable!

Le ſort & les démons, & les dieux, & les hommes,
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'afreux,
L'eſt bien moins que l'honeur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le ſort qui de l'honeur nous ouvre la barrière,
Ofre à notre conſtance une illuſtre matière ;
Il épuiſe ſa force à former un malheur,
i) Pour mieux ſe meſurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des ames peu comunes,
Hors de l'ordre comun *k*) il nous fait des fortunes.
Combatre un ennemi pour le ſalut de tous,
Et contre un inconu s'expoſer ſeul aux coups,
D'une ſimple vertu c'eſt l'effet ordinaire ;
l) Mille déja l'ont fait, mille pouraient le faire.

k) *Il nous fait des fortunes*] n'eſt pas une expreſſion propre. Ce mot de *fortune* au plurier ne doit jamais être employé ſans épitète : *bonnes* & *mauvaiſes fortunes*, *fortunes diverſes*, mais jamais *des fortunes*. Cependant le ſens eſt ſi beau, & la poëſie a tant de priviléges, que je ne crois pas qu'on puiſſe condamner ce vers.

l) *Mille l'ont fait, mille pouraient le faire.*] Rien ne fait mieux ſentir les dificultés atachées à la rime que ce vers faible, ces mille qui ont *fait*, ces mille qui pouraient *faire*, pour rimer à *ordinaire*. Le reſte eſt d'une beauté achevée.

Mourir pour le pays eſt un ſi digne ſort ;
Qu'on briguerait en foule une ſi belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime ;
S'atacher au combat contre un autre ſoi-même ,
Ataquer un parti qui prend pour défenſeur
Le frère d'une femme , & l'amant d'une ſœur ;
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie
Contre un ſang qu'on voudrait racheter de ſa vie ;
Une telle vertu n'apartenait qu'à nous.
L'éclat de ſon grand nom lui fait peu de jaloux ;
Et peu d'hommes au cœur l'ont aſſez imprimée ,
Pour oſer aſpirer à tant de renomée.

CURIACE.

Il eſt vrai que nos noms ne ſauraient plus périr.
L'ocaſion eſt belle , il nous la faut chérir.
Nous ſerons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu , même des grands cœurs , tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée ,
L'obſcurité vaut mieux que tant de renomée.

m) *Que Rome vous a fait*] n'eſt pas français. On peut dire en proſe, & non en vers, *J'ai dû vous eſtimer autant que je fais*, ou *autant que je le fais*, mais non pas,

Pour moi, je l'oſe dire, & vous l'avez pû voir,
Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pû mettre un moment mon eſprit en balance;
Et puiſque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant *m*) que Rome vous a fait,
Je croi faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur auſſi bon, mais enfin je ſuis homme.
Je *vois* que votre honeur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Prêt d'épouſer la ſœur qu'il faut tuer le frère;
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire.
Encor *qu'à mon devoir* je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en éfarouche, & j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie;
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triſte & fier honeur m'émeut ſans m'ébranler:
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rens graces aux dieux de n'être pas romain,

autant que je vous fais : & le mot *faire* qui revient immédiatement après, eſt encor une faute; mais ce ſont des fautes légères qui ne peuvent gâter une ſi belle ſcène.

n) Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes romain, ſoyez digne de l'être ;
Et ſi vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La ſolide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de faibleſſe avec ſa fermeté ;
Et c'eſt mal de l'honeur entrer dans la carrière,
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur eſt grand, il eſt au plus haut point,
Je l'enviſage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce ſoit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
Celle de recevoir de tels comandemens
Doit étouffer en nous tous autres ſentimens ;
Qui près de le ſervir conſidère autre choſe,
A faire ce qu'il doit lâchement ſe diſpoſe.

n) *Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.*] Cette tirade fit un effet ſurprenant ſur tout le public, & les deux derniers vers ſont devenus un proverbe, ou plutôt une maxime admirable.

o) *Je ne vous conais plus---je vous conais encore.*] A ces mots, *je ne vous conais plus*, *je vous conais encore*, on ſe récria d'admiration ; on n'avait jamais rien vû de ſi ſublime : il n'y a pas dans *Longin* un ſeul exemple d'une pareille grandeur : ce ſont ces traits qui ont mérité à

Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégreſſe auſſi pleine & ſincère
Que j'épouſai la ſœur, je combatrai le frère ;
Et pour trancher enfin ces diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé, *o*) je ne vous conais plus.

CURIACE.

Je vous conais encore, & c'eſt ce qui me tue ;
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue ;
Comme notre malheur elle eſt au plus haut point :
Soufrez que je l'admire & ne l'imite point.

HORACE.

p) Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte ;
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien ſi doux.

Corneille le nom de *grand*, non ſeulement pour le diſtinguer de ſon frère, mais du reſte des hommes. Une telle ſcène fait pardoner mille défauts.

p) *Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte &c.*] Un des excellens eſprits de nos jours trouvait dans ces vers un outrage odieux qu'*Horace* ne devait pas faire à ſon beau-frère. Je lui dis que cela préparait au meurtre de *Camille*, & il ne ſe rendit pas. Voici ce qu'il en dit dans ſon introduction à la connaiſſance de

q) Voici venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Je vai revoir la vôtre, & réſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toujours ma femme,
A vous aimer encor ſi je meurs par vos mains,
Et prendre en ſon malheur des ſentimens Romains.

SCENE IV.

CAMILLE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

r) AVez-vous sû l'état qu'on fait de Curiace,
Ma ſœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon ſort a bien changé de face.

l'eſprit humain. » *Corneille* aparemment veut peindre ici » une valeur féroce; mais s'exprime-t-on ainſi avec un » ami & un guerrier modeſte ? La fierté eſt une paſſion » fort théatrale; mais elle dégénère en vanité & en pe- » titeſſe, ſi-tôt qu'on la montre ſans qu'on la provoque. « J'ajouterai à cette réflexion de l'homme du monde qui penſait le plus noblement, qu'outre la fierté déplacée d'*Horace*, il y a une ironie, une amertume, un mépris dans ſa réponſe, qui ſont plus déplacés encore.

HORACE.

Armez-vous de conſtance, & montrez-vous ma
ſœur ;
Et ſi par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honeur qui fait ce qu'il doit
faire,
Qui ſert bien ſon pays, & ſait montrer à tous,
Par ſa haute vertu, qu'il eſt digne de vous.
Comme ſi je vivais, achevez l'hyménée.
Mais ſi ce fer auſſi tranche ſa deſtinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne *me reprochez* point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, & votre cœur ſe preſſe ;
Conſumez avec lui toute cette faibleſſe ;

q) *Voici venir*] ne ſe dit plus. Pourquoi fait-il un ſi bel effet en italien : *Ecco venir la barbara Reina* : & qu'il en fait un ſi mauvais en français ? n'eſt-ce point parce que l'italien fait toujours uſage de l'infinitif ? *Un bel tacer* ; nous ne diſons pas, *un beau taire*. C'eſt dans ces exemples que ſe découvre le génie des langues.

r) *Avez-vous ſu* l'état *qu'on fait de Curiace* ?] *L'état* ne ſe dit plus, & je voudrais qu'on le dit : notre langue n'eſt pas aſſez riche pour banir tant de termes dont *Corneille* s'eſt ſervi heureuſement.

Querellez ciel & terre, & maudiſſez le ſort ;
Mais après le combat ne penſez plus au mort.

[*à Curiace.*]

Je ne vous laiſſerai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons enſemble où l'honneur nous apelle.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

s) IRas-tu, Curiace ? & ce funeſte honeur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je faſſe,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vai comme au ſuplice à cet illuſtre emploi ;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi ;

s) Il y avait dans les éditions anciennes,
Iras-tu, ma chère ame, & ce funeſte honeur.
Chère ame ne revoltait point en 1639. & ces expreſſions tendres rendaient encor la ſituation plus haute. Depuis peu même une grande actrice a rétabli cette expreſſion, *ma chère ame.*

Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'eſtime ;
Ma flamme au déſeſpoir paſſe juſques au crime ;
Elle ſe prend au ciel, & l'oſe quereller.
Je vous plains, je me plains, mais il faut aller.

CAMILLE.

Non, je te conais mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainſi mon pouvoir *t*) t'excuſe à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits ;
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
v) Autre n'a mieux que toi ſoutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;
Soufre *qu'un autre ici* puiſſe anoblir le ſien.

CURIACE.

Que je ſoufre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'aprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu

t) *T'excuſe à ta patrie*] n'eſt pas français ; il faut *envers ta patrie*, *auprès de ta patrie.*

v) *Autre n'a mieux que toi.*
Autre de plus de morts.
Ces *autres* ne ſeraient plus ſouferts, même dans le ſtile comique. Telle eſt la tirannie de l'uſage : *nul autre* donne peut-être moins de rapidité & de force au diſcours.

Qu'il aurait triomphé ſi j'avais combatu ;
Et que ſous mon amour ma valeur endormie
Courone tant d'exploits d'une telle infamie ?
Non, Albe, après l'honeur que j'ai reçu de toi,
Tu ne ſucomberas, ni vaincras que par moi :
Tu m'as comis ton ſort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai ſans reproche, ou périrai ſans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainſi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je ſuis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta ſœur de ſon mari !

CURIACE.

Telle eſt notre misère.
Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis ſi doux de beau-frère & de ſœur.

u) *Que les pleurs d'une amante ont de puiſſans diſcours.*] Remarquez qu'on peut dire *le langage des pleurs*, comme on dit *le langage des yeux ;* pourquoi ? parce que les regards & les pleurs expriment le ſentiment : mais on ne peut dire, *le diſcours des pleurs*, parce que ce mot *diſcours* tient au raiſonement. Les pleurs n'ont point de diſcours ; & de plus, *avoir des diſcours* eſt un barbariſme.

CAMILLE.

Tu pouras donc, cruel, me préſenter ſa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penſer, en l'état où je ſuis ;
Vous aimer ſans eſpoir, c'eſt tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure,
Mon inſenſible amant ordone que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous alume ſon flambeau,
Il l'éteint de ſa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur *impitoyable* à ma perte s'obſtine,
Et dit qu'il m'aime encor alors qu'il m'aſſaſſine.

CURIACE.

u) Que les pleurs d'une amante ont de puiſſans diſcours,
x) Et qu'un bel œil eſt fort avec un tel ſecours !

x) *Et qu'un bel œil eſt fort avec un tel ſecours.*] Ces réfléxions générales font rarement un bon effet. On ſent que c'eſt le poëte qui parle ; c'eſt à la paſſion du perſonage à parler. Un *bel œil* n'eſt ni noble ni convenable ; il n'eſt pas queſtion ici de ſavoir ſi *Camille* a un *bel œil*, & ſi un bel œil eſt fort ; il s'agit de perdre une femme qu'on adore & qu'on va épouſer. Retranchez ces quatre

Que mon cœur s'atendrit à cette triſte vûe !
Ma conſtance contre elle à regret s'évertue.
y) N'ataquez plus ma gloire avec tant de douleurs;
Et laiſſez-moi ſauver ma vertu de vos pleurs;
Je ſens qu'elle chancelle, & défend mal la place.
Plus je ſuis votre amant, moins je ſuis Curiace.
Faible d'avoir déja combatu l'amitié,
Vaincrait-elle à la fois l'amour & la pitié ?
Allez, ne m'aimez plus, ne verſez plus de larmes ;
Ou j'opoſe l'ofenſe à de ſi fortes armes ;
Je me défendrai mieux contre votre couroux ;
Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
z) Vengez-vous d'un ingrat, puniſſez un volage.
Vous ne vous montrez point ſenſible à cet outrage !
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi :

premiers vers, le diſcours en devient plus rapide & plus pathétique.

y) Les premiéres éditions portent :

Nataquez plus ma gloire avecque *vos douleurs.*] Comme on s'eſt fait une loi de remarquer les plus petites choſes dans les belles ſcènes, on obſervera que c'eſt avec raiſon que nous avons rejeté *avecque* de la langue, ce *que* était inutile & rude.

z) *Vengez vous d'un ingrat, puniſſez un volage.*] J'oſe

En faut-il plus encor ? Je renonce à ma foi.
Rigoureuſe vertu dont je ſuis la victime,
Ne peux-tu réſiſter ſans le ſecours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fai point d'autre crime, & j'ateſte les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux ;
Oui, je te chérirai tout ingrat & perfide ;
Et ceſſe d'aſpirer au nom de fratricide.
Pourquoi ſuis-je romaine, ou que n'es-tu romain ?
Je te préparerais des lauriers de ma main ;
Je t'encouragerais au lieu de te diſtraire ;
Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.
Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient, quel malheur, ſi l'amour de ſa femme
a) Ne peut non plus ſur lui que le mien ſur ton ame !

penſer qu'il y a ici plus d'artifice & de ſubtilité que de naturel. On ſent trop que *Curiace* ne parle pas ſérieuſement. Ce trait de rèteur réfroidit ; mais *Camille* répond avec des ſentimens ſi vrais, qu'elle couvre tout d'un coup ce petit défaut.

a) *Ne peut non plus ſur lui.*] *Non plus ſur lui* n'eſt pas français ; la grammaire demande, *ne peut pas plus ſur lui.* Ces deux vers ne ſont pas bien faits ; il ne faut pas s'a-

SCENE VI.

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux! Sabine le ſuit! Pour ébranler mon cœur
Eſt-ce peu de Camille, y joignez-vous ma ſœur?
Et laiſſant à ſes pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE.

b) Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu

tendre à trouver dans *Corneille* la pureté, la correction, l'élégance du ſtile; ce mérite ne fut conu que dans les beaux jours du ſiécle de *Louïs XIV*. C'eſt une réflexion que les lecteurs doivent faire ſouvent pour juſtifier *Corneille*, & pour excuſer la multitude des notes du commentateur.

b) Ces trois *non*, & *en ce lieu* ſont un mauvais effet. On ſent que le *lieu* eſt pour la rime, & les *non* redoublés, pour le vers. Ces négligences ſi pardonables dans un bel ouvrage ſont remarquées aujourd'hui. Mais ces termes *en ce lieu*, *en ces lieux*, ceſſent d'être une expreſſion oiſeuſe, une cheville, quand ils ſignifient qu'on doit être en ce lieu plutôt qu'ailleurs.

c) *Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe fâche.*] *Se fâche* eſt trop faible, trop du ſtile familier; mais le

Que pour vous embraſſer, & pour vous dire adieu.
Votre ſang eſt trop bon, n'en craignez rien de lâche,
c) Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe fâche;
Si ce malheur illuſtre ébranlait l'un de vous,
Je le déſavoûrais pour frère, ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une priére
Digne d'un tel époux, & digne d'un tel frère?
Je veux d'un coup ſi noble ôter l'impiété,
A l'honeur qui l'atend rendre ſa pureté,
La mettre en ſon état ſans mélange de crimes;
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.

lecteur doit examiner quelque choſe de plus important; il verra que cette ſcène de *Sabine* n'était pas néceſſaire, qu'elle ne fait pas un coup de théatre, que le diſcours de *Sabine* eſt trop artificieux, que ſa douleur eſt trop étudiée, que ce n'eſt qu'un éfort de rétorique. Cette propoſition, qu'un des deux la tuë, & que l'autre la venge, n'a pas l'air ſérieux; & d'ailleurs cela n'empêchera pas que *Curiace* ne combate le frère de ſa maitreſſe, & qu'*Horace* ne combate l'époux promis à ſa ſœur. De plus *Camille* eſt un perſonage néceſſaire, & *Sabine* ne l'eſt pas: c'eſt ſur *Camille* que roule l'intrigue. Epouſera-t-elle ſon amant? ne l'épouſera-t-elle pas? ce ſont les perſonages dont le ſort peut changer, & dont les paſſions doivent être heureuſes ou malheureuſes, qui ſont l'ame de la tragédie. *Sabine* n'eſt introduite dans la piéce que pour ſe plaindre.

Du ſaint nœud qui vous joint je ſuis le ſeul lien ;
Quand je ne ſerai plus, vous ne vous ſerez rien.
Briſez votre alliance, & rompez-en la chaîne ;
Et puiſque votre honeur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
Albe le veut, & Rome, il faut leur obéir :
Qu'un de vous deux me tue, & que l'autre me venge ;
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange ;
Et du moins l'un des deux ſera juſte agreſſeur,
Ou pour venger ſa femme, ou pour venger ſa ſœur.
Mais quoi ? vous ſouilleriez une gloire ſi belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle ;
Le zèle du pays vous défend de tels ſoins ;
Vous feriez peu pour lui ſi vous vous étiez moins ;
Il lui faut, & ſans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire,
Commencez par ſa ſœur à répandre ſon ſang,
Commencez par ſa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne ſacrifice à vos chères patries :
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes deux.

Quoi ?

d) *Haut apareil d'une pompeuſe gloire.*] Ces vers échapent quelquefois au génie dans le feu de la compoſition.

Quoi ? me réſervez-vous à voir une victoire,
Où pour *d*) haut apareil d'une pompeuſe gloire,
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encor d'un ſang que j'aurai tant chéri ?
Pourai-je entre vous deux régler alors mon ame ?
Satisfaire aux devoirs & de ſœur & de femme ?
Embraſſer le vainqueur en pleurant le vaincu ?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne :
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ;
Vous ne les aurez point au combat ocupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
Et malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se faſſent jour ici pour aller juſqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma ſœur !

CAMILLE.

Courage ! ils s'amoliſſent.

Ils ne diſent rien ; mais ils acompagnent des vers qui diſent beaucoup.

SABINE.

Vous pouſſez des ſoupirs, vos viſages pâliſſent!
Quelle peur vous ſaiſit? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe & Rome ont pris pour défenſeurs?

HORACE.

e) Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle eſt mon ofenſe,
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
Que t'a fait mon honeur, & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force ataquer ma vertu?
Du moins contente-toi de l'avoir étonée,
Et me laiſſe achever cette grande journée.
f) Tu me viens de réduire en un étrange point;
Aime aſſez ton mari pour n'en triompher point;
Va-t-en, & ne ren plus la victoire douteuſe,
La diſpute déja m'en eſt aſſez honteuſe.
Soufre qu'avec honeur je termine mes jours.

e) Il y avait auparavant,
Femme que t'ai-je fait & quelle eſt mon ofenſe?
La naïveté qui régnait encor en ce tems-là dans les écrits permetait ce mot. La rudeſſe romaine y parait même toute entière.

f) *Tu me viens de réduire en un étrange point.*
Notre malheureuſe rime arache quelquefois de ces mauvais vers; ils paſſent à la faveur des bons; mais ils fe-

SABINE.

Va, ceſſe de me craindre, on vient à ton ſecours.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

g) QU'eſt ceci, mes enfans? écoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le tems *h*) avec des femmes?
Prêts à verſer du ſang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, & laiſſez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendreſſe:
Elles vous feroient part enfin de leur faibleſſe;
Et ce n'eſt qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

raient tomber un ouvrage médiocre dans lequel ils ſeraient en grand nombre.

g) *Qu'eſt ceci, mes enfans?*] *Qu'eſt ceci?* ne ſe dit plus aujourd'hui que dans le diſcours familier.

h) *Avec des femmes*] ſerait comique en toute autre ocaſion; mais je ne ſai ſi cette expreſſion comune ne va pas ici juſqu'à la nobleſſe, tant elle peint bien le vieil *Horace*.

SABINE.

N'apréhendez rien d'eux, ils ſont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts vous en devez atendre
Ce que vous ſouhaitez & d'un fils & d'un gendre;
Et ſi notre faibleſſe avait pû les changer,
Nous vous laiſſons ici pour les encourager.
Allons, ma ſœur, allons, ne perdons plus de larmes,
Contre tant de vertus ce ſont de faibles armes.
Ce n'eſt qu'au déſeſpoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combatre, & nous, allons mourir.

SCENE VIII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MOn père, retenez des femmes qui s'emportent;
Et de grace, empêchez ſur-tout qu'elles ne ſortent;

i) *Aux devoirs que vos pays demandent.*] Des pays ne demandent point *des devoirs.* La patrie impoſe *des devoirs*, elle en demande l'acompliſſement.

k) *Faites votre devoir & laiſſez faire aux dieux.*] J'ai cherché dans tous les anciens & dans toutes les théa-

Leur amour importun viendrait avec éclat,
Par des cris & des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous ſont ferait qu'avec juſtice
On nous imputerait ce mauvais artifice.
L'honeur d'un ſi beau choix ſerait trop acheté,
Si l'on nous ſoupçonait de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai ſoin. Allez, vos frères vous atendent,
Ne penſez *i*) qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, & par quels complimens....

Le vieil HORACE.

Ah! n'atendriſſez point ici mes ſentimens,
Pour vous encourager ma voix manque de termes;
Mon cœur ne forme point de penſers aſſez fermes;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
k) Faites votre devoir, & laiſſez faire aux dieux.

Fin du ſecond acte.

---

tres étrangers une ſituation pareille, un pareil mélange de grandeur d'ame, de douleur, de bienſéance, & je ne l'ai point trouvé. Je remarquerai ſurtout que chez les Grecs il n'y a rien dans ce goût.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE. *ſeule a*)

PRENONS parti, mon ame, en de telles diſgraces;
Soyons femme d'Horace, ou ſœur des Curiaces;
Ceſſons de partager nos inutiles ſoins;
Souhaitons quelque choſe, & craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un ſort ſi contraire?
Quel ennemi choiſir, d'un époux, ou d'un frère?
La nature, ou l'amour parle pour chacun d'eux;
Et la loi du devoir m'atache à tous les deux.
Sur leurs hauts ſentimens réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un, enſemble, & ſœur des autres;
Regardons leur honeur comme un ſouverain bien;

a) Ce monologue de *Sabine* eſt abſolument inutile, & fait languir la piéce. Les comédiens voulaient alors des monologues. La déclamation aprochait du chant, ſurtout celle des femmes; les auteurs avaient cette complaiſance pour elles. *Sabine* s'adreſſe ſa penſée, la re-

Imitons leur conſtance, & ne craignons plus rien.
La mort qui les menace eſt une mort ſi belle,
Qu'il en faut ſans frayeur atendre la nouvelle.
N'apellons point alors les deſtins inhumains;
Songeons pour quelle cauſe, & non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs, ſans penſer qu'à la gloire
Que toute leur maiſon reçoit de leur victoire;
Et *ſans conſidérer aux dépens de quel ſang*
Leur vertu les éléve en cet illuſtre rang,
Faiſons nos intérêts de ceux de leur famille:
En l'une je ſuis femme, en l'autre je ſuis fille;
Et *tiens à toutes* deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat ſans terreur,
Les morts ſans déſeſpoir, les vainqueurs ſans horreur.
Flateuſe illuſion, erreur douce & groſſière,

tourne, répète ce qu'elle a dit, opoſe parole à parole.

En l'une je ſuis femme, en l'autre je ſuis fille.
En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme.
Songeons pour quelle cauſe, & non par quelles mains.
Je ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe.

Les quatre derniers vers ſont plus dans la paſſion.

Vain effort de mon ame, impuiſſante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouïr,
Que tu ſais peu durer, & tot t'évanouïr!
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
b) Pouſſent un jour qui fuit, & rend les nuits plus ſombres,
Tu n'as frapé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abîmer dans plus d'obſcurité.
Tu charmais trop ma peine, & le ciel qui s'en fâche
Me vend déja bien cher ce moment de relâche.
Je ſens mon triſte cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère, ou mon époux :
Quand je ſonge à leur mort, quoi que je me propoſe,
Je ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe ;
Et ne vois les vainqueurs en leur illuſtre rang,
Que pour conſidérer aux dépens de quel ſang.
La maiſon des vaincus touche ſeule mon ame ;
En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme ;
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,

b) *Pouſſent un jour qui fuit &c.*] La tragédie admet les métaphores, mais non pas les comparaiſons : pourquoi ? parce que la métaphore, quand elle eſt naturelle, apartient à la paſſion ; les comparaiſons n'apartiennent qu'à l'eſprit.

c) *En eſt-ce fait, Julie ? & que m'aportez vous ?*] Autant

Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'eſt là donc cette paix que j'ai tant ſouhaitée !
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée ;
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?
Et de quelle façon puniſſez-vous l'ofenſe,
Si vous traitez ainſi les vœux de l'innocence ?

SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

c) EN eſt-ce fait, Julie ? & que m'aportez-vous ?
Eſt-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux ?
Le funeſte ſuccès de leurs armes impies

la première ſcène a refroidi les eſprits, autant cette ſeconde les échauſe ; pourquoi ? c'eſt qu'on y aprend quelque choſe de nouveau & d'intéreſſant ; il n'y a point de vaine déclamation, & c'eſt là le grand art de la tragédie fondé ſur la conaiſſance du cœur humain, qui veut toujours être remué.

d) De tous les combatans a-t-il fait des hoſties ?
Et m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs ;
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs ?

JULIE.

Quoi ! ce qui s'eſt paſſé, vous l'ignorez encore ?

SABINE.

Vous faut-il étoner de ce que je l'ignore ?
Et ne ſavez-vous pas que de cette maiſon
Pour Camille & pour moi l'on fait une priſon ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes,
Sans cela nous ſerions au milieu de leurs armes ;
e) Et par les déſeſpoirs d'une chaſte amitié
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas beſoin d'un ſi tendre ſpectacle,
Leur vûe à leur combat aporte aſſez d'obſtacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à ſe meſurer,

d) *De tous les combatans a fait autant* d'hoſties.] *Hoſtie* ne ſe dit plus, & c'eſt domage; il ne reſte plus que le mot de *victime*. Plus on a de termes pour exprimer la même choſe, plus la poëſie eſt variée.

e) *Et par les déſeſpoirs.*] On n'employe plus aujourd'hui *deſeſpoir* au pluriel; il fait pourtant un très bel effet.

On a dans les deux camps entendu murmurer.
A voir de tels amis, des perſones ſi proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles aproches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre eſt ſaiſi d'horreur,
L'autre d'un ſi grand zèle admire la fureur;
Tel porte juſqu'aux cieux leur vertu ſans égale;
Et tel l'oſe nomer ſacrilège & brutale.
Ces divers ſentimens n'ont pourtant qu'une voix;
Tous acuſent leurs chefs, tous déteſtent leurs choix;
Et ne pouvant ſoufrir un combat ſi barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les ſépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encor où vous penſez;
Vous pouvez eſpérer, vous avez moins à craindre,

Mes déplaiſirs, mes craintes, mes douleurs, mes ennuis, diſent plus, que *mon déplaiſir, ma crainte, &c.* Pourquoi ne pourait-on pas dire, *mes deſeſpoirs*, comme on dit, *mes eſpérances*? ne peut-on pas deſeſpérer de pluſieurs choſes, comme on peut en eſpérer pluſieurs?

Mais il vous reſte encor aſſez de quoi vous plaindre.

En vain d'un ſort ſi triſte on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent conſentir.
La gloire de ce choix leur eſt ſi précieuſe,
Et charme tellement leur ame ambitieuſe,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'eſtiment heureux,
Et prennent pour afront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps ſouille leur renomée;
Ils combatront plutôt & l'une & l'autre armée,
f) Et mouront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honeurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi? dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obſtinent!

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps ſe mutinent;

f) Il y avait,
Et mouront par les mains qui les ont ſéparés,
Que quiter les honeurs qui leur ſont déférés.
Comme il y a ici une faute évidente de langage, *mouront*, *que quiter*, & que l'auteur avait oublié le mot *plu-*

Et leurs cris des deux parts pouſſés en même tems
Demandent la bataille, ou d'autres combatans.
La préſence des chefs à peine eſt reſpectée,
Leur pouvoir eſt douteux, leur voix mal écoutée ;
Le roi même s'étonne, & pour dernier effort,
Puiſque chacun, dit-il, *s'échaufe* g) *en ce diſcord*,
Conſultons des grands dieux la majeſté ſacrée,
Et voyons ſi ce change à leurs bontés agrée.
Quel impie oſera ſe prendre à leur vouloir,
Lorſqu'en un ſacrifice ils nous l'auront fait voir?
Il ſe taît, & ces mots ſemblent être des charmes ;
Même aux ſix combatans ils arrachent les armes;
Et ce déſir d'honeur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il eſt, reſpecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ;
Et ſoit par déférence, ou par un promt ſcrupule,
Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme ſi toutes deux le conaiſſaient pour roi.
Le reſte s'aprendra par la mort des victimes.

tôt, qu'il ne pouvait pourtant répéter parce qu'il eſt au vers précédent, il changea ainſi cet endroit : par malheur la même faute s'y retrouve.

g) *En ce diſcord*] ne ſe dit plus.

SABINE.

Les dieux n'avoûront point un combat plein de crimes;
J'en eſpère beaucoup, puiſqu'il eſt diféré;
Et je commence à voir ce que j'ai deſiré.

SCENE III.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

h) MA ſœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je penſe la ſavoir, s'il faut la nommer telle;

h) *Ma ſœur que je vous* die *une bonne nouvelle.*] Au lieu de *die* on a imprimé *diſe* dans les éditions ſuivantes. *Die* n'eſt plus qu'une licence; on ne l'employe que pour la rime. *Une bonne nouvelle* eſt du ſtile de la comédie; ce n'eſt là qu'une très légère inatention. Il était très aiſé à *Corneille* de mettre, *Ah ma ſœur, aprenez une heureuſe nouvelle*, & d'exprimer ce petit détail autrement : mais alors ces expreſſions familières étaient tolerées; elles ne ſont devenues des fautes que quand la langue s'eſt perfectionée; & c'eſt à *Corneille* même qu'elle doit en partie cette perfection. On fit bien-

On l'a dite à mon père, & j'étais avec lui ;
Mais je n'en conçois rien qui flate mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes ;
Ce n'eſt qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et tout l'alégement qu'il en faut eſpérer,
C'eſt de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inſpiré ce tumulte.

CAMILLE.

Diſons plutôt, ma ſœur, qu'en vain on les conſulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inſpiré ce choix ;
Et la voix du public n'eſt pas toujours leur voix.
i) *Ils deſcendent* bien moins dans de ſi bas étages,
Que dans l'ame des rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & ſainte autorité

tôt une étude ſérieuſe d'une langue dans laquelle il avait écrit de ſi belles choſes.

i) *Ils deſcendent bien moins dans de ſi bas étages.*] *Bas étages* eſt bien bas, & la penſée n'eſt que poëtique. Cette conteſtation de *Sabine* & de *Camille* parait froide dans un moment où l'on eſt ſi impatient de ſavoir ce qui ſe paſſe. Ce diſcours de *Camille* ſemble avoir un autre défaut : ce n'eſt point à une amante à dire que les dieux inſpirent toujours les rois, qu'ils ſont des raïons de la divinité ; c'eſt là de la déclamation d'un rhéteur dans un panégirique.

Eſt un rayon ſecret de leur divinité.

JULIE.

C'eſt vouloir ſans raiſon vous former des obſtacles,
Que de chercher leurs voix ailleurs qu'en leurs oracles ;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne ſe laiſſe comprendre ;
On l'entend d'autant moins, que plus on croit l'entendre ;
Et loin de s'aſſurer ſur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obſcur, doit croire que tout l'eſt.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'aſſurance,
Et ſoufrons les douceurs d'une juſte eſpérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ſes bras,
Qui ne s'en promet rien, ne la mérite pas,

Il

Ces conteſtations de *Camille* & de *Sabine* ſont à la vérité des jeux d'eſprit un peu froids ; c'eſt un grand malheur que le peu de matière que fournit la piéce, ait obligé l'auteur à y mêler ces ſcènes qui par leur inutilité ſont toujours languiſſantes.

Qui ne s'en promet rien, ne la mérite pas ;
Il empêche ſouvent qu'elle ne ſe déploye ;
Et lorſqu'elle deſcend, ſon refus la renvoye.

CAMILLE.

Le ciel agit ſans nous en ces événemens,
Et ne les régle point deſſus nos ſentimens.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu. Je vai ſavoir comme enfin tout ſe paſſe.
Modérez vos frayeurs, *k*) j'eſpère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploîrons la fin de la journée
Qu'aux *doux* préparatifs d'un heureux hymenée.

SABINE.

J'oſe encor l'eſpérer.

CAMILLE.

Moi, je n'eſpère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

. . . . *k*) *J'eſpère à mon retour,*
Ne vous entretenir que de propos d'amour.]
Ce diſcours de *Julie* eſt trop d'une ſoubrette de comédie.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

) PArmi nos déplaiſirs ſoufrez que je vous blâme.
Je ne puis aprouver tant de trouble en votre ame.
Que feriez-vous, ma ſœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois;
Et ſi vous atendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, & des pertes égales?

l) *Parmi nos déplaiſirs ſoufrez que je vous blâme.*] Cette ſcène eſt encore froide. On ſent trop que *Sabine* & *Julie* ne ſont là que pour amuſer le peuple, en atendant qu'il arrive un événement intéreſſant; elles répètent ce qu'elles ont déja dit. *Corneille* manque à la grande règle, *ſemper ad eventum feſtinat;* mais quel homme l'a toujours obſervée? J'avouerai que *Shakeſpear* eſt de tous les auteurs tragiques celui où l'on trouve le moins de ces ſcènes de pure converſation: il y a preſque toujours quelque choſe de nouveau dans chacune de ſes ſcènes; c'eſt

CAMILLE.

Parlez plus ſainement de vos maux & des miens:
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les ſiens :
Mais à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous ſembleront un ſonge.
La ſeule mort d'Horace eſt à craindre pour vous.
Des frères ne ſont rien à l'égal d'un époux.
L'hymen qui nous *m*) atache en une autre famille,
Nous détache de celle où l'on a vécu fille.
On voit d'un œil divers des nœuds ſi diférens ;
Et pour ſuivre un mari l'on quite ſes parens.
Mais ſi près d'un hymen l'amant que donne un père
Nous eſt moins qu'un époux, & non pas moins qu'un frère,

à la vérité aux dépens des règles & de la bienſéance & de la vraiſemblance ; c'eſt en entaſſant vingt années d'événemens les uns ſur les autres, c'eſt en mêlant le groteſque au terrible, c'eſt en paſſant d'un cabaret à un champ de bataille & d'un cimetière à un trône ; mais enfin il atache. L'art ſerait d'atacher & de ſurprendre toujours, ſans aucun de ces moyens irréguliers & burleſques tant employés ſur les théatres eſpagnols & anglais.

m) *Atache en une autre famille.*] Il faut, *à une autre famille* ; d'ailleurs ces vers ſont trop familiers.

Nos ſentimens entr'eux demeurent ſuſpendus ;
Notre choix impoſſible, & nos vœux confondus.
Ainſi, ma ſœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos ſouhaits, & terminer vos craintes ;
Mais ſi le ciel s'obſtine à nous perſécuter,
Pour moi, j'ai tout à craindre, & rien à ſouhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, & par les mains de l'autre,
n) C'eſt un raiſonement bien mauvais que le vôtre.
Quoique ce ſoient, ma ſœur, des nœuds bien diférens,
C'eſt ſans les oublier qu'on quite ſes parens.
L'hymen n'éface point ces profonds caractères ;
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ſes frères ;
La nature en tout tems garde ſes premiers droits ;
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix ;

n) *C'eſt un raiſonement bien mauvais que le vôtre.*] Ce mot ſeul de *raiſonement* eſt la condamnation de cette ſcène & de toutes celles qui lui reſſemblent. Tout doit être action dans une tragédie ; non que chaque ſcène doive être un événement, mais chaque ſcène doit ſer-

Auſſi-bien qu'un époux ils ſont d'autres nous-mêmes ;
Et tous maux ſont pareils alors qu'ils ſont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme, & pour qui vous brûlez,
Ne vous eſt après tout que ce que vous voulez.
Une mauvaiſe humeur, un peu de jalouſie,
En fait aſſez ſouvent paſſer la fantaiſie.
Ce que peut le caprice, oſez-le par raiſon ;
Et laiſſez votre ſang hors de comparaiſon.
C'eſt crime qu'opoſer des liens volontaires
A ceux que la naiſſance a rendu néceſſaires.
Si donc le ciel s'obſtine à nous perſécuter,
Seule j'ai tout à craindre, & rien à ſouhaiter ;
Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos ſouhaits, & terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le voi bien, ma ſœur, vous n'aimâtes jamais ;
o) Vous ne conaiſſez point ni l'amour, ni ſes traits:

vir à nouer ou à dénouer l'intrigue ; chaque diſcours doit être préparation ou obſtacle.

o) *Vous ne conaiſſez point ni l'amour ni ſes traits.*] Ce *point* eſt de trop. Il faut, *Vous ne conaiſſez ni l'amour ni ſes traits.*

On peut lui réſiſter quand il comence à naître,
Mais non pas le banir quand il s'eſt rendu maître,
Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi.
p) Il entre avec douceur, mais il règne par force;
Et quand l'ame une fois a goûté ſon amorce,
Vouloir ne plus aimer, *q*) c'eſt ce qu'elle ne peut,
Puiſqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut;
Ses chaînes ſont pour nous auſſi fortes que belles.

---

p) *Il entre avec douceur, mais il règne par force &c.*] Ces maximes détachées, qui ſont un défaut quand la paſſion doit parler, avaient alors le mérite de la nouveauté. On s'écriait, *c'eſt conaitre le cœur humain;* mais c'eſt le conaitre bien mieux que de faire dire en ſentiment ce qu'on n'exprimait guère alors qu'en ſentences; défaut éblouïſſant que les auteurs imitaient de *Sénèque.*

. . . . *q*) *C'eſt ce qu'elle ne* peut,
Puiſque qu'elle ne peut *plus vouloir que ce qu'il veut.*

Ces deux *peut*, ces ſillabes dures, ces monoſillabes *veut* & *peut*, & cette idée de vouloir ce que l'amour veut, comme s'il était queſtion ici du dieu d'amour; tout cela

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

r) JE viens vous aporter de fâcheuſes nouvelles,
Mes filles ; mais en vain je voudrais vous cèler
Ce qu'on ne vous ſaurait long-tems diſſimuler.
Vos frères ſont aux mains, les dieux ainſi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;
Et je m'imaginais dans la divinité
Beaucoup moins d'injuſtice, & bien plus de bonté.

conſtitue deux des plus mauvais vers qu'on pût faire ; & c'était de tels vers qu'il falait corriger.

r) *Je viens vous aporter de fâcheuſes nouvelles.*] Comme l'arrivée du vieil *Horace* rend la vie au théatre qui languiſſait ! Quel moment & quelle noble ſimplicité ! On pourait objecter qu'*Horace* ne devrait pas venir avertir des femmes que leurs époux & leurs frères ſont aux mains, que c'eſt venir les deſeſpérer inutilement & ſans raiſon, qu'on les a même renfermées pour ne point entendre leurs cris, qu'il ne réſulte rien de cette nouvelle ; mais il en réſulte du plaiſir pour le ſpectateur, qui malgré cette critique eſt très aiſe de voir le vieil *Horace*.

Ne nous *s*) conſolez point contre tant d'infortune.
La pitié parle en vain, la raiſon importune.
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs;
Et qui veut bien mourir, peut braver les malheurs.
Nous pourions aiſément faire en votre préſence
De notre déſeſpoir une fauſſe conſtance;
t) Mais quand on peut ſans honte être ſans fermeté,
L'afecter au dehors c'eſt une lâcheté:
L'uſage d'un tel art, nous le laiſſons aux hommes,
Et ne voulons paſſer que pour ce que nous ſommes.
Nous ne demandons point qu'un courage ſi fort
S'abaiſſe à notre exemple à ſe plaindre du ſort.
Recevez ſans frémir ces mortelles alarmes;
Voyez couler nos pleurs, ſans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grace, en de tels déplaiſirs,
Gardez votre conſtance, & ſoufrez nos ſoupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,

s) *Conſolez contre tant d'infortune.*] Cela n'eſt pas français. On conſole du malheur; on s'arme, on ſe ſoutient contre le malheur.

t) *Mais quand on peut ſans honte être ſans fermeté &c.*] Ces ſentences & ces raiſonemens ſont bien mal placés, dans un moment ſi douloureux: c'eſt là le poëte qui parle & qui raiſone.

Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ;
Et céderais peut-être à de ſi rudes coups,
Si je prenais ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par ſon choix m'ait fait haïr vos frères;
Tous trois me ſont encor des perſones bien chères ;
Mais enfin l'amitié n'eſt pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du ſang.
Je ne ſens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme ſœur, Camille comme amante.
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne ſans regret mes ſouhaits à mes fils.
Ils ſont, graces aux dieux, dignes de leur patrie ;
Aucun étonement n'a leur gloire flétrie ;
Et j'ai vû leur honeur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refuſé la pitié.
Si par quelque faibleſſe ils l'avaient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
u) Ma main bien-tôt ſur eux m'eût vengé hautement

u) *Ma main bientôt ſur eux m'eût vengé hautement.*] Ce diſcours du vieil *Horace* eſt plein d'un art d'autant plus beau qu'il ne parait pas. On ne voit que la hauteur d'un romain & la chaleur d'un vieillard qui préfère l'honeur à la nature. Mais cela même prépare tout ce qu'il dit dans la ſcène ſuivante ; c'eſt là qu'eſt le vrai génie.

De l'afront que m'eût fait ce mol conſentement.
Mais lorſqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe ſerait réduite à faire un autre choix;
Nous pourions voir tantôt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras ſouillés du ſang des Curiaces;
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honeur du nom romain.
La prudence des dieux autrement en diſpoſe;
Sur leur ordre éternel mon eſprit ſe repoſe;
Il s'arme en ce beſoin de généroſité,
Et du bonheur public fait ſa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour ſoulager vos peines;
Et ſongez toutes deux que vous êtes romaines;
Vous l'êtes devenue, & vous l'êtes encor;
Un ſi glorieux titre *x*) eſt un digne tréſor.
Un jour, un jour viendra, que par toute la terre
Rome ſe fera craindre à l'égal du tonerre;
Et que tout l'univers tremblant deſſous ſes loix,

x) *Eſt un digne tréſor.*] Notre malheureuſe rime n'amène que trop ſouvent de ces expreſſions faibles ou impropres. Un titre qui eſt un digne tréſor, ne ſerait permis que dans le cas où il s'agirait d'opoſer ce titre à la

Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.
Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

NOus venez-vous, Julie, aprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funeſtes effets.
Rome eſt ſujette d'Albe, & vos fils ſont défaits;
Des trois les deux ſont morts, ſon époux ſeul vous reſte.

Le vieil HORACE.

O d'un triſte combat effet vraiment funeſte!
Rome eſt ſujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé juſqu'au dernier ſoupir!
Non, non, cela n'eſt point, on vous trompe, Julie;

ſortune; mais ici il ne forme pas de ſens; & ce mot de *digne* achéve de rendre ce vers intolérable. Quand les poëtes ſe trouvent ainſi gênés par une rime, ils doivent abſolument en chercher deux autres.

Rome n'eſt point ſujette, ou mon fils eſt ſans vie.
Je conois mieux mon ſang, il fait mieux ſon devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pû voir.
Il s'eſt fait admirer tant qu'ont duré ſes frères;
Mais quand il s'eſt vû ſeul contre trois adverſaires,
Prêt d'être enfermé d'eux ſa fuite l'a ſauvé.

Le vieil HORACE.

Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères!

Le vieil HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous;
Deux jouïſſent d'un ſort dont leur père eſt jaloux.

y) *Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu.*] Ce mot *invaincu* n'a été employé que par *Corneille*, & devrait l'être, je crois, par tous nos poëtes. Une expreſſion ſi bien miſe à ſa place dans le *Cid*, & dans cette admirable ſcène, ne doit jamais vieillir.

z) *Et ne l'auront point vuë obéir qu'à ſon prince.*] Ce *point* eſt ici un ſoléciſme : il faut, *& ne l'auront vuë obéir qu'à.*

Que des plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
y) Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vû Rome libre autant qu'ils ont vécu,
z) Et ne l'auront point vûe obéir qu'à ſon prince,
Ni d'un état voiſin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable afront
Que ſa fuite honteuſe imprime à notre front ;
Pleurez le deshoneur de toute notre race,
Et l'oprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

a) Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.
N'eût-il que d'un moment reculé ſa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard ſujette ;

a) *Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? Qu'il mourût.*] Voilà ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand ſublime, ce mot auquel il n'en eſt aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut ſi tranſporté, qu'on n'entendit jamais le vers faible qui ſuit ; & le morceau, *N'eût-il que d'un moment retardé ſa défaite*, étant plein de chaleur, augmenta encor la force du *qu'il mourût*. Que de beautés ! & d'où naiſſent-elles ? d'une ſimple

Il eût avec honeur laiſſé mes cheveux gris ;
Et c'était de ſa vie un aſſez digne prix.
Il eſt de tout ſon ſang comptable à ſa patrie,
b) Chaque goute épargnée a ſa gloire flétrie,
Chaque inſtant de ſa vie, *c*) après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la ſienne au jour.
d) J'en romprai bien le cours, & ma juſte colère,
Contre un indigne fils uſant des droits d'un père,
Saura bien faire voir dans ſa punition
L'éclatant déſaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuſes,
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuſes.

mépriſe très naturelle, ſans complications d'événemens, ſans aucune intrigue recherchée, ſans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques, mais celle-ci eſt au premier rang.

Il eſt vrai que que le vieil *Horace*, qui était préſent quand les *Horaces* & les *Curiaces* ont refuſé qu'on nommât d'autres champions, a dû être préſent à leur combat. Nous en parlerons à l'acte ſuivant.

b) *Chaque goute*] parait être de trop. Il ne faut pas tant retourner ſa penſée.

A ſa gloire flétrie. La ſévérité de la grammaire ne permet point ce *flétrie* : il faut dans la rigueur *a flétri ſa gloi-*

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur ſe conſole aiſément ;
Nos malheurs juſqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos miſères ;
Le ciel vous a ſauvé votre époux & vos frères :
Si nous ſommes ſujets, c'eſt de votre pays ;
Vos frères ſont vainqueurs quand nous ſommes trahis ;
Et voyant le haut point où leur gloire ſe monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bien-tôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en ſa faveur ſont de faibles défenſes.

re : mais *a ſa gloire flétrie*, eſt plus beau, plus poëtique, plus éloigné du langage ordinaire ſans cauſer d'obſcurité.

c) *Après ce lâche tour*] eſt une expreſſion trop triviale.

d) *J'en romprai bien le cours.*] Ces mots ſe raportent naturellement à la honte ; mais on ne romt point le cours d'une honte. Il faut donc qu'ils tombent ſur *chaque inſtant de ſa vie* qui eſt plus haut. Mais *je romprai bien le cours de chaque inſtant de ſa vie*, ne peut ſe dire. *Bien* ſignifie dans ces ocaſions *fortement* ou *aiſément* : je le punirai *bien*, je l'empêcherai *bien*.

J'ateſte des grands dieux les ſuprêmes puiſſances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans ſon ſang la honte des Romains.

[*Le vieil Horace ſort.*]

SABINE.

Suivons-le promtement, la colère l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours *e*) des malheurs de la ſorte?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
f) Et toujours redouter la main de nos parens?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

---

e) *Des malheurs de la ſorte.*] Ce *de la ſorte* eſt une expreſſion du peuple, qui n'eſt pas convenable; elle n'eſt pas même françaiſe. Il faudrait *de cette ſorte*, ou *d'une telle ſorte.*

f) *Et toujours redouter la main de nos parens.*] Ce dernier vers eſt de la plus grande beauté: non ſeulement il dit ce dont il s'agit, mais il prépare ce qui doit ſuivre.

a) *Ne me parlez jamais en faveur d'un infame.*] Il peut paraitre très extraordinaire que le père n'ait pas été détrompé entre le troiſiéme & le quatriéme acte, qu'un vieillard de ſon caractère, qui a aſſez de force pour tuër ſon fils de ſes propres mains, à ce qu'il dit, n'en ait pas aſſez pour

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

a) NE me parlez jamais en faveur d'un infame,
Qu'il me fuie à l'égal des frères de ſa femme;
Pour conſerver un ſang qu'il tient ſi précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, *b*) ou derechef j'ateſte

être allé ſur le champ de bataille, qu'il reſte dans ſa maiſon, tandis que Rome entière eſt ſpectatrice du combat; comment ſoufrir qu'une ſuivante ſoit allée voir ce fameux duel, & que le vieil *Horace* ſoit demeuré chez lui? comment ne s'eſt-il pas mieux informé pendant l'entr'acte? pourquoi le père des *Horaces* ignore-t-il ſeul ce que tout Rome ſait? Je ne ſai de réponſe à cette critique, ſinon que ce défaut eſt preſque excuſable, puiſqu'il amène de grandes beautés.

. . . . . *b*) *Ou derechef j'ateſte*
Le ſouverain pouvoir de la troupe céleſte]

Derechef & *la troupe céleſte* ſont hors d'uſage. *La troupe*

Le ſouverain pouvoir de la troupe céleſte...

CAMILLE.

Ah ! mon père, prenez un plus doux ſentiment ;
Vous verrez même Rome en uſer autrement ;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuſer la vertu ſous le nombre acablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome eſt peu *c*) pour mon regard.
Camille, je ſuis père, & j'ai mes droits à part.
Je ſai trop comme agit la vertu véritable ;
C'eſt ſans en triompher que le nombre l'acable ;
Et ſa mâle vigueur, toujours en même point,
Sucombe ſous la force, & ne lui cède point.
Taiſez-vous, & ſachons ce que nous veut Valère.

SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENvoyé par le roi pour conſoler un père,
Et pour lui témoigner...

céleſte eſt bannie du ſtile noble, ſurtout depuis que *Scaron* l'a employée dans le ſtile burleſque.

c) *Pour mon regard*] eſt ſuranné & hors d'uſage : c'eſt pourtant une expreſſion néceſſaire.

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun ſoin ;
C'eſt un ſoulagement dont je n'ai pas beſoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays ſont morts en gens d'honneur ;
Il me ſuffit.

VALERE.

Mais l'autre eſt un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vû périr en lui le nom d'Horace !

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'eſt à moi ſeul auſſi de punir ſon forfait. *d*)

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en ſa bonne conduite ?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en ſa fuite ?

VALERE.

La fuite eſt glorieuſe en cette ocaſion.

d) Si ſon fils eſt coupable d'un *forfait* envers Rome, pourquoi ſerait-ce au père ſeul à le punir ?

Le vieil HORACE.

e) Vous redoublez ma honte & ma confuſion.
Certes l'exemple eſt rare & digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confuſion, & quelle honte à vous,
D'avoir produit un fils qui nous conſerve tous,
Qui fait triompher Rome, & lui gagne un empire!
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aſpire?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, & quel empire enfin,
Lorſqu'Albe ſous ſes loix range notre deſtin?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe & de ſa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'hiſtoire?

Le vieil HORACE.

Je ſai que par ſa fuite il a trahi l'état.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;

e) *Vous redoublez ma honte & ma confuſion.*] Je ne ſais s'il n'y a pas dans cette ſcène un artifice trop viſible, une mépriſe trop longtems ſoutenuë. Il ſemble que l'auteur ait eu plus d'égards au jeu de théatre, qu'à la vrai-

Mais on a bien-tôt vû qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui ſavait ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

f) Quoi, Rome enfin triomphe !

VALERE.

Aprenez, aprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Reſté ſeul contre trois, mais en cette avanture,
Tous trois étant bleſſés, & lui ſeul ſans bleſſure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il ſait bien ſe tirer d'un pas ſi hazardeux;
Il *fuit pour* mieux combatre, & cette promte ruſe
Diviſe adroitement trois frères qu'elle abuſe.
Chacun le ſuit d'un pas ou plus ou moins preſſé,
Selon qu'il ſe rencontre ou plus ou moins bleſſé;
Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite,
Mais leurs coups inégaux ſéparent leur pourſuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, & déja les croit demi domtés;
Il atend le premier, & c'était votre gendre.

ſemblance. C'eſt le même défaut que dans la ſcène de *Chimène* avec *don Sanche*.

f) *Quoi Rome enfin triomphe !*] Que ce mot eſt pathétique ! comme il ſort des entrailles d'un vieux Romain!

L'autre tout indigné qu'il ait oſé l'atendre,
En vain en l'ataquant fait paraître un grand cœur,
Le ſang qu'il a perdu ralentit ſa vigueur.
Albe à ſon tour commence à craindre un ſort contraire ;
Elle crie au ſecond qu'il ſecoure ſon frère ;
Il ſe hâte & s'épuiſe en efforts ſuperflus,
Il trouve en les joignant que ſon frère n'eſt plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant ſa place,
Et redouble bien-tôt la victoire d'Horace.
Son courage ſans force eſt un débile apui :
Voulant venger ſon frère, il tombe auprès de lui.
L'air réſone des cris qu'au ciel chacun envoie ;
g) Albe en jette d'angoiſſe, & les Romains de joie.
Comme notre héros ſe voit près d'achever,
C'eſt peu pour lui de vaincre, *h*) il veut encor braver.
J'en viens d'immoler deux aux manes de mes frères,

g) *Albe en jette d'angoiſſe & les Romains de joye.*] On ne dit plus guère *angoiſſe*; & pourquoi ? quel mot lui a-t-on ſubſtitué ? douleur, horreur, peine, affliction, ne ſont pas des équivalens : *angoiſſe* exprime la douleur preſſante & la crainte à la fois.

Rome aura le dernier de mes trois adverſaires,
C'eſt à ſes intérêts que je vai l'immoler,
Dit-il, & tout d'un tems on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne ſe traînait qu'à peine;
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il ſemblait préſenter ſa gorge au coup mortel:
Auſſi le reçoit-il, peu s'en faut, ſans défenſe;
Et ſon trépas de Rome établit la puiſſance.

Le vieil HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un état penchant l'ineſpéré ſecours!
Vertu digne de Rome, & ſang digne d'Horace!
Apui de ton pays, & gloire de ta race!
Quand pourai-je étoufer dans tes embraſſemens
L'erreur dont j'ai formé de ſi faux ſentimens?
Quand pourra mon amour baigner avec tendreſſe
Ton front victorieux de larmes d'allégreſſe?

VALERE.

Vos careſſes bien-tôt pouront ſe déployer;

h) *Il veut encor braver.*] *Braver* eſt un verbe actif qui demande toujours un régime. De plus ce n'eſt pas ici une bravade, c'eſt un ſentiment généreux d'un citoyen qui venge ſes frères & ſa patrie.

Le roi dans un moment vous le va renvoyer ;
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un ſacrifice aux dieux pour un bonheur ſi rare.
Aujourd'hui ſeulement on s'acquite vers eux,
Par des chants de victoire, & par de ſimples vœux.
i) C'eſt où le roi le mène, *k*) & tandis il m'envoie
Faire ofice vers vous de douleur & de joie.
Mais cet ofice encor n'eſt pas aſſez pour lui ;
Il y viendra lui-même, & peut-être aujourd'hui ;
Il croit mal reconaître une vertu ſi pure,
Si de ſa propre bouche il ne vous en aſſure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'état.

Le vieil HORACE.

De tels remercîmens ont pour moi trop d'éclat ;

i) *C'eſt où le roi le mène.*] Mener à des chants & à des vœux, n'eſt ni noble ni juſte : mais le récit de *Valère* a été ſi beau, qu'on pardonne aiſément ces petites fautes.

. . . . . *k*) *Et tandis il m'envoye*
Faire ofice vers vous de douleur & de joïe.]

Tandis, ſans un *que*, eſt abſolument proſcrit, & n'eſt plus permis que dans une eſpèce de ſtile burleſque & naïf, qu'on nomme marotique. *Tandis la perdrix vire.*

Faire ofice de douleur n'eſt plus français, & je ne ſai s'il l'a jamais été ; on dit familiérement, *faire ofice d'ami*,

Et je me tiens déja trop payé par les vôtres,
Du ſervice d'un fils, & du ſang des deux autres.

VALERE.

l) Le roi ne ſait que c'eſt d'honorer à demi;
Et ſon ſceptre arraché des mains de l'ennemi,
Fait qu'il tient cet honeur qu'il lui plaît de vous faire,
Au-deſſous du mérite & du fils & du père.
Je vai lui témoigner quels nobles ſentimens
La vertu vous inſpire en tous vos mouvemens,
Et combien vous montrez d'ardeur pour ſon ſervice.

Le vieil HORACE.

m) Je vous devrai beaucoup pour un ſi bon ofice.

---

ofice de ſerviteur, ofice d'homme intéreſſé, mais non *ofice de douleur & de joïe.*

l) *Le roi ne ſait que c'eſt d'honorer à demi.*] *Ne ſait que c'eſt.* Cette phraſe eſt italienne; nous diſons aujourd'hui *ne ſait ce que c'eſt.* Mais la dignité du tragique rejette ces expreſſions de comédie.

m) *Je vous devrai beaucoup pour un ſi bon ofice.*] Ici la piéce eſt finie: l'action eſt complétement terminée. Il s'agiſſait de la victoire, & elle eſt remportée; du deſtin de Rome, & il eſt décidé.

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

n) MA fille, il n'eſt plus tems de répandre des pleurs,
Il ſied mal d'en verſer où l'on voit tant d'honneurs:
On pleure injuſtement des pertes domeſtiques,
o) Quand on en voit ſortir des victoires publiques.
Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous;

n) *Ma fille, il n'eſt plus tems de répandre des pleurs.*] Voici donc une autre piéce qui commence : le ſujet en eſt bien moins grand, moins intéreſſant, moins théatral que celui de la prémière. Ces deux actions diférentes ont nui au ſuccès complet des *Horaces*. Il eſt vrai qu'en Eſpagne, en Angleterre, on joint quelquefois pluſieurs actions ſur le théatre : on repréſente dans la même piéce la mort de *Céſar*, & la bataille de Philippes. *Nos muſas colimus ſeveriores.*

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait acompli,
Tienne juſqu'à la fin le théatre rempli.
Boileau.

Remarquez que *Camille* a été ſi inutile ſur la fin de la premiére piéce des *Horaces*, qu'elle n'a proferé qu'un *hélas* pendant le récit de la mort de *Curiace*.

Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant *p*) vous ne perdez qu'un homme,
Dont la perte eſt aiſée à réparer dans Rome ;
Après cette victoire, il n'eſt point de romain
Qui ne ſoit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle ;
Ce coup ſera ſans doute aſſez rude pour elle ;
Et ſes trois frères morts par la main d'un époux,
q) Lui donneront des pleurs bien plus juſtes qu'à vous :
Mais j'eſpère aiſément en diſſiper l'orage ;

Remarquez encor que le vieil *Horace* n'a plus rien à dire, & qu'il perd le tems à répéter à *Camille* qu'il va conſoler *Sabine.*

o) *Quand on en voit ſortir des victoires.*] Des victoires qui ſortent ſont une image peu convenable. On ne voit point ſortir des victoires comme on voit ſortir des troupes d'une ville.

p) *Vous ne perdez qu'un homme.*] L'auteur répète trop ſouvent cette idée, & ce n'eſt pas là le tems de parler de mariage à *Camille.*

q) *Lui donneront des pleurs juſtes*] n'eſt par français. C'eſt *Sabine* qui donnera des pleurs. Ce ne ſont pas ſes frères morts qui lui en donneront. Un accident fait couler des pleurs, & ne les donne pas.

Et qu'un peu de prudence aidant ſon grand courage,
Fera bien-tôt régner ſur un ſi noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étoufez cette lâche triſteſſe,
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faibleſſe,
r) Faites-vous voir ſa ſœur, & qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même ſang.

---

r) *Faites vous voir . . . & qu'en*] eſt un ſoleciſme; parce que *faites vous voir*, ſignifie *montrez vous*, *ſoyez ſa ſœur*. Et *montrez vous*, *ſoyez*, *paraiſſez*, ne peut régir un *que*.

Ajoutez qu'après lui avoir dit, *faites vous voir ſa ſœur*, il eſt très ſuperflu de dire qu'elle eſt ſortie du même flanc.

s) *Oui je lui ferai voir par d'infaillibles marques,*
Qu'un véritable amour brave la main des Parques.]

Voici *Camille* qui après un long ſilence dont on ne s'eſt pas ſeulement aperçu, parce que l'ame était toute remplie du deſtin des *Horaces* & des *Curiaces* & de celui de Rome, voici *Camille*, dis-je, qui s'échaufe tout d'un coup, & comme de propos délibéré; elle débute par une ſentence poëtique: *qu'un véritable amour brave la*

SCENE IV.

CAMILLE *ſeule.*

s) OUi, je lui ferai voir par d'infaillibles marques,
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans
Qu'un aſtre injurieux nous donne pour parens.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oſes nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable père, *t*) & par un juſte effort,

main des parques. Infaillibles marques, n'eſt là que pour la rime, grand défaut de nôtre poëſie.

Ce monologue même n'eſt qu'une vaine déclamation. La vraye douleur ne raiſone point tant, ne récapitule point, elle ne dit point qu'on bâtit *en l'air ſur le malheur d'autrui*, & que ſon père *triomphe* comme ſon frère de ce malheur. Elle ne s'excite point à *braver la colère*, à eſſayer de déplaire. Tous ces vains efforts ſont froids, & pourquoi? c'eſt qu'au fonds le ſujet manque à l'auteur. Dès qu'il n'y a plus de combats dans le cœur, il n'y a plus rien à dire.

. . . . . *t*) *Et par un juſte effort,*
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.]

Elle dit ici qu'elle veut rendre ſa douleur *égale par un*

Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverſes
Priſſent en moins de rien tant de faces diverſes,
Qui fût doux tant de fois, & tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
Vit-on jamais une ame en un jour plus ateinte
De joie & de douleur, d'eſpérance & de crainte,
Aſſervie en eſclave à plus d'événemens,
Et le piteux jouet de plus de changemens ?
Un oracle *u*) m'aſſure, un ſonge me travaille ;
La paix calme l'éfroi que me fait la bataille.
Mon hymen ſe prépare, & preſque en un moment,
x) Pour combatre mon frère on choiſit mon amant.
Ce choix me déſeſpère, & tous le déſavouent.
La partie eſt rompue, & les dieux la renouent.
Rome ſemble vaincue, & ſeul des trois Albains
Curiace en mon ſang n'a point trempé ſes mains.
O Dieux! ſentais-je alors des douleurs trop légères,

juſte effort aux rigueurs de ſon ſort. Quand on fait ainſi des efforts pour proportioner ſa douleur à ſon état, on n'eſt pas même poétiquement afligé.

u) *M'aſſure.*] Ne ſignifie pas *me raſſure.* Et c'eſt *me raſſure* que l'auteur entend. Je ſuis effrayé, on me raſſure. Je doute d'une choſe, on m'aſſure qu'elle eſt ainſi . . . *Aſſurer* avec l'acuſatif ne s'employe que pour certifier. *J'aſſu-*

Pour le malheur de Rome, & la mort de deux frères ?
Et me flatais-je trop, quand je croyais pouvoir
L'aimer encor ſans crime, & nourir quelque eſpoir ?
Sa mort m'en punit bien ; & la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle,
Son rival me l'aprend, & faiſant à mes yeux
D'un ſi triſte ſuccès le récit odieux,
Il porte ſur le front une alégreſſe ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte;
Et bâtiſſant en l'air ſur le malheur d'autrui,
Auſſi-bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'eſt rien encor au prix de ce qui reſte :
On demande ma joie en un jour ſi funeſte ;
Il me faut aplaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiſer une main qui me perce le cœur.
En un ſujet de pleurs ſi grand, ſi légitime,
Se plaindre eſt une honte, & ſoupirer un crime :

re ce fait ; & en termes d'art il ſignifie *affermir* : Aſſurez cette ſolive, ce chevron.

x) *Pour combatre mon frère on choiſit mon amant.*] Cette récapitulation de la piéce précédente n'eſt-elle point encor l'opoſé d'une aflıction véritable ? *Curæ leves loquuntur.*

Leur brutale vertu veut qu'on s'eſtime heureux ;
Et ſi l'on n'eſt barbare, on n'eſt point généreux.
y) Dégénérons, mon cœur, d'un ſi vertueux père,
Soyons indigne ſœur d'un ſi généreux frère ;
C'eſt gloire de paſſer pour un cœur abatu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Eclatez, mes douleurs, à quoi bon vous contraindre ?
Quand on a tout perdu que ſaurait-on plus craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de reſpect ;
Loin d'éviter ſes yeux, croiſſez à ſon aſpect ;
Ofenſez ſa victoire, irritez ſa colère ;
Et prenez, s'il ſe peut, plaiſir à lui déplaire.
Il vient, *z*) préparons-nous à montrer conſtamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCENE

---

y) *Dégénérons, mon cœur, d'un ſi vertueux père &c.*] Ce *dégénérons, mon cœur*, cette réſolution de ſe mettre en colère, ce long diſcours, cette nouvelle ſentence mal exprimée, que *c'eſt gloire de paſſer pour un cœur abatu*, enfin tout réfroidit, tout glace le lecteur, qui ne ſouhaite plus rien. C'eſt encor une fois la faute du ſujet. L'avanture des *Horaces*, des *Curiaces* & de *Camille* eſt plus propre en effet pour l'hiſtoire que pour le théatre.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

Procule porte en ſa main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

a) MA ſœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui romt le cours de nos deſtins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
Qui ſeul fait aujourd'hui le ſort de deux états.
Voi ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire;
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'eſt ce que je lui dois.

On ne peut trop honorer *Corneille*, qui a ſenti ce défaut & qui en parle dans ſon examen avec la candeur d'un grand homme.

z) *Préparons-nous*] augmente encor le défaut. On voit une femme qui s'étudie à montrer ſon affliction, qui répète, pour ainſi dire, ſa leçon de douleur.

a) *Ma ſœur, voici le bras qui venge nos deux frères.*] Ce n'eſt plus là l'*Horace* du ſecond acte. Ce *bras* trois

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits;
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de ſang pour éxiger des larmes.
Quand la perte eſt vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puiſqu'ils ſont ſatisfaits par le ſang épandu,
Je ceſſerai pour eux de paraître afligée;
Et j'oublîrai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,

fois répété, & cet ordre de rendre ce *qu'on doit à l'heur de ſa victoire*, témoignent, ce ſemble, plus de vanité que de grandeur : il ne devrait parler à ſa ſœur que pour la conſoler; ou plutôt il n'a rien du-tout à dire. Qui l'amène auprès d'elle ? eſt-ce à elle qu'il doit préſenter les armes de ſes beaux-frères ? C'eſt au roi, c'eſt au ſénat aſſemblé qu'il devait montrer ces trophées; les femmes ne ſe mêlaient de rien chez les premiers Romains. Ni la bienſéance, ni l'humanité, ni ſon devoir ne lui permetaient de venir faire à ſa ſœur une telle inſulte. Il parait qu'*Horace* pouvait dépoſer au moins ces dépouilles dans la maiſon paternelle, en atendant que le roi vint; que ſa ſœur, à cet aſpect, pouvait s'abandonner à ſa douleur, ſans qu'*Horace* lui dit, *voici ce bras*, & ſans qu'il lui ordonnât de ne s'entretenir jamais que de ſa victoire : il ſemble qu'alors *Camille* aurait paru un peu

Pour me faire oublier ſa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuſe ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

b) O d'une indigne ſœur inſuportable audace !
D'un ennemi public, dont je reviens vainqueur,
c) Le nom eſt dans ta bouche, & l'amour dans ton cœur !

plus coupable, & que l'emportement d'*Horace* aurait eu quelque excuſe.

b) *O d'une indigne ſœur l'inſuportable audace.*] Obſervez que la colère du vieil *Horace* contre ſon fils était très intéreſſante, & que celle de ſon fils contre ſa ſœur eſt révoltante, & ſans aucun intérêt. C'eſt que la colère du vieil *Horace* ſupoſait le malheur de Rome, au lieu que le jeune *Horace* ne ſe met en colère que contre une femme qui pleure & qui crie, & qu'il faut laiſſer crier & pleurer. Cela eſt hiſtorique, oui ; mais cela n'eſt nullement tragique, nullement théatral.

c) *Le nom eſt dans ta bouche.*] Le reproche eſt évidemment injuſte. *Horace* lui-même devait plaindre *Curiace*, c'eſt ſon beau-frère ; il n'y a plus d'ennemis, les deux peuples n'en font plus qu'un. Il a dit lui-même au ſecond acte, qu'il *aurait voulu racheter de ſa vie le ſang de* Curiace,

Ton ardeur criminelle à la vengeance aſpire !
Ta bouche la demande, & ton cœur la reſpire !
Sui moins ta paſſion, règle mieux tes déſirs,
Ne me fai plus rougir d'entendre tes ſoupirs ;
Tes flames déſormais doivent être étoufées,
Bani les de ton ame, & ſonge à mes trophées,
Qu'ils ſoient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

d) Donne moi donc, barbare, un cœur comme
le tien ;
Et ſi tu veux enfin que je t'ouvre mon ame ;
Rends moi mon Curiace, ou laiſſe agir ma flame.
Ma joie & mes douleurs dépendoient de ſon ſort ;
Je l'adorais vivant, & je le pleure mort.
Ne cherche plus ta ſœur où tu l'avais laiſſée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante ofenſée,
Qui comme une furie atachée à tes pas,
Te veut inceſſamment reprocher ſon trépas.
Tigre altéré de ſang, qui me défens les larmes,

d) *Donne moi donc, barbare, un cœur comme le tien.*] Ces plaintes ſeraient plus touchantes ſi l'amour de *Camille* avait été le ſujet de la piéce ; mais il n'en a été que l'épiſode : on y a ſongé à peine : on n'a été ocupé que de Rome. Un petit intérêt d'amour, interrompu, ne peut plus reprendre une vraye force. Le cœur doit

Qui veux que dans ſa mort je trouve encor des charmes ;
Et que juſques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une ſeconde fois !
Puiſſent tant de malheurs acompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie ;
Et voi bien-tôt ſouiller par quelque lâcheté
Cette gloire ſi chère à ta brutalité.

HORACE.

O ciel, qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je ſois inſenſible à l'outrage,
Que je ſoufre en mon ſang ce mortel déshoneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au ſouvenir d'un homme
Ce que doit ta naiſſance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

e) Rome, l'unique objet de mon reſſentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !

ſaigner par degrés dans la tragédie, & toujours des mêmes coups redoublés, & ſurtout variés.

e) *Rome l'unique objet de mon reſſentiment.*] Ces imprécations de *Camille* ont toujours été un beau morceau de déclamation, & ont fait valoir toutes les actrices qui ont joué ce rôle. Pluſieurs juges ſévères n'ont pas aimé

Rome qui t'a vû naître, & que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés
Saper ſes fondemens encor mal aſſurés ;
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers,
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers ;
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles !
Que le couroux du ciel allumé par mes vœux
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux !
Puiſſai-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ces maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier romain à ſon dernier ſoupir,

le *mourir de plaiſir*; ils ont dit que l'hyperbole eſt ſi forte, qu'elle va juſqu'à la plaiſanterie.

Il y a une obſervation à faire ; c'eſt que jamais les douleurs de *Camille* ni ſa mort n'ont fait répandre une larme.

Pour m'arracher des pleurs il faut que vous pleuriez.

Mais *Camille* n'eſt que furieuſe : elle ne doit pas être en colère contre Rome ; elle doit s'être atendue que Rome ou Albe triompherait. Elle n'a raiſon d'être en colère que contre *Horace*, qui au lieu d'être auprès du roi après ſa victoire, vient ſe vanter aſſez mal à propos, à ſa ſœur, d'avoir tué ſon amant. Encore une

Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir!

HORACE

mettant l'épée à la main, & pourſuivant ſa ſœur qui s'enfuit.

C'eſt trop, ma paſſion à la raiſon fait place.
f) Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE *bleſſée derriére le théatre.*

Ah, traître!

HORACE *revenant ſur le théatre.*

Ainſi reçoive un châtiment ſoudain
Quiconque oſe pleurer un ennemi romain.

---

fois, ce ne peut être un ſujet de tragédie.

f) *Va dedans les enfers joindre ton Curiace.*] On ne ſe ſert plus du mot de *dedans*, & il fut toujours un ſoleciſme, quand on lui donne un régime : on ne peut l'employer que dans un ſens abſolu : *êtes-vous hors du cabinet? non, je ſuis dedans.* Mais il eſt toujours mal de dire, *dedans ma chambre, dehors de ma chambre.* Corneille au cinquiéme acte dit :

Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire.

Il n'aurait pas parlé français, s'il eût dit, *dedans les murs, dehors des murs.*

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

g) QUe venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de juſtice:
Un ſemblable forfait veut un pareil ſuplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me di point qu'elle eſt & mon ſang & ma ſœur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour ſa fille;

g) *Que venez-vous de faire &c.*] Cette ſcène a toujours paru dure & révoltante. *Ariſtote* remarque que la plus froide des cataſtrophes eſt celle dans laquelle on commet de ſang froid une action atroce qu'on a voulu commettre. *Adiſſon* dans ſon *Spectateur*, dit que ce meurtre de *Camille* eſt d'autant plus révoltant, qu'il ſemble commis de ſang frøid, & qu'*Horace* traverſant tout le théatre pour aller poignarder ſa ſœur, avait tout le tems de la réflexion. Le public éclairé ne peut jamais ſoufrir un meurtre ſur le théatre, à moins qu'il ne ſoit abſolument néceſſaire, ou que le meurtrier n'ait les plus violens remors.

Qui maudit ſon pays renonce à ſa famille ;
Des noms ſi pleins d'amour ne lui ſont plus permis ;
De ſes plus chers parens il fait ſes ennemis ;
Le ſang même les arme en haine de ſon crime ;
La plus promte vengeance en eſt plus légitime ;
Et ce ſouhait impie, encore qu'impuiſſant,
Eſt un monſtre qu'il faut étoufer en naiſſant.

SCENE VII.

SABINE, HORACE, PROCULE.

SABINE.

h) A Quoi s'arrête ici ton illuſtre colère ?
Vien voir mourir ta ſœur dans les bras de ton père,

h) *A quoi s'arrête ici ton illuſtre colère ?*] *Sabine* arrivant après le meurtre de *Camille*, ſeulement pour reprocher cette mort à ſon mari, achève de jeter de la froideur ſur un évènement qui autrement préparé devait être terrible.

L'illuſtre colère & les généreux coups, ſont une déclamation ironique. *Racine* a pourtant imité ce vers dans *Andromaque*.

Que peut-on refuſer à ces généreux coups ?

Cette converſation de *Sabine* & d'*Horace* après le meurtre de *Camille*, eſt auſſi inutile que la ſcène de *Proculus* ; elle ne produit aucun changement.

Vien repaître tes yeux d'un ſpectacle ſi doux ;
Ou ſi tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reſte malheureux du ſang des Curiaces ;
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Join Sabine à Camille, & ta femme à ta ſœur.
Nos crimes ſont pareils, ainſi que nos misères ;
Je ſoupire comme elle, & déplore mes frères ;
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleurait qu'un, & que j'en pleure trois ;
Qu'après ſon châtiment ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vûe ;
Rends toi digne du nom de ma chaſte moitié ;
Et ne m'acable point d'une indigne pitié.
Si l'abſolu pouvoir d'une pudique flame
Ne nous laiſſe à tous deux qu'un penſer & qu'une ame,
C'eſt à toi d'élever tes ſentimens aux miens,
Non à moi de deſcendre à la honte des tiens.

i) *Embraſſe ma vertu.*] Eſt-ce là le langage qu'il doit tenir à ſa femme, quand il vient d'aſſaſſiner ſa ſœur dans un moment de colère ?

k) *Tâche à t'en révêtir &c.*] Sans parler des fautes de langage, tous ces conſeils ne peuvent faire aucun bon

Je t'aime, & je conais la douleur qui te preſſe ;
i) Embraſſe ma vertu pour vaincre ta faibleſſe ;
Participe à ma gloire au lieu de la ſouiller,
k) Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
Es-tu de mon honeur ſi mortelle ennemie,
Que je te plaiſe mieux couvert d'une infamie ?
Sois plus femme que ſœur, & te réglant ſur moi,
Fai-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les ſentimens que je dois en avoir ;
Et je m'en prens au ſort plutôt qu'à ton devoir.
l) Mais enfin je renonce à la vertu romaine,
Si pour la poſſéder je dois être inhumaine ;
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable ſœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maiſon nos malheurs domeſtiques ;
Et ne regardons point des biens comuns à tous,

effet ; parce que la douleur de *Sabine* n'en peut faire aucun.

l) *Mais enfin je renonce à la vertu romaine.*] C'eſt une répétition un peu froide des vers de *Curiace*.

Je rens graces aux dieux de n'être pas romain.

Quand nous voyons des maux qui ne ſont que pour nous.

m) Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre ſorte ?
Laiſſe en entrant ici tes lauriers à la porte,
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ? ces lâches diſcours
N'arment point ta vertu contre mes triſtes jours ?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?
Que Camille eſt heureuſe ! Elle a pû te déplaire ;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me preſſe,
Écoute la pitié, ſi ta colère ceſſe,
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs,

m) *Pourquoi veux tu, cruel, agir d'une autre ſorte ?*
Laiſſe en entrant ici tes lauriers à la porte.]
On ſent aſſez qu'*agir d'une autre ſorte*, & *laiſſer en entrant les lauriers à la porte*, ne ſont des expreſſions ni nobles ni tragiques, & que toute cette tirade eſt une déclamation oiſeuſe d'une femme inutile.

n) *Quelle injuſtice .... d'abandoner aux femmes*] cette tendreſſe ! eſt-elle convenable à l'aſſaſſin de ſa ſœur, qui n'a aucun remors de cette indigne action, & qui parle en-

A punir ma faibleſſe, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace, ou pour ſuplice ;
Qu'elle ſoit un effet d'amour, ou de juſtice,
N'importe, tous ſes traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

n) Quelle injuſtice aux dieux, d'abandoner aux femmes
Un empire ſi grand ſur les plus belles ames,
Et de ſe plaire à voir de ſi faibles vainqueurs
Régner ſi puiſſamment ſur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu *o*) devient-elle réduite!
Rien ne la ſaurait plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me ſui point, ou retien tes ſoupirs.

cor de ſa vertu? Voyez comme ces ſentences & ces diſcours vagues ſur le pouvoir des femmes conviennent peu devant le corps ſanglant de *Camille*, qu'*Horace* vient d'aſſaſſiner.

o) *Devient réduite*] n'eſt pas français. Ce mot *devenir* ne convient jamais qu'aux afections de l'ame. On devient faible, malheureux, hardi, timide &c. mais on ne devient pas forcé à, réduit à.

SABINE *ſeule.*

O colère, ô pitié, ſourdes à mes déſirs !
Vous négligez mon crime, & ma douleur vous laſſe ;
Et je n'obtiens de vous ni ſuplice, ni grace.
Allons-y par nos pleurs faire encor un effort ;
Et n'employons après *p*) que nous à notre mort.

Fin du quatriéme acte.

p) *Que nous à nôtre mort.*] *Sabine* parle toujours de mourir : il n'en faut pas tant parler quand on ne meurt point.

ACTE V. *a*)

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le vieil HORACE.

RETIRONS nos regards de cet objet funeſte,
Pour admirer ici le jugement céleſte.
Quand la gloire nous enfle, il ſait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut.

a) *Corneille* dans ſon jugement ſur *Horace* s'exprime ainſi : *Tout ce cinquiéme acte eſt encor une des cauſes du peu de ſatisfaction que laiſſe cette tragédie ; il eſt tout en plaidoyers &c.* Après un ſi noble aveu, il ne faut parler de la piéce que pour rendre homage au génie d'un homme aſſez grand pour ſe condamner lui-même. Si j'oſe ajouter quelque choſe, c'eſt qu'on trouvera de beaux détails dans ces plaidoyers.

Il eſt vrai que cette piéce n'eſt pas réguliére, qu'il y a en effet trois tragédies abſolument diſtinctes, la victoire d'*Horace*, la mort de *Camille*, & le procès d'*Horace*. C'eſt imiter en quelque façon le défaut qu'on reproche à la ſcène Anglaiſe & à l'Eſpagnole ; mais les ſcènes d'*Horace*, de *Curiace* & du vieil *Horace* ſont d'une

Nos plaiſirs les plus doux *b*) ne vont point ſans triſteſſe ;
Il mêle à nos vertus des marques de faibleſſe,
Et rarement acorde à notre ambition
L'entier & pur honeur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille, elle étoit criminelle;
Je me tiens plus à plaindre, & je te plains plus qu'elle :
Moi, d'avoir mis au jour un cœur ſi peu romain,
Toi, d'avoir par ſa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuſte, ni trop promte ;
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte ;
Son crime, quoiqu'énorme & digne du trépas,
Était mieux impuni, que puni par ton bras.

HORACE.

Diſpoſez de mon ſang, les loix vous en font maître;
J'ai crû devoir le ſien aux lieux qui m'ont vû naître.

Si

ſi grande beauté, qu'on reverra toujours ce poëme avec plaiſir, quand il ſe trouvera des acteurs qui auront aſſez de talent pour faire ſentir ce qu'il y a d'excellent, & faire pardoner ce qu'il y a de défectueux.

b) *Ne vont point ſans triſteſſe*] Expreſſion familiére dont il ne faut jamais ſe ſervir dans le ſtile noble. En effet des plaiſirs ne vont point.

Si dans vos ſentimens mon zèle eſt criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
c) Si ma main en devient honteuſe & profanée,
Vous pouvez d'un ſeul mot trancher ma deſtinée.
Reprenez tout ce ſang de qui ma *d*) lâcheté
A ſi brutalement ſouillé la pureté.
Ma main n'a pû ſoufrir de crime en votre race;
Ne ſoufrez point de tache en la maiſon d'Horace.
C'eſt en ces actions dont l'honeur eſt bleſſé,
Qu'un père tel que vous ſe montre intéreſſé;
Son amour doit ſe taire où toute excuſe *e*) eſt nulle;
Lui-même il y prend part lorſqu'il les diſſimule;
Et de ſa propre gloire il fait trop peu de cas,
Quand il ne punit point ce qu'il n'aprouve pas.

Le vieil HORACE.

Il n'uſe pas toujours d'une rigueur extrême;
Il épargne ſes fils bien ſouvent pour ſoi-même;
Sa vieilleſſe ſur eux aime à ſe ſoutenir,

c) *Si ma main en devient honteuſe.*] Une action eſt honteuſe, mais la main ne l'eſt pas; elle eſt ſouillée, coupable, &c.

d) *Lâcheté... brutalement.*] S'il a été lâche & brutal, pourquoi parlait-il à ſa femme de *la vertu* avec laquelle il avait tué ſa ſœur?

e) *Eſt nulle.*] Expreſſion qui doit être bannie des vers.

Et ne les punit point de peur de ſe punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes.
Je ſai... Mais le roi vient, je vois entrer ſes gardes.

SCENE II.

TULLE, VALERE, le vieil HORACE, HORACE, Troupe de Gardes.

Le vieil HORACE.

AH, ſire, un tel honeur a trop d'excès pour moi;
Ce n'eſt point en ce lieu que je dois voir mon roi.
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon père.
Je fais ce qu'à ma place un bon prince doit faire.
Un ſi rare ſervice, & *f)* ſi fort important,
Veut l'honneur le plus rare & le plus éclatant.
[*montrant Valère.*]
Vous en aviez déja ſa parole pour gage;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai ſu par ſon raport, & je n'en doutais pas,
g) Comme de vos deux fils vous portez le trépas;

f) Si fort important.] *Fort* eſt de trop.

g) Comme vous portez.] Il faut *comment*; & *portez* n'eſt plus d'uſage.

Et que déja votre ame étant trop réſolue,
Ma conſolation vous ſerait ſuperflue:
Mais je viens de ſavoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a ſuivi la valeur;
Et que ſon trop d'amour pour la cauſe publique
Par ſes mains à ſon père ôte une fille unique.
Ce coup eſt un peu rude à l'eſprit le plus fort;
Et je doute *h*) comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaiſir, mais avec patience.

TULLE.

C'eſt l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont apris comme vous
Que le malheur ſuccède au bonheur le plus doux;
Peu ſavent comme vous s'apliquer ce remède;
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compaſſion
Quelque ſoulagement pour votre affliction,
Ainſi que vôtre mal ſachez qu'elle eſt extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

i) Sire, puiſque le ciel entre les mains des rois

h) *Comment vous portez.*] Répétition vicieuſe.

i) *Sire, puiſque le ciel.*] Il faut avouer que ce *Valère* fait là un fort mauvais perſonage: il n'a encor paru

Dépoſe ſa juſtice, & la force des loix,
Et que l'état demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes;
Soufrez qu'un bon ſujet vous faſſe ſouvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Soufrez...

Le vieil HORACE.

Quoi? qu'on envoye un vainqueur au ſuplice?

TULLE.

k) Permetez qu'il achève, & je ferai juſtice;
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,
C'eſt par elle qu'un roi ſe fait un demi-dieu;
Et c'eſt dont je vous plains, qu'après un tel ſervice
On puiſſe contre lui me demander juſtice.

VALERE.

l) Soufrez donc, ô grand roi, le plus juſte des rois,

dans la piéce que pour faire un compliment: on n'en a parlé que comme d'un homme ſans conſéquence. C'eſt un défaut capital que *Corneille* tâche en vain de pallier dans ſon examen.

k) *Permetez qu'il achève, & je ferai juſtice.*] C'eſt la loi de l'unité de lieu qui force ici l'auteur à faire le procès d'*Horace* dans ſa propre maiſon, ce qui n'eſt ni convenable ni vraiſemblable. J'ajouterai ici une remarque

Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix:
Non que nos cœurs jaloux de ſes honeurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ſes hauts faits les méritent;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer;
Nous ſommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puiſque d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, & périſſe en coupable.
Arrêtez ſa fureur, & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez régner, le reſte des romains;
Il y va de la perte, ou du ſalut du reſte.
La guerre avoit un cours ſi ſanglant, ſi funeſte,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons deſtins,
Ont tant de fois uni des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de romains que le parti contraire
N'intéreſſe en la mort d'un gendre, ou d'un beau-frère,

purement hiſtorique; c'eſt que les chefs de Rome apellés rois ne rendaient point juſtice ſeuls, il falait le concours du ſénat entier, ou des délégués.

l) Soufrez donc, ô grand roi.] Ce plaidoyer reſſemble à celui d'un avocat qui s'eſt préparé : il n'eſt ni dans le génie de ces tems là, ni dans le caractère d'un amant qui parle contre l'aſſaſſin de ſa maitreſſe.

Et qui ne ſoient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'eſt ofenſer Rome, & que l'heur de ſes armes
L'autoriſe à punir ce crime de nos larmes,
Quel ſang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de ſa ſœur,
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui ſon eſpoir au tombeau ?
Faiſant triompher Rome, il ſe l'eſt aſſervie ;
Il a ſur nous un droit & de mort & de vie ;
Et nos jours criminels ne pouront plus durer,
Qu'autant qu'à ſa clémence il plaira l'endurer.
Je pourais ajouter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup eſt indigne d'un homme ;
Je pourais demander qu'on mit devant vos yeux
Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau ſang, pour acuſer ſa rage,
D'un frère ſi cruel rejaillir au viſage ;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir :
Son âge & ſa beauté vous pouraient émouvoir :

m) *Ces moyens qui ſentent l'artifice.*] Ce trait eſt de l'art oratoire, & non de l'art tragique ; mais quel-

Mais je hais *m*) ces moyens qui ſentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le ſacrifice ;
Penſez-vous que les dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens ?
Sur vous ce ſacrilège atirerait ſa peine ;
Ne le conſidérez qu'en objet de leur haine ;
Et croyez avec nous qu'en tous ſes trois combats
Le bon deſtin de Rome a plus fait que ſon bras,
Puiſque ces mêmes dieux, auteurs de ſa victoire,
Ont permis qu'auſſi-tôt il en ſouillât la gloire,
Et qu'un ſi grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'eſt ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vû le premier parricide ;
La ſuite en eſt à craindre, & la haine des cieux.
Sauvez-nous de ſa main, & redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?
Vous ſavez l'action, vous la venez d'entendre ;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.

que choſe que pût dire *Valère*, il ne pouvait toucher.

Sire, on ſe défend mal contre l'avis d'un roi ;
Et le plus innocent devient ſoudain coupable,
Quand aux yeux de ſon prince il paraît condamnable.
C'eſt crime qu'envers lui ſe vouloir excuſer ;
Notre ſang eſt ſon bien, il en peut diſpoſer ;
Et c'eſt à nous de croire, alors qu'il en diſpoſe,
Qu'il ne s'en prive point ſans une juſte cauſe.
Sire, prononcez donc, je ſuis prêt d'obéir ;
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la ſœur il acuſe le frère ;
Mes vœux avec les ſiens conſpirent aujourd'hui,
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un ſeul point entre nous met cette diférence,
Que mon honeur par-là cherche ſon aſſurance ;
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, & moi, pour la ſauver.
Sire, *n*) c'eſt rarement qu'il s'ofre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entière ;
Suivant l'ocaſion elle agit plus ou moins,
Et paraît forte ou faible aux yeux de ſes témoins.

n) *C'eſt rarement qu'il s'ofre une matière &c.*] Ces vers ſont beaux, parce qu'ils ſont vrais & bien écrits.

Le peuple qui voit tout ſeulement par l'écorce,
S'atache à ſon effet pour juger de ſa force :
Il veut que ſes dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en faſſe toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal ſon atente :
Il veut qu'on ſoit égal en tous tems, en tous lieux ;
Il n'examine point ſi lors on pouvait mieux,
Ni que s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,
L'ocaſion eſt moindre, & la vertu pareille.
Son injuſtice acable, & détruit les grands noms ;
L'honeur des premiers faits ſe perd par les ſeconds;
Et quand la renomée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;
Votre majeſté, ſire, a vû mes trois combats ;
Il eſt bien malaiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre ocaſion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au-deſſous ;
Si bien que pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire:
Encor la fallait-il ſi-tôt que j'eus vaincu,
Puiſque pour mon honeur j'ai déja trop vécu.
Un homme tel que moi voit ſa gloire ternie,

Quand il tombe en péril de quelque ignominie;
Et ma main aurait ſu déja m'en garantir;
Mais ſans votre congé mon ſang n'oſe ſortir;
Comme il vous apartient, votre aveu doit ſe prendre;
C'eſt vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers,
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers;
Que *o*) votre majeſté déſormais m'en diſpenſe;
Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permetez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

SIre, écoutez Sabine, & voyez dans ſon ame
Les douleurs d'une ſœur, & celles d'une femme,

o) *Votre majeſté.*] On ne connaiſſait point alors le titre de majeſté.

p) *Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui.*] Ces ſubtilités de *Sabine* jettent beaucoup de froid ſur cette

Qui toute déſolée à vos ſacrés genoux
Pleure pour ſa famille, & craint pour ſon époux.
Ce n'eſt pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux bras de la juſtice ;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel ;
Et puniſſez en moi ce noble criminel ;
De mon ſang malheureux expiez tout ſon crime ;
Vous ne changerez point pour cela de victime,
Ce n'en ſera point prendre une injuſte pitié,
Mais en ſacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée, & ſon amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;
Et ſi vous m'acordez de mourir aujourd'hui,
p) Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui.
La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera ſa peine, & finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes triſtes ennuis,
Et l'éfroyable état où mes jours ſont réduits.
Quelle horreur d'embraſſer un homme dont l'épée

ſcène. On eſt las de voir une femme qui a toujours eu une douleur étudiée, qui a propoſé à *Horace* de la tuer afin que *Curiace* la vengeat, & qui maintenant veut qu'on la faſſe mourir pour *Horace*, parce qu'*Horace vit en elle.*

De toute ma famille a la trame coupée ;
Et quelle impieté de haïr un époux,
Pour avoir bien ſervi les ſiens, l'état & vous !
Aimer un bras ſouillé du ſang de tous mes frères !
N'aimer pas un mari qui finit nos misères !
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas.
J'en nomerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me ſera bien plus doux,
Si je puis de ſa honte afranchir mon époux,
Si je puis par mon ſang apaiſer la colère
Des dieux qu'a pû fâcher ſa vertu trop ſévère ;
Satisfaire en mourant aux manes de ma ſœur,
Et conſerver à Rome un ſi bon défenſeur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'eſt donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfans avec lui conſpirent contre un père :
Tous trois veulent me perdre, & s'arment ſans raiſon
Contre ſi peu de ſang qui reſte en ma maiſon.

[*à Sabine.*]

Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt conſulter leurs manes généreux ;

Ils ſont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puiſque le ciel vouloit qu'elle fût aſſervie,
Si quelque ſentiment demeure après la vie,
Ce malheur ſemble moindre, & moins rudes ſes coups,
Voyant que tout l'honeur en retombe ſur nous.
Tous trois déſavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les ſoupirs de ta bouche,
q) L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, ſois leur ſœur, ſuis ton devoir comme eux.

[*au roi.*]

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime;
Un premier mouvement ne fut jamais un crime;
Et la louange eſt dûe au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolatrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'état un malheur infini,
C'eſt ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le ſeul amour de Rome a ſa main animée,

q) *L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.*] Cela n'eſt pas vrai. *Sabine* qui veut mourir pour *Horace*, n'a point montré d'horreur pour lui.

Il ſeroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, ſire? il l'eſt, & ce bras paternel
L'aurait déja puni s'il était criminel.
J'aurais ſu mieux uſer de l'entière puiſſance
Que me donent ſur lui les droits de la naiſſance.
J'aime trop l'honeur, ſire, & ne ſuis point de rang
A ſoufrir ni d'afront, ni de crime en mon ſang.
C'eſt dont je ne veux point de témoin que Valère;
Il a vû quel acueil lui gardait ma colère,
Lorſqu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyais que ſa fuite avait trahi l'état.
Qui le fait ſe charger des ſoins de ma famille?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille?
Et par quelle raiſon, dans ſon juſte trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?
On craint qu'après ſa ſœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres;
Et de quelque façon qu'un autre puiſſe agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

[*à Valère.*]

Tu peux pleurer, Valère, & même aux yeux
d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de ſa race;
Qui n'eſt point de ſon ſang ne peut faire d'afront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.

Lauriers, ſacrés rameaux qu'on veut réduire en
poudre,
Vous qui mettez ſa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infame couteau
Qui fait choir les méchans ſous la main d'un bou-
reau ?
Romains, ſoufrirez-vous qu'on vous immole un
homme,
Sans qui Rome aujourd'hui ceſſerait d'être Rome ?
Et qu'un romain s'éforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un ſi beau nom ?
Dis, Valère, dis-nous, ſi tu veux qu'il périſſe,
Où tu penſes choiſir un lieu pour ſon ſuplice ?
Sera-ce entre ces murs, que mille & mille voix
Font réſoner encor du bruit de ſes exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces ;
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'ho-
neur,
Témoin de ſa vaillance, & de notre bonheur ?
Tu ne ſaurais cacher ſa peine à ſa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa
gloire,
Tout s'opoſe à l'éfort de ton injuſte amour,
Qui veut d'un ſi bon ſang ſouiller un ſi beau jour.

Albe ne pourra pas ſoufrir un tel ſpectacle ;
Et Rome par ſes pleurs y mettra trop d'obſtacle.
Vous les préviendrez, ſire, & par un juſte arrêt
Vous ſaurez embraſſer bien mieux ſon intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire ;
Il peut la garantir encor d'un ſort contraire.
Sire, ne donez rien à mes débiles ans.
Rome aujourd'hui m'a vû père de quatre enfans ;
Trois en ce même jour ſont morts pour ſa querelle ;
r) Il m'en reſte encor un, conſervez-le pour elle ;
N'ôtez pas à ſes murs un ſi puiſſant apui ;
Et ſoufrez pour finir que je m'adreſſe à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple ſtupide
Soit le maître abſolu d'un renom bien ſolide.
Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit ;
Et ce qu'il contribue à notre renomée
Toujours en moins de rien ſe diſſipe en fumée.

C'eſt

r) *Il m'en reſte encor un, conſervez-le pour elle &c.*] Quoiqu'en effet tout ce cinquiéme acte ne ſoit qu'un plaidoyer hors d'œuvre, & dans lequel perſonne ne craint pour l'accuſé, cependant il y a de tems en tems des maximes profondes, nobles, juſtes, qu'on écoutait autrefois avec grand plaiſir. *Paſcal* même, qui faiſait un recueil de toutes les penſées qui pouvaient ſervir à établir un

C'eſt aux rois, c'eſt aux grands, c'eſt aux eſprits
bien faits,
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux ſeuls des vrais héros aſſurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illuſtre, fameux,
Bien que l'ocaſion moins haute, ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuſte atente.
Ne hais donc plus la vie, & du moins vis pour moi,
Et pour ſervir encor ton pays & ton roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'afaire vous touche;
Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permetez-moi...

TULLE.

Valère, c'eſt aſſez,
Vos diſcours par les leurs ne ſont pas éfacés;
J'en garde en mon eſprit *s*) les forces plus preſſantes;

ouvrage qu'il n'a jamais pû faire, n'a pas manqué de mettre dans ſon agenda cette penſée de *Corneille*: *Il faut plaire aux eſprits bien faits.*

s) *Les forces plus preſſantes.*] *Force* s'employe au pluriel pour les forces du corps, pour celles d'un état, mais non pour un diſcours. *Plus* eſt une faute.

Et toutes vos raiſons me ſont encor préſentes.
Cette énorme action faite preſque à nos yeux
Outrage la nature, & bleſſe juſqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne ſaurait lui ſervir d'excuſe légitime;
Les moins ſévères loix en ce point ſont d'acord;
Et ſi nous les ſuivons, il eſt digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcuſable,
Vient de la même épée, & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux états.
Deux ſceptres en ma main, Albe à Rome aſſervie,
Parlent bien hautement en faveur de ſa vie.
Sans lui j'obéirais où je done la loi;
Et je ſerais ſujet où je ſuis deux fois roi.
Aſſez de bons ſujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuiſſans s'aquitent vers leurs princes;
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illuſtres effets aſſurer leurs états;
Et l'art & le pouvoir d'afermir des courones
Sont des dons que le ciel fait à peu de perſones.
De pareils ſerviteurs ſont les forces des rois;
Et de pareils auſſi ſont au-deſſus des loix.
Qu'elles ſe taiſent donc, que Rome diſſimule
Ce que dès ſa naiſſance elle vit en Romule;

Elle peut bien ſoufrir en ſon libérateur
Ce qu'elle a bien ſoufert en ſon premier auteur.
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime,
Ta vertu met ta gloire au-deſſus de ton crime :
Sa chaleur généreuſe a produit ton forfait ;
D'une cauſe ſi belle il faut ſoufrir l'effet.
Vis pour ſervir l'état, vis, mais aime Valère;
Et ſoit qu'il ait ſuivi l'amour, ou le devoir,
Qu'il ne reſte entre vous ni haine ni colère ;
Sans aucun ſentiment réſous toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous preſſe,
Chaſſez de ce grand cœur ces marques de faibleſſe.
C'eſt en ſéchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable ſœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux dieux demain un ſacrifice,
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres, avant que de ſacrifier,
Ne trouvaient les moyens de le purifier.
Son père en prendra ſoin, il lui ſera facile
D'apaiſer tout d'un tems les manes de Camille.
Je la plains, & pour rendre à ſon ſort rigoureux
Ce que peut ſouhaiter ſon eſprit amoureux,
Puiſqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achéve le deſtin de ſon amant & d'elle,

Je veux qu'un même jour témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voye enfermer leurs corps.

SCENE DERNIERE.

JULIE *ſeule.* s)

CAmille, ainſi le ciel t'avait bien avertie
Des tragiques ſuccès qu'il t'avait préparés;
Mais toujours du ſecret il cache une partie
Aux eſprits les plus nets & les mieux éclairés.
Il ſemblait nous parler de ton proche himenée,
Il ſemblait tout promettre à tes vœux innocens;
Et nous cachant ainſi ta mort inopinée,
Sa voix n'eſt que trop vraie en trompant nôtre ſens.
Albe & Rome aujourd'hui prennent une autre face.
Ses vœux ſont exaucés, elles goûtent la paix;
Et tu vas être unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.

s) Ce commentaire de *Julie* ſur le ſens de l'oracle a été retranché dans les éditions ſuivantes. Il eſt viſiblement imité de la fin du *Paſtor-fido*; mais dans l'italien cette explication fait le dénouement: elle eſt dans la bouche de deux pères infortunés: elle ſauve la vie au héros de la piéce. Ici c'eſt une confidente inutile qui dit une choſe inutile. Ces vers furent récités dans les premiéres repréſentations.

Les lecteurs raiſonables trouveront bon ſans doute qu'on ait ainſi remarqué avec une équité impartiale les grandes beautés & les défauts de *Corneille*, & qu'on pourſuive dans cet eſprit. Un commentateur n'eſt pas un avocat qui cherche ſeulement à faire valoir en tout la cauſe de ſa partie, & ce ſerait trahir la mémoire de *Corneille* que de ne pas imiter la candeur avec laquelle il ſe juge lui-même. On doit la vérité au public.

EXAMEN

D'HORACE.

C'Est une croyance aſſez générale que cette piéce pourrait paſſer pour la plus belle des miennes, ſi les derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de *Camille* en gâte la fin, & j'en demeure d'acord, mais je ne ſai ſi tous en ſavent la raiſon. On l'atribue communément à ce qu'on voit cette mort ſur la ſcène; ce qui ſerait plutôt la faute de l'actrice, que la mienne, parce que quand elle voit ſon frère mettre l'épée à la main, la frayeur ſi naturelle au ſexe lui doit faire prendre la fuite, & recevoir le coup derriere le théatre, comme je le remarque dans cette impreſſion. D'ailleurs, ſi c'eſt une régle de ne le point enſanglanter, elle n'eſt pas du tems d'*Ariſtote*, qui nous aprend que pour émouvoir puiſſamment, il faut de grands déplaiſirs, des bleſſures & des morts en ſpectacle. Horace ne veut pas que nous y hazardions les événemens trop dénaturés, comme de *Médée* qui tue ſes en-

ſans ; mais je ne vois pas qu'il en faſſe une régle générale pour toutes ſortes de morts, ni que l'emportement d'un homme paſſioné pour ſa patrie, contre une ſœur qui la maudit en ſa préſence avec des imprécations horribles, ſoit de même nature que la cruauté de cette mère. *Sénèque* l'expoſe aux yeux du peuple en dépit d'*Horace* ; & chez *Sophocle*, *Ajax* ne ſe cache point aux ſpectateurs lorſqu'il ſe tue. L'adouciſſement que j'aporte dans le ſecond de ces diſcours pour rectifier la mort de *Clytemneſtre*, ne peut être propre ici à celle de *Camille*. Quand elle s'enferrerait d'elle-même par déſeſpoir en voyant ſon frère l'épée à la main, ce frère ne laiſſerait pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puiſqu'il n'y a point de troiſiéme perſonne ſur le théatre à qui il pût adreſſer le coup qu'elle recevrait, comme peut faire *Oreſte* à *Egiſte*. D'ailleurs, l'hiſtoire eſt trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infame après l'avoir tuée ; & la défenſe que lui prête ſon père pour obtenir ſa grace, n'aurait plus de lieu s'il demeurait innocent. Quoi qu'il en ſoit, voyons ſi cette action n'a pû cauſer la chûte de ce poëme que par là, & s'il n'a point d'autre irrégularité que de bleſſer les yeux.

Comme je n'ai point acoutumé de diſſimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois aſſez conſidérables. Le premier eſt, que cette action qui devient la principale de la piéce, eſt momentanée, & n'a point cette juſte grandeur que lui demande *Ariſtote*, & qui conſiſte en un commencement, un milieu & une fin. Elle ſurprend tout d'un coup, & toute la préparation que j'y ai donée par la peinture de la vertu farouche d'*Horace*, & par la défenſe qu'il fait à ſa ſœur de regreter qui que ce ſoit, de lui ou de ſon amant qui meure au combat, n'eſt point ſufiſante pour faire atendre un emportement ſi extraordinaire, & ſervir de commencement à cette action.

Le ſecond défaut eſt, que cette mort fait une action double par le ſecond péril où tombe *Horace* après être ſorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie, fait l'unité d'action; & quand il en eſt garanti, la piéce eſt finie, ſi ce n'eſt que la ſortie même de ce péril l'engage ſi néceſſairement dans un autre, que la liaiſon & la continuité des deux n'en faſſe qu'une action; ce qui n'arrive point ici, où *Horace* revient triomphant ſans aucun beſoin de tuer ſa ſœur, ni même de parler à elle; & l'action ſerait ſufiſamment terminée

à ſa victoire. Cette chûte d'un péril en l'autre ſans néceſſité, fait ici un effet d'autant plus mauvais, que d'un péril public, où il y va de tout l'état, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de ſa vie; & pour dire encor plus, d'un péril illuſtre, où il ne peut ſucomber que glorieuſement, en un péril infame, dont il ne peut ſortir ſans tache. Ajoutez pour troiſiéme imperfection, que *Camille*, qui ne tient que le ſecond rang dans les trois premiers actes, & y laiſſe le premier à *Sabine*, prend le premier en ces deux derniers, où cette *Sabine* n'eſt plus conſidérable; & qu'ainſi s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y a en a point dans la dignité des perſonages, où ſe doit étendre ce précepte d'*Horace*:

Servetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Ce défaut en *Rodelinde* a été une des principales cauſes du mauvais ſuccès de *Pertharite*, & je n'ai point encor vû ſur nos théatres cette inégalité de rang en un même acteur, qui n'ait produit un très méchant effet. Il ſerait bon d'en établir une régle inviolable.

Du côté du tems, l'action n'eſt point trop preſſée, & n'a rien qui ne me ſemble vraiſemblable.

Pour le lieu, bien que l'unité y ſoit exacte, elle n'eſt pas ſans quelque contrainte. Il eſt conſtant qu'*Horace* & *Curiace* n'ont point de raiſon de ſe ſéparer du reſte de la famille pour commencer le ſecond acte, & c'eſt une adreſſe de théatre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'atachement de l'auditeur à l'action préſente ſouvent ne lui permet pas de deſcendre à l'examen ſévère de cette juſteſſe, & ce n'eſt pas un crime de s'en prévaloir pour l'éblouïr, quand il eſt malaiſé de le ſatisfaire.

Le perſonage de *Sabine* eſt aſſez heureuſement inventé, & trouve ſa vraiſemblance aiſée dans le raport à l'hiſtoire, qui marque aſſez d'amitié & d'égalité entre les deux familles, pour avoir pû faire cette double alliance.

Elle ne ſert pas davantage à l'action, que l'Infante à celle du *Cid*, & ne fait que ſe laiſſer toucher diverſement comme elle à la diverſité des événemens. Néanmoins on a généralement aprouvé celle-ci, & condamné l'autre. J'en ai cherché la raiſon, & j'en ai trouvé deux. L'une eſt la liaiſon des ſcènes, qui ſemblent, s'il m'eſt permis de parler ainſi, incorporer *Sabine* dans cette piéce, au lieu que dans le *Cid* toutes celles de

l'Infante ſont détachées, & paraiſſent hors d'œuvre:

Tantum ſeries juncturaque pollet.

L'autre, qu'ayant une fois poſé *Sabine* pour femme d'*Horace*, il eſt néceſſaire que tous les incidens de ce poëme lui donent les ſentimens qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde ſon mari & ſes frères; mais l'Infante n'eſt point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le *Cid*; & ſi elle a quelque inclination ſecrette pour lui, il n'eſt point beſoin qu'elle en faſſe rien paraître, puiſqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui eſt propoſé au premier acte, trouve ſon vrai ſens à la concluſion du cinquiéme. Il ſemble clair d'abord, & porte l'imagination à un ſens contraire; & je les aimerais mieux de cette ſorte ſur nos théatres, que ceux qu'on fait entiérement obſcurs, parce que la ſurpriſe de leur véritable effet en eſt plus belle. J'en ai uſé ainſi encore dans l'*Andromède* & dans l'*Œdipe*. Je ne dis pas la même choſe des ſonges, qui peuvent faire encore un plus grand ornement dans la protaſe, pourvû qu'on ne s'en ſerve pas ſouvent. Je voudrais qu'ils euſſent l'idée de la fin véritable de la piéce, mais avec quelque confuſion, qui n'en per-

mit pas l'intelligence entiére. C'eſt ainſi que je m'en ſuis ſervi deux fois, ici & dans *Polyeucte*, mais avec plus d'éclat & d'artifice dans ce dernier poëme, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout-à-fait informe de ce qui doit arriver de funeſte.

Il paſſe pour conſtant que ce ſecond acte eſt un des plus pathétiques qui ſoient ſur la ſcène, & le troiſiéme un des plus artificieux. Il eſt ſoutenu de la ſeule narration de la moitié du combat des trois frères, qui eſt coupé très-heureuſement pour laiſſer *Horace* le père dans la colère & le déplaiſir, & lui donner enſuite un beau retour à la joie dans le quatriéme. Il a été à propos, pour le jeter dans cette erreur, de ſe ſervir de l'impatience d'une femme, qui ſuit bruſquement ſa première idée, & préſume le combat achevé, parce qu'elle a vû deux des *Horaces* par terre, & le troiſiéme en fuite. Un homme, qui doit être plus poſé & plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fauſſe alarme; il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, & n'eût pas été excuſable de ſe laiſſer emporter ſi légérement par les

aparences, à préſumer le mauvais ſuccès d'un combat dont il n'eût pas vû la fin.

Bien que le roi n'y paraiſſe qu'au cinquiéme, il y eſt mieux dans ſa dignité que dans le *Cid*, parce qu'il a intérêt pour tout ſon état dans le reſte de la piéce ; & bien qu'il n'y parle point, il ne laiſſe pas d'y agir comme roi. Il vient auſſi dans ce cinquiéme comme roi, qui veut honorer par cette viſite un père dont les fils lui ont conſervé ſa courone, & acquis celle d'Albe au prix de leur ſang. S'il y fait l'ofice de juge, ce n'eſt que par accident, & il le fait dans ce logis même d'*Horace*, par la ſeule contrainte qu'impoſe la régle de l'unité de lieu. Tout ce cinquiéme eſt encor une des cauſes du peu de ſatisfaction que laiſſe cette tragédie : il eſt tout en plaidoyés ; & ce n'eſt pas là la place des harangues, ni des longs diſcours : ils peuvent être ſuportés en un comencement de piéce, où l'action n'eſt pas encor échaufée ; mais le cinquiéme acte doit plus agir que diſcourir. L'atention de l'auditeur déja laſſée ſe rebute de ces concluſions qui traînent, & tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que *Valère* y ſoit un digne acuſateur d'*Horace*, parce que dans la

piéce il n'a pas fait voir aſſez de paſſion pour *Camille* ; à quoi je répons, que ce n'eſt pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvait ſe montrer de bonne grace à ſa maîtreſſe dans le jour qui la rejoignait à un amant aimé. Il n'y avait point de place pour lui au premier acte, & encor moins au ſecond : il falait qu'il tînt ſon rang à l'armée pendant le troiſiéme, & il ſe montre au quatriéme, ſi-tôt que la mort de ſon rival fait quelque ouverture à ſon eſpérance : il tâche à gagner les bonnes graces du père, par la commiſſion qu'il prend du roi de lui aporter les glorieuſes nouvelles de l'honeur que ce prince veut lui faire, & par ocaſion il lui aprend la victoire de ſon fils qu'il ignorait. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un tems propre à le témoigner ; & dès la premiére ſcéne de la piéce, il paraît bien qu'il rendait aſſez de ſoins à *Camille*, puiſque *Sabine* s'en alarme pour ſon frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut conſidérer qu'il eſt romain, & dans Rome, où il n'aurait pû entreprendre un duel contre un autre romain ſans faire un crime d'état, & que j'en aurais fait un crime de théatre, ſi j'avais habillé un romain à la françaiſe.

Gravelot inv. Lemperour Sculp.

Soyons amis, Cinna, ...

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE.

HORAT. . . . . . cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt pas ici une piéce telle que les *Horaces*. On voit bien le même pinceau, mais l'ordonance du tableau eſt très-ſupérieure. Il n'y a point de double action : ce ne ſont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes ; c'eſt toujours la même intrigue. Les trois unités ſont auſſi parfaitement obſervées qu'elles puiſſent l'être, ſans que l'action ſoit gênée, ſans que l'auteur paraiſſe faire le moindre effort. Il y a toujours de l'art, & l'art s'y montre rarement à découvert.

On donne ici ce chef-d'œuvre du grand CORNEILLE tel qu'il le fit imprimer, avec le chapitre de *Sénèque* le philoſophe, dont il tira ſon ſujet, (ainſi qu'il avait publié le *Cid* avec les vers eſpagnols qu'il traduiſit.) On y ajoute ſon épître à Mr. de *Montauron* tréſorier de l'épargne, & la lettre du célèbre *Balzac*.

A MONSIEUR
DE MONTAURON.

MONSIEUR,

Je vous préſente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguſte. Ce monarque était tout généreux, & ſa généroſité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de ſa clémence & de ſa libéralité. *Ces deux rares vertus lui étaient ſi naturelles & ſi inſéparables en lui, qu'il ſemble qu'en cette hiſtoire, que j'ai miſe ſur notre théatre, elles ſe ſoient tour-à-tour entre-produites dans ſon ame. Il avait été ſi* libéral *envers Cinna, que ſa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut beſoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardoner; & le pardon qu'il lui donna, fut la ſource des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout-*

a) Voilà une étrange lettre, & pour le ſtile & pour les ſentimens. On n'y reconaît point *la main qui crayona l'ame du grand Pompée, & l'eſprit de Cinna.* Celui qui faiſait des vers ſi ſublîmes, n'eſt plus le même en proſe. On ne peut s'empêcher de plaindre *Corneille*, & ſon ſiécle, &

à-fait cet eſprit qui n'avait pû être gagné par les premiers ; de ſorte qu'il eſt vrai de dire, qu'il eût été moins clément envers lui, s'il eût été moins libéral, *& qu'il eût été moins* libéral, *s'il eût été moins clément. Cela étant, ne puis-je pas avec juſtice donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus à celui qui poſſéde l'autre en un ſi haut degré, puiſque dans cette action, ce grand prince les a ſi bien atachées, & comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout enſemble la cauſe & l'effet l'une de l'autre ? Je le puis certes d'autant plus juſtement, que je vois votre généroſité, comme voulant imiter ce grand empereur* a), *prendre plaiſir à s'étendre ſur les gens de lettres, en un tems où beaucoup penſent avoir trop récompenſé leurs travaux, quand ils les ont honorés d'une louange ſtérile. Vous avez traité quelques-unes de nos muſes avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres ; de ſorte qu'il n'en eſt point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez bon,* MONSIEUR, *que je m'acquite de celui que je reconais vous en devoir,*

les beaux arts, quand on voit ce grand homme, négligé à la cour, comparer le Sr. de *Montauron* à l'empereur *Auguſte*. Si pourtant la reconaiſſance arracha ce ſingulier homage, il faut encor plus en louer *Corneille* que l'en blâmer ; mais on peut toujours l'en plaindre.

par le préſent que je vous fais de ce poëme, que j'ai choiſi comme le plus durable des miens, pour aprendre plus longtems à ceux qui le liront, que le généreux *monſieur de Montauron, par une libéralité inouïe en ce ſiécle, s'eſt rendu toutes les muſes redevables, & que je prens tant de part aux bienfaits dont vous avez ſurpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obligé ſerviteur.

CORNEILLE.

EXTRAIT
DU LIVRE DE SÉNÈQUE
LE PHILOSOPHE,
DONT LE SUJET DE CINNA EST TIRÉ.

SENECA lib. 1. de Clementia, cap. 9.

DIvus Auguſtus mitis fuit princeps, ſi quis illum à principatu ſuo æſtimare incipiat : in communi quidem republica', duodeviceſimum egreſſus annum, jam pugiones in ſinu amicorum abſconderat, jam inſidiis M. Antonii conſulis latus petierat, jam fuerat collega proſcriptionis : ſed cum annum quadrageſimum tranſiſſet, & in Gallia moraretur, delatum eſt ad eum indicium L. Cinnam ſolidi ingenii virum inſidias ei ſtruere. Dictum eſt & ubi, & quando, & quemadmodum aggredi vellet. Unus ex conſciis deferebat, ſtatuit ſe ab eo vindicare. Conſilium amicorum advocari juſſit.

Nox illi inquieta erat, cum cogitaret adoleſcentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, cum M. Antonio proſcriptionis edictum inter cœnam dictaret. Gemens ſub-

inde voces varias emittebat & inter ſe contrarias. *Quid ergo ? ego percuſſorem meum ſecurum ambulare patiar , me ſollicito ? Ergo non dabit pœnas , qui tot civilibus bellis fruſtra petitum caput , tot navalibus , tot pedeſtribus præliis incolume , poſtquam terra marique pax parta eſt , non occidere conſtituat , ſed immolare ?* (Nam ſacrificantem placuerat adoriri.) Rurſus ſilentio interpoſito majore multo voce ſibi quam Cinnæ iraſcebatur. *Quid viuis , ſi perire te tam multorum intereſt ? Quis finis erit ſuppliciorum ? quis ſanguinis ? Ego ſum nobilibus adoleſcentulis expoſitum caput , in quod mucrones acuant. Non eſt tanti vita , ſi ut ego non peream , tam multa perdenda ſunt.* Interpellavit tandem illum Livia uxor , & *Admittis* , inquit , *muliebre conſilium ? Fac quod medici ſolent , ubi uſitata remedia non procedunt , tentant contraria. Severitate nihil adhuc profeciſti : Saluidienum Lepidus ſecutus eſt , Lepidum Muræna , Murænam Cæpio , Cæpionem Egnatius , ut alios taceam quos tantum auſos pudet : nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. Ignoſce L. Cinnæ , deprehenſus eſt , jam nocere tibi non poteſt , prodeſſe famæ tuæ poteſt.*

Gaviſus ſibi quod advocatum invenerat , uxori quidem gratias egit : renuntiari autem extemplô

amicis quos in conſilium rogaverat, imperavit, & Cinnam unum ad ſe accerſit, dimiſſiſque omnibus è cubiculo, cum alteram poni Cinnæ cathedram juſſiſſet: *Hoc*, inquit, *primùm à te peto ne me loquentem interpelles, ne meo ſermone medio proclames, dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, cum in hoſtium caſtris inveniſſem, non factum tantùm mihi inimicum, ſed natum, ſervavi patrimonium tibi omne conceſſi; hodie tam fælix es & tam dives, ut victo victores invideant: Sacerdotium tibi petenti, præteritis compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. Cum ſic de te meruerim, occidere me conſtituiſti.*

Cum ad hanc vocem exclamaſſet Cinna, procul hanc ab ſe abeſſe dementiam: *Non præſtas*, inquit, *fidem, Cinna, convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me paras.* Adjecit locum, ſocios, diem, ordinem inſidiarum, cui commiſſum eſſet ferrum. Et cum defixum videret, nec ex conventione jam, ſed ex conſcientia tacentem: *Quo*, inquit, *hoc animo facis? Ut ipſe ſis princeps? Male mehercule cum republica agitur, ſi tibi ad imperandum nihil præter me obſtat. Domum tuam tueri non potes, nuper libertini hominis gratia in privato judicio ſuperatus es. Adeo nihil facilius putas quam contra Cæ-*

ſarem advocare ? Cedo , ſi ſpes tuas ſolus impedio. Pauluſne te & Fabius Maximus & Coſſi & Servilii ferent, tantumque agmen nobilium, non inania nominæ præferentium , ſed eorum qui imaginibus ſuis decorè ſunt ? Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum eſſe conſtat, cum hanc pœnam, qua ſola erat contentus futurus, extenderet. *Vitam tibi*, inquit, *Cinna, iterum do , prius hoſti, nunc inſidiatori ac parricidæ. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus , utrum ego meliore fide vitam tibi dederim , an tu debeas.* Poſt hæc detulit ultrò conſulatum, queſtus quod non auderet petere, amiciſſimum, fideliſſimumque habuit, hæres ſolus fuit illi, nullis amplius inſidiis ab ullo petitus eſt.

LETTRE
DE
MONSIEUR DE BALZAC
A
MONSIEUR CORNEILLE.

MONSIEUR,

a) *J'ai ſenti un notable ſoulagement depuis l'arrivée de votre paquet, & je crie miracle! dès le commencement de ma lettre. Votre Cinna guérit les malades : il fait que les paralitiques batent des mains : il rend la parole à un muët, ce ſerait trop peu de dire à un enrumé. En effet, j'avais perdu la parole avec la voix ; & puiſque je les recouvre l'une & l'autre par votre moyen, il eſt bien juſte que je les employe toutes deux*

a) Les étrangers verront dans cette lettre quelle était l'éloquence de ce tems là. Il n'eſt guères convenable peut-être que l'éloquence ſoit le partage d'une lettre familière ; & comme dit M. l'abbé d'*Olivet*, *Balzac* écrivait une lettre comme *Lingende* faiſait un ſermon, ou un panégirique ; il s'étudiait à prodiguer les figures.

à votre gloire, & à dire ſans ceſſe, La belle choſe! *Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui ſont acablés par la majeſté des ſujets qu'ils traitent, & ne penſez pas avoir aporté aſſez de force, pour ſoutenir la grandeur romaine. Quoique cette modeſtie me plaiſe, elle ne me perſuade pas, & je m'y opoſe pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop ſubtil examinateur d'une compoſition univerſellement aprouvée : & s'il était vrai qu'en quelqu'une de ſes parties vous euſſiez ſenti quelque faibleſſe, ce ſerait un ſecret entre vos muſes & vous, car je vous aſſure que perſone ne l'a reconuë. La faibleſſe ſerait de notre expreſſion, & non pas de votre penſée : elle viendrait du défaut des inſtrumens, & non pas de la faute de l'ouvrier : il faudrait en acuſer l'incapacité de notre langue.*

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, & ne l'avez point briſée en la remuant. Ce n'eſt point une Rome de Caſſiodore b), *& auſſi déchirée qu'elle était au ſiécle des Théodorics : c'eſt une Rome de Tite-Live, & auſſi pompeuſe qu'elle était au tems des premiers Céſars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la république, cette noble & magnanime fierté ; & il*

b) Pourquoi parler de *Théodoric* & de *Caſſiodore* quand il s'agit d'*Auguſte* ?

ſe voit bien quelques paſſables traducteurs de ſes paroles & de ſes locutions, mais vous êtes le vrai & le fidèle interprète de ſon eſprit & de ſon courage. Je dis plus, monſieur, vous êtes ſouvent ſon pédadogue, & l'avertiſſez de la bienſéance, quand elle ne s'en ſouvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux tems, s'il a beſoin d'embelliſſement, ou d'apui. Aux endroits où Rome eſt de brique, vous la rebâtiſſez de marbre : quand vous trouvez du vuide, vous le rempliſſez d'un chef-d'œuvre, & je prens garde que ce que vous prêtez à l'hiſtoire eſt toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.

La femme d'Horace, & la maîtreſſe de Cinna, qui ſont vos deux véritables enfantemens, & les deux pures créatures de votre eſprit, ne ſont-elles pas auſſi les principaux ornemens de vos deux poëmes ? Et qu'eſt-ce que la ſaine antiquité a produit de vigoureux & de ferme dans le ſexe faible, qui ſoit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez miſes au monde, à ces romaines de votre façon ? Je ne m'ennuye point depuis quinze jours, de conſidérer celle que j'ai reçuë la dernière.

Je l'ai fait admirer à tous les habiles de notre province : nos orateurs & nos poëtes en diſent merveilles : mais un docteur de mes voiſins, qui ſe met

d'ordinaire ſur le haut ſtile, en parle certes d'une étrange ſorte ; & il n'y a point de mal que vous ſachiez juſques où vous avez porté ſon eſprit. Il ſe contentait le premier jour de dire que votre Emilie était la rivale de Caton & de Brutus, dans la paſſion de la liberté. A cette heure il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la poſſédée du démon de la république, & quelquefois la belle, la raiſonable, la ſainte c) *& l'adorable furie. Voila d'étranges paroles ſur le ſujet de votre romaine, mais elles ne ſont pas ſans fondement. Elle inſpire en effet toute la conjuration, & donne chaleur au parti, par le feu qu'elle jette dans l'ame du chef. Elle entreprend, en ſe vengeant,* d) *de venger toute la terre : elle veut ſacrifier à ſon père, une victime, qui ſerait trop grande pour Jupiter même. C'eſt à mon gré une perſone ſi excellente, que je penſe dire peu à ſon avantage, de dire que vous êtes beau-*

c) Voilà une plaiſante épithète que celle de *ſainte*, donnée par ce docteur à *Emilie*.

d) Il paraît qu'en effet *Emilie* était regardée comme le premier perſonage de la piéce, & que dans les commencemens on n'imaginait pas que l'intérêt pût tomber ſur *Auguſte*.

e) C'eſt donc *Cinna* qu'on regardait comme l'honête homme de la piéce, parce qu'il avait voulu venger la

coup plus heureux en votre race que Pompée n'a été en la ſienne, & que votre fille Emilie vaut ſans comparaiſon davantage que Cinna ſon petit-fils. Si cetui-ci même a plus de vertu que n'a crû Sénèque, c'eſt pour être tombé entre vos mains, & à cauſe que vous avez pris ſoin de lui. Il vous eſt obligé de ſon mérite, comme à Auguſte de ſa dignité. L'empereur le fit conſul, & vous l'avez fait honête homme *e) : mais vous l'avez pû faire par les loix d'un art, qui polit & orne la vérité, qui permet de favoriſer en imitant ; qui quelquefois ſe propoſe le ſemblable, & quelquefois le meilleur. J'en dirais trop, ſi j'en diſais davantage. Je ne veux pas comencer une diſſertation, je veux finir une lettre, & conclure par les proteſtations ordinaires, mais très-ſincères & très-véritables, que je ſuis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
BALZAC.

liberté publique. En ce cas, il falait qu'on ne regardât la clémence d'*Auguſte* que comme un trait de politique conſeillé par *Livie*.

Dans les premiers mouvemens des eſprits émus par un poëme tel que *Cinna*, on eſt frapé & ébloui de la beauté des détails ; on eſt longtems ſans former un jugement précis ſur le fonds de l'ouvrage.

ACTEURS.

OCTAVE-CESAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

EMILIE, fille de C. Toranius tuteur d'Auguſte, & proſcrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Emilie.

POLYCLETE, afranchi d'Auguſte.

EVANDRE, afranchi de Cinna.

EUPHORBE, afranchi de Maxime.

La ſcène eſt à Rome.

CINNA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EMILIE.

a) IMPATIENS déſirs d'une illuſtre vengeance,
Dont la mort de mon père a formé la naiſſance,
Enfans impétueux de mon reſſentiment,

a) *Impatiens déſirs d'une illuſtre vengeance.*] Quand il ſe trouve des acteurs capables de jouer *Cinna*, on retranche aſſez communément ce monologue. Le public a perdu le goût de ces déclamations; celle-ci n'eſt pas néceſſaire à la piéce. Mais n'a-t-elle pas de grandes beautés? n'eſt-elle pas majeſtueuſe, & même aſſez paſſionée? *Boileau* trouvait dans ces *impatiens déſirs*, *enfans du reſſentiment*, *embraſſés par la douleur*, une famille entière; il prétendait que les grands intérêts & les grandes paſſions s'expriment plus naturellement; il trouvait que le poëte paraît trop ici, & le perſonage trop peu.

Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément;
b) Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire;
Durant quelques momens ſoufrez que je reſpire,
Et que je conſidére, en l'état où je ſuis,
Et ce que je hazarde, & ce que je pourſuis.
c) Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire;
d) Et que vous reprochez à ma triſte mémoire,
Que par ſa propre main mon père maſſacré,
Du trône où je le vois fait le premier degré :
Quand vous me préſentez cette ſanglante image,
e) La cauſe de ma haine, & l'effet de ſa rage,
Je m'abandone toute à vos ardens tranſports,
f) Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur ſi juſte,

J'aime

b) *Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire.*] Il y avait dans les premières éditions, *Vous régnez ſur mon ame avecque trop d'empire : avecque* faiſait un ſon dur & trainant, comme on l'a déja remarqué. On ne peut corriger mieux.

c) *Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire.*] Il y avait dans les premières éditions, *au trône de ſa gloire.*

d) *Et que vous reprochez à ma triſte mémoire.*] Ces déſirs rapellent à *Emilie* le meurtre de ſon père, & ne le lui reprochent pas. Il falait dire, *vous me reprochez de ne l'avoir pas encor vengé*, & non pas, *vous me reprochez ſa proſcription ;*

J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguſte;
Et je ſens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le ſuivre expoſer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite,
Quand je ſonge aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me ſervir tu n'apréhendes rien,
Te demander du ſang, c'eſt expoſer le tien.
D'une ſi haute place on n'abat point de têtes,
Sans atirer ſur ſoi mille & mille tempêtes;
L'iſſue en eſt douteuſe, & le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir ton deſſein;
L'ordre mal concerté, l'ocaſion mal priſe,
Peuvent ſur ſon auteur renverſer l'entrepriſe,
Tourner ſur toi les coups dont tu le veux fraper;
Dans ſa ruïne même il peut t'enveloper;

tion; car elle n'eſt certainement pas cauſe de cette mort.

e) *La cauſe de ma haine & l'effet de ſa rage.*] *Emilie* a déja dit quelle eſt la cauſe de ſa rage; la *cauſe* & *l'effet* paraiſſent trop recherchés.

f) *Et crois pour une mort lui devoir* mille *morts.*

. . . . . .

Sans atirer ſur ſoi mille & mille tempêtes.]

Mille morts, mille & mille tempêtes, ne ſont que de légères négligences, auxquelles il ne faut pas prendre garde dans les ouvrages de génie, & ſurtout dans ceux du ſiécle de *Corneille*, mais qu'il faut éviter ſoigneuſement aujourd'hui.

Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut en tombant écraſer ſous ſa chute.
Ah! ceſſe de courir à ce mortel danger:
Te perdre en me vengeant ce n'eſt pas me venger.
Un cœur eſt trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corromt l'amertume des larmes;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuiſans malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verſer alors qu'on venge un père?
Eſt-il perte à ce prix qui ne ſemble légère?
Et quand ſon aſſaſſin tombe ſous notre effort,
Doit-on conſidérer ce que coûte ſa mort?
Ceſſez, vaines frayeurs, ceſſez, lâches tendreſſes,
De jeter dans mon cœur vos indignes faibleſſes;
Et toi qui les produis par tes ſoins ſuperflus,
g) Amour, ſers mon devoir, & ne le combats plus.
Lui céder c'eſt ta gloire, & le vaincre ta honte;
Montre-toi généreux, ſoufrant qu'il te ſurmonte.

g) *Amour, ſers mon devoir & ne le combats plus.*] Il ſemble que le monologue devrait finir là. Les quatre derniers vers ne ſont-ils pas ſurabondans? les penſées n'en ſont-elles pas recherchées & hors de la nature? Qu'importe de la gloire ou de la honte de l'amour? Qu'eſt-ce que ce devoir qui ne triomphera que pour couroner l'amour? D'ail-

Plus tu lui doneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couroner.

SCENE II.

EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encor,
Quoique j'aime Cinna, & que mon cœur l'adore,
S'il me veut poſſéder, Auguſte doit périr;
Sa tête eſt le ſeul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui preſcris la loi que mon devoir m'impoſe.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juſte cauſe.
Par un ſi grand deſſein vous vous faites juger
Digne ſang de celui que vous voulez venger:
Mais encor une fois, ſoufrez que je vous die
Qu'une ſi juſte ardeur devrait être atiédie.
Auguſte chaque jour, à force de bienfaits,

leurs dans le dernier de ces vers, au lieu de

Et ne triomphera que pour te couroner,

il faudrait, *il ne triomphera;* mais les vers précédens paraiſſent dignes de *Corneille*, & j'oſe croire qu'au théatre il faudrait réciter ce monologue en retranchant ſeulement ces quatre derniers vers qui ne ſont pas dignes du reſte.

Semble aſſez réparer les maux qu'il vous a faits ;
Sa faveur envers vous paraît ſi déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus conſidérée ;
Et de ſes courtiſans ſouvent les plus heureux
Vous preſſent à genoux de lui parler pour eux.

EMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ;
Et de quelque façon que l'on me conſidère,
Abondante en richeſſe, ou puiſſante en crédit,
Je demeure toûjours la fille d'un proſcrit.
Les bienfaits ne ſont pas toûjours ce que tu penſes ;
D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'ofenſes :
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour ſans changer mon courage.
Je ſuis ce que j'étais, & je puis davantage ;
Et des mêmes préſens qu'il verſe dans mes mains
J'achète contre lui les eſprits des romains.
Je recevrais de lui la place de Livie,
h) Comme un moyen plus ſûr d'atenter à ſa vie.
Pour qui venge ſon père il n'eſt point de ſorfaits,

h) *Comme un moyen plus sûr d'atenter à ſa vie.*] Ce ſentiment furieux eſt, à mon gré, une raiſon pour ne pas ſuprimer le monologue qui prépare cette férocité.

Et c'eſt vendre ſon ſang que ſe rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel beſoin toutefois de paſſer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr ſans que la haine éclate ?
Aſſez d'autres ſans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés ſon trône eſt établi.
Tant de braves romains, tant d'illuſtres victimes,
i) Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
Laiſſent à leurs enfans d'aſſez vives douleurs,
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les ſuivre.
Qui vit haï de tous, ne ſaurait longtems vivre.
Remettez à leurs bras les comuns intérêts,
Et n'aidez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

EMILIE.

Quoi, je le haïrai ſans tâcher de lui nuire ?
J'atendrai du hazard qu'il oſe le détruire ?
Et je ſatisferai des devoirs ſi preſſans
Par une haine obſcure, & des vœux impuiſſans ?
Sa perte que je veux me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père ;
Et tu verrais mes pleurs couler pour ſon trépas,

i) *Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes.*] *Ambition ont* eſt bien dur à l'oreille.

Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.

Qui le faiſant périr ne me vengerait pas.
C'eſt une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'atachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parens,
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans;
Et faiſons publier par toute l'italie,
La liberté de Rome eſt l'œuvre d'Emilie;
On a touché ſon ame, & ſon cœur eſt épris;
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'eſt qu'un préſent funeſte;
Qui porte à votre amant ſa perte manifeſte.
Penſez mieux, Emilie, à quoi vous l'expoſez,
Combien à cet écueil ſe ſont déja briſés;
Ne vous aveuglez point quand ſa mort eſt viſible.

EMILIE.

Ah! tu ſais me fraper par où je ſuis ſenſible.
Quand je ſonge aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de ſa mort me fait déja mourir;
Mon eſprit en déſordre à ſoi-même s'opoſe;

k) *Tout beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte.*] *Tout beau* revient au *pian piano* des italiens. Ce mot familier eſt banni du diſcours ſérieux, à plus forte raiſon de la poeſie; & l'apoſtrophe à ſa paſſion ſort du ton du

Je veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'oſe;
Et mon devoir confus, languiſſant, étoné,
Céde aux rébellions de mon cœur mutiné.
k) Tout beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte;
Tu vois bien des hazards, ils ſont grands, mais n'importe,
Cinna n'eſt pas perdu pour être hazardé.
De quelques légions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne,
Qui mépriſe la vie, eſt maître de la ſienne.
Plus le péril eſt grand, plus doux en eſt le fruit;
La vertu nous y jette, & la gloire le ſuit.
Quoi qu'il en ſoit, qu'Auguſte, ou que Cinna périſſe,
Aux manes paternels *l*) je dois ce ſacrifice :
Cinna me l'a promis en recevant ma foi;
Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moi.
Il eſt tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'aſſemble, aujourd'hui l'on conſpire;
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'hui;

dialogue & de la vérité; c'eſt un tour de rhéteur qu'on ſe permettait encore.

l) *Je dois ce ſacrifice.*] Il ſemble, par ces expreſſions, qu'elle doive le ſacrifice de *Cinna.*

m) Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCENE III.

CINNA, EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

CInna, votre aſſemblée
Par l'éfroi du péril n'eſt-elle point troublée ?
Et reconaiſſez-vous au front de vos amis,
Qu'ils ſoient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entrepriſe conçue
Ne permit d'eſpérer une ſi belle iſſue :
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort ;
Et jamais conjurés ne furent mieux d'acord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'alégreſſe,
Qu'ils ſemblent comme moi ſervir une maîtreſſe ;

m) *Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui.*] *Et c'eſt à faire* eſt encor une expreſſion bourgeoiſe hors d'uſage, même aujourd'hui chez le peuple. Remarquez que dans cette ſcène, il n'y a preſque que ces deux mots à reprendre, & que la piéce eſt faite depuis ſix vingt ans. Ce n'eſt qu'une ſcène avec une confidente, & elle eſt ſublime.

Et tous ſont éclater un ſi puiſſant couroux,
Qu'ils ſemblent tous venger un père comme vous.

EMILIE.

Je l'avais bien prévû, que pour un tel ouvrage
Cinna ſaurait choiſir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaiſes mains
L'intérêt d'Emilie, & celui des romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même euſſiez vû de quel zèle
Cette troupe entreprend une action ſi belle!
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte, d'empereur,
Vous euſſiez vû leurs yeux s'enflamer de fureur;
Et dans un même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.
Amis, leur ai-je dit, *voici le jour heureux*
n) Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux:
Le ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,

n) Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux.] Le mot *deſſein* ne convient pas à *conclure*. Il me ſemble qu'on conclut une afaire, un traité, un marché, que l'on conſomme un deſſein, qu'on l'exécute, qu'on l'éfectue. Peut-être que le verbe *remplir* eût été plus juſte & plus poëtique que *conclure*.

A ce tigre altéré de tout le ſang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues ?
Combien de fois changé de partis & de ligues ?
Tantôt ami d'Antoine, & tantôt ennemi,
Et jamais inſolent ni cruel à demi ?
Là, par un long récit de toutes les miſères
o) Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvellant leur haine avec leur ſouvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces triſtes batailles
Où Rome par ſes mains déchirait ſes entrailles,
Où l'aigle abatait l'aigle, & de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
p) Où les meilleurs ſoldats, & les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir eſclaves;

o) *Que durant notre enfance ont enduré.*] *Durant* & *enduré* dans le même vers ne ſont qu'une inadvertance; il était aiſé de mettre *pendant notre enfance.* Mais *ont enduré* paraît une faute aux grammairiens; ils voudraient *les misères qu'ont endurées nos pères.* Je ne ſuis point du tout de leur avis. Il ſerait ridicule de dire, *les misères qu'ont ſoufertes nos pères*, quoiqu'il faille dire, *les misères que nos pères ont ſoufertes.* S'il n'eſt pas permis à un poëte de ſe ſervir en ce cas du participe abſolu, il faut renoncer à faire des vers.

Où pour mieux aſſurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne atacher l'univers;
Et l'exécrable honeur de lui donner un maître,
Faiſant aimer à tous l'infame nom de traître;
Romains contre romains, parens contre parens,
Combataient ſeulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture éfroyable
De leur concorde impie, afreuſe, inexorable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au ſénat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs aſſez noires
Pour en repréſenter les tragiques hiſtoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,
Rome entière noyée au ſang de ſes enfans,
Les uns aſſaſſinés dans les places publiques,

p) *Où nos meilleurs ſoldats, & nos chefs les plus braves.*]
Les premières éditions portent :

Où le but des ſoldats & des chefs les plus braves,
Etait d'être vainqueurs pour devenir eſclaves,
Où chacun trahiſſait aux yeux de l'univers
Soi-même & ſon pays pour ſe donner des fers.

Ce mot *but* dans cette place, ne paraiſſait ni aſſez noble, ni aſſez juſte. *Aux yeux de l'univers* était un faible hémiſtiche, un de ces vers oiſeux qui ſervaient uniquement à la rime. *Corneille* corrigea ces deux petites fautes, & mit à la place ces vers dignes du reſte de cet admirable récit.

Les autres dans le ſein de leurs dieux domeſtiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par ſa femme en ſon lit égorgé ;
Le fils tout dégoutant du meurtre de ſon père,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire ;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur ſanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands perſonages
q) Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proſcrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a ſacrifiés juſques ſur les autels ?
Mais pourais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémiſſemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les eſprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu tems, & voyant leur colère

q) *Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages.*] Dans le tems de *Corneille* on diſait *les courages* pour *les eſprits*. On peut même ſe ſervir encor du mot *courage* en ce ſens ; mais *aigrir* n'eſt pas aſſez fort. *Cinna* a peint les proſcriptions pour faire horreur, pour enflamer les eſprits, pour les irriter, pour les envenimer, pour les ſaiſir d'indignation, pour les remplir des fureurs de la vengeance.

r) *Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte.*] Il y avait auparavant :

Rendons toutefois grace à la bonté céleſte.

Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proſcriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrés ſanglans dont Auguſte a fait choix
Pour monter ſur le trône, & nous donner des loix :
r) Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte,
Puiſque de trois tyrans c'eſt le ſeul qui nous reſte,
Et que juſte une fois il s'eſt privé d'apui,
Perdant, pour régner ſeul, deux méchans comme lui.
Lui mort, s) nous n'avons point de vengeur, ni de maître ;
Avec la liberté Rome t) s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais romains,

s) Nous n'avons point de vengeur.] Il veut dire, *mort il eſt ſans vengeur, & nous ſommes ſans maître :* en effet, c'eſt Rome qui a des vengeurs dans les aſſaſſins du tyran. *Corneille* entend donc qu'*Auguſte* reſtera ſans vengeance.

t) S'en va renaître.] Cette expreſſion n'eſt point fautive en poëſie, au contraire : voyez dans l'*Iphigénie* de *Racine :*

Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des ſiécles à venir.

Cet exemple eſt un de ceux qui peuvent ſervir à diſtinguer le langage de la poëſie de celui de la proſe.

Si le joug qui l'acable eſt briſé par nos mains.
Prenons l'ocaſion, tandis qu'elle eſt propice.
Demain au capitole il fait un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & faiſons en ces lieux
Juſtice à tout le monde à la face des dieux.
Là preſque pour ſa ſuite il n'a que notre troupe;
C'eſt de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe;
Et je veux pour ſignal, que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le ſein.
Ainſi d'un coup mortel la victime frapée
Fera voir ſi je ſuis du ſang du grand Pompée;
Faites voir après moi ſi vous vous ſouvenez
Des illuſtres ayeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle
Par un noble ſerment le vœu d'être fidéle:
L'ocaſion leur plaît, mais chacun veut pour ſoi
L'honeur du premier coup que j'ai choiſi pour moi.
La raiſon régle enfin l'ardeur qui les emporte.
Maxime & la moitié s'aſſurent de la porte.
L'autre moitié me ſuit, & doit l'environer,
Prête au moindre ſignal que je voudrai donner.

u) *Ou d'un uſurpateur.*] Il faut *d'uſurpateur* dans la régle; *il aura le nom de prince légitime ou d'uſurpateur.* Mais gênons la poëſie le moins que nous pourons.

x) *Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans.*] Ce terme

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en ſommes.
Demain, j'atens la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur,
Céſar celui de prince, *u*) ou d'un uſurpateur.
Du ſuccès qu'on obtient contre la tyranie
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie;
x) Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteſte morts, les adore vivans.
Pour moi, ſoit que le ciel me ſoit dur, ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au ſuplice,
Que Rome ſe déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous ſervir, tout me ſemblera doux.

E M I L I E.

Ne crains point de ſuccès qui ſouille ta mémoire.
Le bon & le mauvais ſont égaux pour ta gloire;
Et dans un tel deſſein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, & non pas ton honeur.
Regarde le malheur de Brute & de Caſſie;
La ſplendeur de leur nom en eſt-elle obſcurcie?
y) Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands deſſeins?

x) *l'endroit* n'eſt plus d'uſage dans le ſtile noble.

y) *Sont-ils morts tout entiers?*] Il y avait :
Et ſont-ils morts entiers avecque leurs deſſeins?
D'abord l'auteur ſubſtitua, *Et ſont-ils morts entiers avec*

Ne les compte-t-on plus pour les derniers romains?
Leur mémoire dans Rome eſt encor précieuſe,
Autant que de Céſar la vie eſt odieuſe:
Si leur vainqueur y régne, ils y ſont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils ſouhaités.
z) Va marcher ſur leurs pas où l'honeur te convie;
Mais ne perds pas le ſoin de conſerver ta vie;
Souviens-toi du beau feu dont nous ſommes épris,
Qu'auſſi-bien que la gloire Emilie eſt ton prix,
a) Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'atendent,

Que

leurs grands deſſeins? enſuite il mit, *ſont-ils morts tous entiers?* Cette expreſſion ſublime, *mourir tout entier*, eſt priſe du latin d'Horace, *non omnis moriar;* & *tout entier* eſt plus énergique. *Racine* l'a imitée dans ſa belle piéce d'*Iphigénie :*

Ne laiſſer aucun nom & mourir tout entier.

z) *Va marcher.*] Il faudrait *va*, *marche.* On ne dit pas plus *allons marcher*, qu'*allons aller.*

a) *Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'atendent.*] Ailleurs ce mot de *faveurs* exciterait le ris & le murmure; mais ce mot eſt ici confondu dans la foule des beautés de cette ſcène, ſi vive, ſi éloquente, & ſi romaine.

b) *Seigneur, Céſar vous mande, & Maxime avec vous.*]

L'in-

Que tes jours me ſont chers, que les miens en dépendent.

Mais quelle ocaſion méne Evandre vers nous?

SCENE IV.

CINNA, EMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

b) SEigneur, Céſar vous mande, & Maxime avec vous.

L'intrigue eſt nouée dès le premier acte; le plus grand intérêt, & le plus grand péril s'y manifeſtent.

Remarquez que l'on s'intéreſſe d'abord beaucoup au ſuccès de la conſpiration de *Cinna* & d'*Emilie*; 1°. parce que c'eſt une conſpiration, 2°. parce que l'amant & la maîtreſſe ſont en danger, 3°. parce que *Cinna* a peint *Auguſte* avec toutes les couleurs que les proſcriptions méritent, & que dans ſon récit il a rendu *Auguſte* exécrable; 4°. parce qu'il n'y a point de ſpectateur qui ne prenne dans ſon cœur le parti de la liberté. Il eſt important de faire voir que dans ce premier acte, *Cinna* & *Emilie* s'emparent de tout l'intérêt. On tremble qu'ils ne ſoient découverts. Vous verrez qu'enſuite cet intérêt change, & vous jugerez ſi c'eſt un défaut ou non.

CINNA.

Et Maxime avec moi! Le ſais-tu bien, Evandre?

EVANDRE.

Polyclète eſt encor chez vous à vous atendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût ſu l'en empêcher.
Je vous en donne avis de peur d'une ſurpriſe.
Il preſſe fort.

EMILIE.

Mander les chefs de l'entrepriſe!
Tous deux! en même tems! Vous êtes découverts.

CINNA.

Eſpérons mieux, de grace.

EMILIE.

Ah! Cinna, je te perds!
Et les dieux obſtinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguſte a tout apris.
Quoi, tous deux! & ſi-tôt que le conſeil eſt pris!

CINNA.

Je ne vous puis céler que ſon ordre m'étone;
Mais ſouvent il m'apelle auprès de ſa perſone;
Maxime eſt comme moi de ſes plus confidens,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudens.

EMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux juſqu'à l'extrême;
Et puiſque déſormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.
Fuis d'Auguſte irrité l'implacable colère.
Je verſe aſſez de pleurs pour la mort de mon père;
N'aigri point ma douleur par un nouveau tourment;
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi! ſur l'illuſion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts & la cauſe publique!
Par cette lâcheté moi-même m'accuſer,
Et tout abandoner quand il faut tout oſer!
Que feront nos amis, ſi vous êtes déçue?

EMILIE.

Mais que deviendras-tu, ſi l'entrepriſe eſt ſue?

CINNA.

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couroner de gloire en bravant les ſuplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais ſuſpect à tarder davantage.

Adieu. Rafermiſſez ce généreux courage.
S'il faut ſubir le coup d'un deſtin rigoureux,
c) Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux ;
Heureux pour vous ſervir de perdre ainſi la vie,
Malheureux de mourir ſans vous avoir ſervie.

EMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient ;
Mon trouble ſe diſſipe, & ma raiſon revient.
Pardone à mon amour cette indigne faibleſſe.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confeſſe;
Si tout eſt découvert, Auguſte a ſû pourvoir
A ne te laiſſer pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle aſſurance
Digne de notre amour, digne de ta naiſſance ;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas courone un beau deſſein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon ame vers la tienne;

c) *Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux ; Heureux &c.*]

Boileau reprenait cet *heureux* & *malheureux*. Il y trouvait trop de recherche, & je ne ſai quoi d'alembiqué. On peut dire, *heureux dans mon malheur*, l'exact & l'élégant *Racine* l'a dit ; mais être à la fois heureux & malheureux,

Et mon cœur auſſi-tôt perçé des mêmes coups...

C I N N A.

Ah ! ſoufrez que tout mort je vive encor en vous;
Et du moins en mourant permetez que j'eſpère
Que vous ſaurez venger l'amant avec le père.
Rien n'eſt pour vous à craindre; aucun de nos amis
Ne ſait ni vos deſſeins, ni ce qui m'eſt promis;
Et leur parlant tantôt des miſeres romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
D'un ſi parfait amour ne trahit les ſecrets.
Il n'eſt ſu que d'Evandre, & de votre Fulvie.

E M I L I E.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puiſque dans ton péril il me reſte un moyen
De faire agir pour toi ſon crédit & le mien.
Mais ſi mon amitié par là ne te délivre,
N'eſpère pas qu'enfin je veuille te ſurvivre.
d) Je fais de ton deſtin des régles à mon ſort,

expliquer & retourner cette antithèſe, cette énigme; cela n'eſt pas de la véritable éloquence.

d) *Je fais de ton deſtin des régles à mon ſort.*] *Je fais des régles à mon ſort*, n'eſt pas à la vérité une expreſſion heureuſe; mais y a-t-il des fautes au milieu de tant de beaux vers, avec tant d'intérêt, de grandeur & d'éloquence?

Et j'obtiendrai ta vie, ou *e*) je ſuivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

EMILIE.

Va-t-en, & ſouvien-toi *f*) ſeulement que je t'aime.

Fin du premier acte.

e) *Je ſuivrai ta mort.*] n'exprime pas ce que l'auteur veut dire, *je mourrai après toi.*

f) *Seulement que je t'aime.*] *Seulement* fait là un mauvais effet; car *Cinna* doit ſe ſouvenir de ſon entrepriſe & de ſes amis.

On ne remarque ces légères inadvertances qu'en faveur des étrangers & des començans.

ACTE II. a)

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, Troupe de courtiſans.

AUGUSTE.

QUE chacun ſe retire, & qu'aucun n'entre ici. Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime, auſſi.

a) *Corneille*, dans ſon examen de *Cinna*, ſemble ſe condamner d'avoir manqué à l'unité de lieu. *Le premier acte*, dit-il, *ſe paſſe dans l'apartement d'Emilie, le ſecond dans celui d'Auguſte ;* mais il fait auſſi réflexion que l'unité s'étend à tout le palais : il eſt impoſſible que cette unité ſoit plus rigoureuſement obſervée. Si on avait eu des théatres véritables, une ſcène ſemblable à celle de Vicence, qui repréſentât pluſieurs apartemens, les yeux des ſpectateurs auraient vû ce que leur eſprit doit ſupléer. C'eſt la faute des conſtructeurs quand un théatre ne repréſente pas les diférens endroits où ſe paſſe l'action, dans une même enceinte, une place, un temple, un palais, un veſtibule, un cabinet &c. Il s'en falait beaucoup que le théatre fût digne des piéces de *Corneille*. C'eſt une choſe admirable ſans doute d'avoir ſupoſé cette délibération

[*Tous ſe retirent, à la réſerve de Cinna & de Maxime.*]

b) Cet empire abſolu ſur la terre & ſur l'onde,

d'*Auguſte*, avec ceux mêmes qui viennent de faire ſerment de l'aſſaſſiner. Sans cela, cette ſcène ſerait plutôt un beau morceau de déclamation, qu'une belle ſcène de tragédie.

b) *Cet empire abſolu, ce pouvoir ſouverain, la terre & l'onde, tout le monde, & cet illuſtre rang*, ſont une redondance, un pléonaſme, une petite faute.

Fénelon dans ſa lettre à l'académie ſur l'éloquence, dit: » Il me ſemble qu'on a donné ſouvent aux romains un » diſcours trop faſtueux; je ne trouve point de propor- » tion entre l'emphaſe avec laquelle *Auguſte* parle dans » la tragédie de *Cinna* & la modeſte ſimplicité avec la- » quelle *Suétone* le dépeint. « Il eſt vrai: mais ne faut-il pas quelque choſe de plus relevé ſur le théatre que dans *Suétone?* Il y a un milieu à garder entre l'enflure & la ſimplicité. Il faut avouer que *Corneille* a quelquefois paſſé les bornes.

L'archevêque de Cambrai avait d'autant plus de raiſon de reprendre cette enflure vicieuſe, que de ſon tems les comédiens chargeaient encor ce défaut par la plus ridicule afectation dans l'habillement, dans la déclamation & dans les geſtes. On voyait *Auguſte* arriver avec la démarche d'un matamore, coeffé d'une perruque carrée qui deſcendait par devant juſqu'à la ceinture; cette perruque était farcie de feuilles de laurier, & ſurmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges. *Auguſte* ainſi

Ce pouvoir ſouverain que j'ai ſur tout le monde,
Cette grandeur ſans borne, & cet illuſtre rang,

défiguré par des bateleurs gaulois ſur un théatre de marionettes, était quelque choſe de bien étrange. Il ſe plaçait ſur un énorme fauteuil à deux gradins, & *Maxime* & *Cinna* étaient ſur deux petits tabourets. La déclamation empoulée répondait parfaitement à cet étalage, & ſurtout *Auguſte* ne manquait pas de regarder *Cinna* & *Maxime* du haut en bas avec un noble dédain, en prononçant ces vers:

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flateur la préſence importune.

Il faiſait bien ſentir que c'était eux qu'il regardait comme des courtiſans flateurs. En effet, il n'y a rien dans le commencement de cette ſcène qui empêche que ces vers ne puiſſent être joués ainſi. *Auguſte* n'a point encor parlé avec bonté, avec amitié, à *Cinna* & à *Maxime ;* il ne leur a encor parlé que de ſon pouvoir abſolu ſur la terre & ſur l'onde. On eſt même un peu ſurpris qu'il leur propoſe tout d'un coup ſon abdication à l'empire, & qu'il les ait mandés avec tant d'empreſſement pour écouter une réſolution ſi ſoudaine, ſans aucune préparation, ſans aucun ſujet, ſans aucune raiſon priſe de l'état préſent des choſes.

Lorſqu'*Auguſte* examinait avec *Agrippa* & avec *Mécène*, s'il devait conſerver ou abdiquer ſa puiſſance, c'était dans des occaſions critiques qui amenaient naturellement cette délibération, c'était dans l'intimité de la converſation,

Qui m'a jadis coûté tant de peine & de ſang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flateur la préſence importune,
N'eſt que de ces beautés dont l'éclat éblouït,
Et qu'on ceſſe d'aimer ſi-tôt qu'on en jouït.
c) L'ambition déplaît quand elle eſt aſſouvie;
D'une contraire ardeur ſon ardeur eſt ſuivie;
Et comme notre eſprit, juſqu'au dernier ſoupir,

c'était dans des éfuſions de cœur. Peut-être cette ſcène eût-elle été plus vraiſemblable, plus théatrale, plus intéreſſante, ſi *Auguſte* avait commencé par traiter *Cinna* & *Maxime* avec amitié, s'il leur avait parlé de ſon abdication comme d'une idée qui leur était déja connue; alors la ſcène ne paraîtrait plus amenée comme par force, uniquement pour faire un contraſte avec la conſpiration. Mais malgré toutes ces obſervations, ce morceau ſera toujours un chef-d'œuvre, par la beauté des vers, par les détails, par la force du raiſonement, & par l'intérêt même qui doit en réſulter; car eſt-il rien de plus intéreſſant que de voir *Auguſte* rendre ſes propres aſſaſſins arbitres de ſa deſtinée? Il ſerait mieux, j'en conviens, que cette ſcène eût pû être préparée; mais le fonds eſt toujours le même, & les beautés de détail, qui ſeules peuvent faire les ſuccès des poëtes, ſont d'un genre ſublime.

c) *L'ambition déplaît quand elle eſt aſſouvie &c.*] Ces maximes générales ſont rarement convenables au théatre, (comme nous le remarquons pluſieurs fois) ſurtout

Toujours vers quelque objet pouſſe quelque déſir,
Il ſe ramène en ſoi, n'ayant plus où ſe prendre;
d) Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
J'ai ſouhaité l'empire, & j'y ſuis parvenu;
Mais en le ſouhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans ſa poſſeſſion j'ai trouvé pour tous charmes,
D'effroyables ſoucis, d'éternelles alarmes,
e) Mille ennemis ſecrets, la mort à tout propos,

quand leur longueur dégénère en diſſertation; mais ici elles ſont à leur place. La paſſion & le danger n'admettent point les maximes. *Auguſte* n'a point de paſſion, & n'éprouve point ici de dangers; c'eſt un homme qui réfléchit, & ces réflexions mêmes ſervent encor à juſtifier le projet de renoncer à l'empire. Ce qui ne ſerait pas permis dans une ſcène vive & paſſionée, eſt ici admirable.

d) *Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.*]

Racine admirait ſurtout ce vers, & le faiſait admirer à ſes enfans. En effet ce mot *aſpire*, qui d'ordinaire s'employe avec *s'élever*, devient une beauté frapante quand on le joint à *deſcendre*. C'eſt cet heureux emploi des mots qui fait la belle poëſie, & qui fait paſſer un ouvrage à la poſtérité.

e) *Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos.*] *La mort à tous propos* eſt trop familier. Si ces légers défauts ſe trouvaient dans une tirade faible, ils l'afaibliraient encore; mais ces négligences ne choquent perſone dans un morceau ſi ſupérieurement écrit; ce ſont de petites pierres

f) Point de plaiſir ſans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir ſuprême;
Le grand Céſar mon père en a joui de même;
D'un œil ſi diférent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé:
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le ſein de ſa ville;
L'autre tout débonaire, au milieu du ſénat,
A vû trancher ſes jours par un aſſaſſinat.
Ces exemples récens ſufiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe devait conduire:
L'un m'invite à le ſuivre, & l'autre me fait peur:
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur;
g) Et l'ordre du deſtin qui gêne nos penſées,

entourées de diamans, elles en reçoivent de l'éclat & n'en ôtent point.

f) *Point de plaiſir ſans trouble*] eſt trop faible, trop inutile après *la mort à tout propos.*

g) *L'ordre du deſtin.*] *L'ordre du deſtin qui gêne nos penſées*, ne fait pas un ſens clair; il veut dire, *le deſtin que nous cherchons à conaître n'eſt pas toujours écrit dans les évènemens paſſés qui pouraient nous inſtruire.* La grande dificulté des vers eſt d'exprimer ce qu'on penſe.

h) *Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène.*] *Auguſte* eut en effet, à ce qu'on dit, cette converſation avec *Agrippa* & *Mécénas*. *Dion Caſſius* les fait parler tous deux;

N'eſt pas toujours écrit dans les choſes paſſées.
Quelquefois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé;
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
h) Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécéne,
Pour réſoudre ce point avec eux débatu,
Prenez ſur mon eſprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne conſidérez point cette grandeur ſuprême,
Odieuſe aux romains, & peſante à moi-même.
Traitez moi comme ami, non comme ſouverain.
Rome, Auguſte, l'état, tout eſt en votre main.
Vous metrez & l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique,
Sous les loix d'un monarque, ou d'une république;
Votre avis eſt ma régle, & par ce ſeul moyen

mais qu'il eſt faible & ſtérile en comparaiſon de *Corneille!*

Dion Caſſius fait ainſi parler Mécénas : *Conſultez plutôt les beſoins de la patrie que la voix du peuple, qui ſemblable aux enfans, ignore ce qui lui eſt profitable ou nuiſible. La république eſt comme un vaiſſeau batu de la tempête &c.* Comparez ces diſcours à ceux de *Corneille*, dans leſquels il avait la dificulté de la rime à ſurmonter.

Cette ſcène eſt un traité du droit des gens. La diférence que *Corneille* établit entre l'uſurpation & la tyranie, était une choſe toute nouvelle; & jamais écrivain n'avait étalé des idées politiques en proſe, auſſi fortement que *Corneille* les aprofondit en vers.

Je veux être empereur, ou ſimple citoyen.

CINNA.

i) Malgré notre ſurpriſe & mon inſufiſance,
Je vous obéirai, Seigneur, ſans complaiſance;
Et mets bas le reſpect qui pourait m'empêcher
De combatre un avis où vous ſemblez pancher.
Soufrez-le d'un eſprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez ſouiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impreſſions,
Juſques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde ſans remors ce qu'on acquiert ſans crimes;
Et plus le bien qu'on quite eſt noble, grand, exquis,
Plus qui l'oſe quiter le juge mal aquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuſe marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;

i) *Malgré notre ſurpriſe.*] Ce mot eſt la critique du peu de préparation donnée à cette ſcène. En effet, eſt-il naturel qu'*Auguſte* veuille ainſi abdiquer tout d'un coup, ſans aucun ſujet, ſans aucune raiſon nouvelle?

k) *Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre.*] Comme il faut des remarques grammaticales, ſurtout pour les étrangers, on eſt obligé d'avertir que *deſſous* eſt adverbe & n'eſt point prépoſition: *eſt-il deſſus? eſt-il deſſous? il eſt ſous vous: il eſt ſous lui.*

Vous l'êtes juſtement, & c'eſt ſans atentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
k) Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre,
Qui ſous les loix de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquiſe, & tous les conquérans
Pour être uſurpateurs ne ſont pas des tyrans.
Quand ils ont ſous leurs loix aſſervi des provinces,
Gouvernant juſtement ils s'en font juſtes princes :
C'eſt ce que fit Céſar ; il vous faut aujourd'hui
Condamner ſa mémoire, *l*) ou faire comme lui.
Si le pouvoir ſuprême eſt blâmé par Auguſte,
Céſar fut un tyran, & ſon trépas fut juſte ;
Et vous devez aux dieux compte de tout le ſang
m) Dont vous l'avez vengé pour monter à ſon rang.
n) N'en craignez point, Seigneur, les triſtes deſtinées.
Un plus puiſſant démon veille ſur vos années.

l) *Ou faire comme lui.*] Le mot de *faire* eſt proſaïque & vague, *régner comme lui* eût mieux valu.

m) *Dont vous l'avez vengé.*] Cela n'eſt pas français ; il a vengé *Céſar* par le ſang, & non du ſang. Il falait,

Et vous devez aux dieux compte de tout le ſang
Que vous avez verſé pour monter à ſon rang.

n) *N'en craignez point, Seigneur, les triſtes deſtinées.*] Il y avait d'abord :

Mais ſa mort vous fait peur, Seigneur, les deſtinées

On a dix fois ſur vous atenté ſans effet ;
o) Et qui l'a voulu perdre, au même inſtant l'a fait.
On entreprend aſſez, mais aucun n'exécute.
Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de brute.
Enfin, s'il faut atendre un ſemblable revers,
Il eſt beau de mourir maître de l'univers.
C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire, & j'eſtime
Que ce peu que j'ai dit eſt l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'acorde qu'Auguſte a droit de conſerver
L'empire où ſa vertu l'a fait ſeule arriver ;
Et qu'au prix de ſon ſang, au péril de ſa tête,
Il a fait de l'état une juſte conquête :
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quiter

Le

D'un ſoin bien plus exact veillent ſur vos années.
Corneille a changé heureuſement ces deux vers. Quelques perſones reprennent *les deſtinées.* Elles prétendent que la mort de *Céſar* eſt le deſtin de *Céſar*, ſa deſtinée, & que ce mot au pluriel ne peut ſignifier un ſeul événement. Je crois cette critique auſſi injuſte que fine ; car s'il n'eſt pas permis à la poëſie de dire *deſtinées* pour *deſtins ; graces, faveurs, dons, inimitiés, haines* &c. au pluriel, c'eſt vouloir qu'on ne faſſe pas de vers.

o) *Et qui l'a voulu perdre au même inſtant l'a fait.*] On

ne

Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter,
Qu'il acuſe par là Céſar de tyranie,
Qu'il aprouve ſa mort, c'eſt ce que je dénie.
Rome eſt à vous, Seigneur, l'empire eſt votre bien.
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien ;
Il le peut à ſon choix garder, ou s'en défaire.
Vous ſeul ne pouriez pas ce que peut le vulgaire!
Et ſeriez devenu, pour avoir tout domté,
Eſclave des grandeurs où vous êtes monté!
Poſſédez-les, ſeigneur, ſans qu'elles vous poſſédent.
Loin de vous captiver, ſoufrez qu'elles vous cédent;
Et faites hautement conaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont eſt au-deſſous de vous.
p) Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance ;
Vous lui voulez donner votre toute-puiſſance;
Et Cinna vous impute à crime capital

ne ſait point à quoi ſe raporte le *perdre ;* on pourait entendre par ce vers, *ceux qui ont atenté ſur vous ſe ſont perdus.* Il faut éviter ce mot *faire*, ſurtout à la fin d'un vers : petite remarque, mais utile ; ce mot *faire* eſt trop vague ; il ne préſente ni idée déterminée, ni image ; il eſt lâche, il eſt proſaïque.

p) *Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance.*] La tyranie du vers amène très-mal à propos ce mot oiſeux *autrefois.*

q) La libéralité vers le pays natal !
Il apelle remors l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire eſt donc flétrie!
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
r) Si de ſes pleins effets l'infamie eſt le prix.
Je veux bien avouer qu'une action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on *s*) un crime indigne de pardon,
Quand la reconaiſſance eſt au-deſſus du don?
Suivez, ſuivez, ſeigneur, le ciel qui vous inſpire;
Votre gloire redouble à mépriſer l'empire;
Et vous ſerez fameux chez la poſtérité,

q) *Le pays natal*] n'eſt pas du ſtile noble. *La libéralité* n'eſt pas le mot propre; car rendre *la liberté à ſa patrie* eſt bien plus que *liberalitas Auguſti.*

r) *Si de ſes pleins effets &c.*] Cette phraſe n'a pas la clarté, l'élégance, la juſteſſe néceſſaires. La vertu eſt donc un objet digne de nos mépris, ſi l'infamie eſt le prix de ſes pleins effets. Remarquez de plus qu'*infamie* n'eſt pas le mot propre. Il n'y a point d'infamie à renoncer à l'empire.

s) *Un crime indigne de pardon.*] La rime a encor produit cet hémiſtiche, *indigne de pardon;* ce n'eſt aſſurément pas un crime impardonable, de donner plus qu'on n'a reçu. Les vers pour être bons, doivent avoir l'exactitude de la proſe, en s'élevant au-deſſus d'elle.

Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quité.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême;
Mais pour y renoncer il faut la vertu même;
Et peu de généreux vont juſqu'à dédaigner,
t) Après un ſceptre aquis, la douceur de régner.
Conſidérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où de quelque façon que votre cour vous nome,
On hait la monarchie, & le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
u) Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le ſert, pour eſclave, *x*) & qui l'aime, pour traître:

t) *Après un ſceptre aquis.*] Cet hémiſtiche n'eſt pas heureux, & ces deux vers ſont de trop après celui-ci: *Mais pour y renoncer il faut la vertu même.* C'eſt toujours gâter une belle penſée que de vouloir y ajouter: c'eſt une abondance vicieuſe.

u) *Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître.*] Cet *il qui* était autrefois un tour très-heureux; la tyranie de l'uſage l'a aboli. *Il eſt un tyran, celui qui aſſervit ſon pays; il eſt un perfide, celui qui manque à ſa parole:* on a encor conſervé ce tour: *Ils ſont dangereux, ces ennemis du théatre, ces rigoriſtes outrés.*

x) *Et qui l'aime pour traître.*] Voilà encor de cette abondance ſuperflue & ſtérile. Pourquoi celui qui aime un uſurpateur eſt-il traître? Il n'eſt certainement pas traître

Qui le ſoufre a le cœur *y*) lâche, mol, abatu ;
Et pour s'en afranchir tout s'apelle vertu.
Vous en avez, ſeigneur, des preuves trop certaines ;
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines ;
Peut-être que l'onziéme eſt prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le ciel vous envoye,
Qui pour vous conſerver n'a plus que cette voye.
Ne vous expoſez plus à ces fameux revers ;
Il eſt beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort ſouille notre mémoire,
Quand nous avons pû vivre & croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté qui lui ſemble ſi chère,
N'eſt pour Rome, ſeigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'aproche pas
De celui qu'un bon prince aporte à ſes états.

parce qu'il aime. Quand on a dit qu'il eſt eſclave, on a tout dit, le reſte eſt inutile.

y) *Lâche, mol, abatu.*] On ne ſe ſert plus du terme *mol.* De plus, ces trois épithètes forment un vers trop négligé ; la préciſion y perd, & le ſens n'y gagne rien.

z) *Dans le champ du public.*] Il y avait auparavant : *Dedans le champ d'autrui.*

Avec ordre & raiſon les honeurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & récompenſe,
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter, de peur d'un ſucceſſeur.
Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte;
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte:
Les honeurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.
Ces petits ſouverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un tems ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonent,
ζ) Dans le champ du public largement ils moiſſonent,
Aſſurés que chacun leur pardone aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement.
&) Le pire des états c'eſt l'état populaire.

&) *Le pire des états, c'eſt l'état populaire.*] Quelle prodigieuſe ſupériorité de la belle poëſie ſur la proſe! Tous les écrivains politiques ont délayé ces penſées; aucun a-t-il aproché de la force, de la profondeur, de la netteté, de la préciſion de ces diſcours de *Cinna* & de *Maxime*? Tous les corps de l'état auraient dû aſſiſter à cette piéce, pour aprendre à penſer & à parler. Ils ne faiſaient que des ha-

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cent ans
Avec le premier lait ſucent tous ſes enfans,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée.

MAXIME.

Oui, ſeigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obſtinée:
Son peuple qui s'y plaît en fuit la guériſon;
Sa coutume l'emporte, & non pas la raiſon;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abatre
Eſt une heureuſe erreur dont il eſt idolâtre,
Par qui le monde entier aſſervi ſous ſes loix
L'a vû cent fois marcher ſur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du ſac de leurs provinces.
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?
J'oſe dire, ſeigneur, que par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'états;

rangues ridicules, qui ſont la honte de la nation. *Corneille* était un maître dont ils avaient beſoin. Mais un préjugé, plus barbare encor que ne l'était l'éloquence du bareau & de la chaire, a ſouvent empêché pluſieurs magiſtrats très éclairés d'imiter *Ciceron* & *Hortenſius*, qui allaient entendre des tragédies fort inférieures à celles de *Corneille*. Ainſi les hommes pour qui ces piéces étaient faites, ne les voyaient pas. Le parterre n'était pas digne de ces tableaux

Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſaurait changer ſans lui faire une injure:
Telle eſt la loi du ciel, dont la ſage équité
Séme dans l'univers cette diverſité.
Les macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des grecs la liberté publique:
Les parthes, les perſans veulent des ſouverains;
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les romains.

CINNA.

Il eſt vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un diférent génie;
Mais il n'eſt pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change ſelon les tems, comme ſelon les lieux.
Rome a reçu des rois ſes murs & ſa naiſſance,
Elle tient des conſuls ſa gloire & ſa puiſſance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble ſouverain de ſes proſpérités.

de la grandeur romaine. Les femmes ne voulaient que de l'amour; bientôt on ne traita plus que l'amour, & par là on fournit à ceux que leurs petits talens rendent jaloux de la gloire des ſpectacles, un malheureux prétexte de s'élever contre le premier des beaux arts. Nous avons eu un chancelier qui a écrit ſur l'art dramatique, & on a obſervé que de ſa vie il n'alla aux ſpectacles; mais *Scipion*, *Caton*, *Ciceron*, *Céſar* y allaient.

Sous vous, l'état n'eſt plus en pillage aux armées ;
Les portes de Janus par vos mains ſont fermées,
Ce que ſous ſes conſuls on n'a vû qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le ſecond de ſes rois.

MAXIME.

a) Les changemens d'état que fait l'ordre céleſte ;
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt un ordre des dieux qui jamais ne ſe rompt ;

a) *Les changemens d'état que fait l'ordre céleſte &c.*] J'ai peur que ces raiſonemens ne ſoient pas de la force des autres ; ce que dit *Maxime* eſt faux ; la plupart des révolutions ont coûté du ſang, & d'ailleurs tout ſe fait par l'ordre céleſte. La réponſe que c'eſt un ordre immuable du ciel de vendre cher ſes bienfaits, ſemble dégénérer en diſpute de ſophiſte, en queſtion d'école, & trop s'écarter de cette grande & noble politique dont il eſt ici queſtion.

b) *Donc votre ayeul Pompée au ciel a réſiſté.*] L'objection de *vôtre ayeul Pompée* eſt preſſante ; mais *Cinna* n'y répond que par un trait d'eſprit. Voilà un ſingulier honeur fait aux manes de *Pompée*, d'aſſervir Rome pour laquelle il combatait. Pourquoi le ciel devait-il cet honeur à *Pompée ?* Au contraire, s'il lui devait quelque choſe, c'était de ſoutenir ſon parti, qui était le plus juſte. Dans une telle délibération, devant un homme tel qu'*Auguſte*, on ne doit donner que des raiſons ſolides : ces ſubtilités ne pa-

De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils
nous font.
L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres,
Et nos premiers conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

b) Donc votre ayeul Pompée au ciel a réſiſté,
Quand il a combatu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,

raiſſent pas convenir à la dignité de la tragédie. *Cinna* s'éloigne ici de ce vrai ſi néceſſaire & ſi beau. Voulez-vous ſavoir ſi une penſée eſt naturelle & juſte ? examinez la propoſition contraire ; ſi ce contraire eſt vrai, la penſée que vous examinez eſt fauſſe.

On peut répondre à ces objections que *Cinna* parle ici contre ſa penſée. Mais pourquoi parlerait-il contre ſa penſée ? y eſt-il forcé ? *Junie* dans *Britannicus* parle contre ſon propre ſentiment, parce que *Néron* l'écoute ; mais ici *Cinna* eſt en toute liberté ; s'il veut perſuader à *Auguſte* de ne point abdiquer, il doit dire à *Maxime*, laiſſons là ces vaines diſputes, il ne s'agit pas de ſavoir ſi *Pompée* a reſiſté au ciel, & ſi le ciel lui devait l'honeur de rendre Rome eſclave. Il s'agit que Rome a beſoin d'un maître. Il s'agit de prévenir des guerres civiles &c. Je crois enfin que cette ſubtilité dans cette belle ſcène eſt un défaut, mais c'eſt un défaut dont il n'y a qu'un grand homme qui ſoit capable.

Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
Il a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis longtems ne ſert qu'à l'éblouïr,
Et ſa propre grandeur l'empêche d'en jouïr.
Depuis qu'elle ſe voit la maîtreſſe du monde,
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde,
Et que ſon ſein fécond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puiſſans que des rois,
Les grands pour s'affermir achetant les ſufrages,
Tiennent pompeuſement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés ſe laiſſant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils penſent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils ménent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en ſanglantes ligues.
Ainſi de Marius Sylla devint jaloux,
Céſar de mon ayeul, Marc-Antoine de vous;
Ainſi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,

c) *Enfin bien uſurpée.*] Cet *enfin* gâte la phraſe.

d) *Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir.*] Il ſemble que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir *Céſar* & *Pompée*. La phraſe eſt louche & obſcure.

Lorſque par un déſordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour ſauver Rome, il faut qu'elle s'uniſſe
En la main d'un bon chef à qui tout obéiſſe.
Si vous aimez encor à la favoriſer,
Otez-lui les moyens de ſe plus diviſer.
Sylla quitant la place *c*) enfin bien uſurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à Céſar & Pompée,
d) Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans ſa famille aſſuré ſon pouvoir.
Qu'a fait du grand Céſar le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'euſſent pas détruit Rome par les romains,
Si Céſar eût laiſſé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quitant cet empire,
Dans les maux dont à peine encor elle reſpire;
Et de ce peu, ſeigneur, qui lui reſte de ſang,
Une guerre nouvelle épuiſera ſon flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
e) Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Conſidérez le prix que vous avez coûté;

Il veut dire, *le malheur des tems ne nous eût pas fait voir le champ ouvert à Céſar & à Pompée.*

e) *Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.*] Ici *Cinna* embraſſe les genoux d'*Auguſte*, & ſemble desho-

Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté;
Des maux qu'elle a ſouferts elle eſt trop bien payée,
Mais une juſte peur tient ſon ame éfrayée.
Si jaloux de ſon heur & las de comander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez ſon intérêt au vôtre,
Si ce funeſte don la met au déſeſpoir,
Je n'oſe dire ici ce que j'oſe prévoir.
Conſervez-vous, ſeigneur, *f)* en lui laiſſant un maître;
Sous qui ſon vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux aſſurer le bien comun de tous,
Donez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.

norer les belles choſes qu'il a dites par une perfidie bien lâche, qui l'avilit. Cette baſſe perfidie même ſemble contraire aux remors qu'il aura. On pourait croire que c'eſt à *Maxime*, repréſenté comme un vil ſcélérat, à faire le perſonage de *Cinna*, & que *Cinna* devait dire ce que dit *Maxime*. *Cinna*, que l'auteur veut & doit annoblir, devait-il conjurer *Auguſte* à genoux de garder l'empire, pour avoir un prétexte de l'aſſaſſiner? On eſt fâché que *Maxime* joüe ici le rôle d'un digne romain, & *Cinna* d'un fourbe, qui employe le rafinement le plus noir pour em-

Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Je conſens à me perdre afin de la ſauver.
Pour ma tranquilité mon cœur en vain ſoupire.
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde ſeulement l'état & ma perſonne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
g) Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.
Allez donner mes loix à ce terroir fertile.
Songez que c'eſt pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.

pêcher *Auguſte* de faire une action qui doit même déſarmer *Emilie*.

f) *En lui laiſſant un maître.*] Il y avait auparavant :
Conſervez-vous, ſeigneur, en conſervant un maître.

g) *Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.*] Cela n'eſt pas dans l'hiſtoire. En effet c'eût été plutôt un exil qu'une récompenſe : un proconſulat en Sicile eſt une punition pour un favori qui veut reſter à Rome & à la cour avec un grand crédit.

h) Pour épouſe, Cinna, je vous donne Emilie;
Vous ſavez qu'elle tient la place de Julie,
Et que ſi nos malheurs & la néceſſité
M'ont fait traiter ſon père avec ſévérité,
i) Mon épargne depuis en ſa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner;
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;

h) *Pour épouſe, Cinna, je vous donne Emilie.*] Ceci eſt bien diférent. Tout lecteur voit dans ce vers la perfection de l'art. *Auguſte* donne à *Cinna* ſa fille adoptive, que *Cinna* veut obtenir par l'aſſaſſinat d'*Auguſte*. Le mérite de ce vers ne peut échaper à perſone.

i) *Mon épargne ouverte.*] *Epargne* ſignifiait *tréſor royal*, & la caſſette du roi s'apellait *chatouille*. Les mots changent; mais ce qui ne doit pas changer, c'eſt la nobleſſe des idées. Il eſt trop bas de faire dire à *Auguſte* qu'il a donné de l'argent à *Emilie*; & il eſt bien plus bas à *Emilie* de l'avoir reçu & de conſpirer contre lui.

k) *De l'ofre de vos vœux elle ſera ravie.*] Il y avait:

Je préſume plutôt qu'elle en ſera ravie.

L'un eſt l'autre ſont également faibles, & il importe peu que ce vers ſoit faible ou fort. En général cette ſcène eſt d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes; détachez-la de la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre d'éloquence; incorporée à la piéce, c'eſt

k) De l'ofre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

l) QUel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours ?

un chef-d'œuvre encor plus grand. Il eſt vrai que ces beautés n'excitent ni terreur, ni pitié, ni grands mouvemens : mais ces mouvemens, cette pitié, cette terreur ne ſont pas néceſſaires dans le commencement d'un ſecond acte.

Cette ſcène eſt beaucoup plus dificile à jouer qu'aucune autre. Elle exigerait trois acteurs d'une figure impoſante, & qui euſſent autant de nobleſſe dans la voix & dans les geſtes qu'il y en a dans les vers : c'eſt ce qui ne s'eſt jamais rencontré.

l) *Quel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours ?*
Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.]

Ces beaux diſcours eſt trop familier. Pourquoi *Cinna* n'aurait-il pas ici les remors qu'il a dans le troiſiéme acte ? il eût falu en ce cas une autre conſtruction dans la piéce. C'eſt un doute que je propoſe, & que les remarques ſuivantes expoſeront plus au long.

CINNA.

Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flate la tyranie!

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

m) Et vous pouvez juger
Que

. . . . . *m*) *Et vous pouvez juger*
Que je veux l'afranchir enſemble & la venger.]

Pourquoi perſiſter dans des principes qu'il va démentir; & dans une fourbe honteuſe dont il va ſe repentir? N'était-ce pas dans ce moment là même, que ces mots, *je vous donne Emilie*, devaient faire impreſſion ſur un homme qu'on nous donne pour digne petit-fils du grand *Pompée?* J'ai vû des lecteurs de goût & de ſens reprouver cette ſcène, non-ſeulement parce que *Cinna* pour qui on s'intéreſſait commence à devenir odieux, & pourait ne pas l'être, s'il diſait tout le contraire de ce qu'il dit; mais parce que cette ſcène eſt inutile pour l'action, parce que *Maxime* rival de *Cinna* ne laiſſe échaper aucun ſentiment de rival, & qu'en ôtant cette ſcène le reſte marche plus rapidement. Il la faut pardoner à la néceſſité

de

Que je veux l'afranchir enſemble, & la venger.
n) Octave aura donc vû ſes fureurs aſſouvies,
Pillé juſqu'aux autels, ſacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quite après pour l'effet d'un remors!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'aprête,
o) Un lâche repentir garantira ſa tête!
C'eſt trop ſemer d'apas, & c'eſt trop inviter,
Par ſon impunité, quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque après ſa mort aſpire à la couronne.

de donner quelque étendue aux actes; néceſſité conſacrée par l'uſage.

n) *Octave aura donc vû ſes fureurs aſſouvies.*] Il y avait:
Auguſte aura ſoûlé ſes damnables envies.
On remarque ces changemens, pour faire voir comment le ſtile ſe perfectiona avec le tems. La plupart de ces corrections furent faites plus de vingt années après la premiére édition.

o) *Un lâche repentir.*] C'eſt proprement un ſimple repentir. Le mot même, *en ſera quite*, indique qu'on ne doit pas pardoner à *Octave* pour un ſimple repentir: il n'y a nulle lâcheté à ſentir, au comble de la gloire, des remors de toutes les violences commiſes pour arriver à cette gloire.

Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé.
S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé.

MAXIME.

Mais la mort de Céſar, que vous trouvez ſi juſte,
A ſervi de prétexte aux cruautés d'Auguſte.
Voulant nous afranchir, Brute s'eſt abuſé;
p) S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie, & ſes terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'état ſous des loix tyraniques;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,
Lorſque Rome ſuivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence,

p) *S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.*] *Maxime* veut retourner le beau vers de *Cinna*; *S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé*, & répondre en éco ſur la même rime; il dit une choſe qui a beſoin d'être éclaircie. Si *Céſar* n'eût pas été aſſaſſiné, *Auguſte* ſon fils adoptif eût été bien plus aiſément le maître, & beaucoup plus maître. Il eſt vrai qu'il n'y eût point eu de guerre civile, & c'eſt par cela même que l'empire d'*Auguſte* eût été mieux afermi, & qu'il eût oſé davantage. Il eſt vrai encor que ſans le meurtre de *Céſar* il n'y eût point eu de proſcriptions. Il reſte donc à diſcuter quelle a été la véritable cauſe

Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal ſi grand ſans couper la racine.
Employer la douceur à cette guériſon,
C'eſt en fermant la plaie y verſer du poiſon.

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers jamais on ne rougit.

du triumvirat & des guerres civiles. Or il eſt indubitable que ces diſſertations ne conviennent guère à la tragédie. Quoi ! après ces vers : *mais je le retiendrai pour vous en faire part :* — *Je vous donne Emilie : Cinna* diſſerte ? il n'eſt pas troublé ? & il le ſera enſuite. Quel eſt le lecteur qui ne s'atend pas à de violentes agitations dans un tel moment ? Si *Cinna* les éprouvait, ſi *Maxime* s'en apercevait, cette ſituation ne ſerait-elle pas plus naturelle & plus théatrale ? Encor une fois je ne propoſe cette idée que comme un doute ; mais je crois que les combats du cœur ſont toujours plus intéreſſans que des raiſonemens politiques.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable;
Et c'eſt toujours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne eſtimer,
Quand il vient d'une main laſſe de l'oprimer.
Elle a le cœur trop bon pour ſe voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partiſans
Le hait trop puiſſamment pour aimer ſes préſens.

MAXIME.

Donc pour vous Emilie eſt un objet de haine?

q) *Quand j'aurai vengé Rome des maux ſouferts.*] L'eſprit de notre langue ne permet guères ces participes. Nous ne pouvons dire *des maux ſouferts*, comme on dit *des maux paſſés*. *Souferts* ſupoſe par quelqu'un *les maux qu'elle a ſouferts :* il ſerait à ſouhaiter que cet exemple de *Corneille* eût fait une régle ; la langue y gagnerait une marche plus rapide.

r) *L'épouſer ſur ſa cendre.*] Cet afermiſſement de *Cinna* dans ſon crime, cette fureur d'épouſer *Emilie* ſur le tombeau d'*Auguſte*, cette perſévérance dans la fourberie avec laquelle il a perſuadé *Auguſte* de ne point abdiquer, ne

CINNA.

La recevoir de lui me ſerait une gêne:
Mais *q*) quand j'aurai vengé Rome des maux ſouferts,
Je ſaurai le braver juſques dans les enfers.
Oui, quand par ſon trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à ſa main ma main enſanglantée,
r) L'épouſer ſur ſa cendre, & qu'après notre effort
Les préſens du tyran ſoient le prix de ſa mort.

MAXIME.

Mais l'aparence, ami, que vous puiſſiez lui plaire
Teint du ſang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

s) Ami, dans ce palais on peut nous écouter,

ſont eſpérer aucun remors; il était naturel qu'il en eût quand *Auguſte* lui a dit qu'il partagerait l'empire avec lui. Le cœur humain eſt ainſi fait: il ſe laiſſe toucher par le ſentiment préſent des bienfaits; & le ſpectateur n'atend pas d'un homme qui s'endurcit lorſqu'il devrait être atendri, qu'il s'atendrira après cet endurciſſement. Nous donnerons plus de jour à ce doute dans la ſuite.

s) *Ami, dans ce palais on peut nous écouter.*] Eh que peut-il dire de plus fort que ce qu'il a deja dit? n'a-t-il pas dans ce même palais déclaré qu'il veut épouſer *Emilie* ſur la cendre d'*Auguſte*? Cette concluſion de l'acte parait

Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence,
Dans un lieu ſi mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en ſûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du ſecond acte.

---

un peu fautive. On ſent aſſez qu'il n'eſt pas vraiſemblable que l'on conſpire, & qu'on rende compte de la conſpiration dans le cabinet d'*Auguſte*. Les acteurs ſont ſupoſés avoir paſſé d'un apartement dans un autre : mais ſi le lieu où ils ſont eſt ſi *mal propre à cette confidence*, il ne falait donc pas y dire tous ſes ſecrets. Il valait mieux motiver la ſortie par la néceſſité d'aller tout préparer pour la mort d'*Auguſte ;* c'eût été une raiſon valable & intéreſſante, & le péril d'*Auguſte* en eût redoublé.

L'obſervation la plus importante, à mon avis, c'eſt qu'ici l'intérêt change. On déteſtait *Auguſte* : on s'intéreſſait beaucoup à *Cinna* : maintenant c'eſt *Cinna* qu'on hait, c'eſt en faveur d'*Auguſte* que le cœur ſe déclare. Lors qu'ainſi on s'intéreſſe tour à tour pour les partis contraires, on ne s'intéreſſe en effet pour perſonne : c'eſt ce qui fait que pluſieurs gens de lettres regardent *Cinna* plutôt comme un bel ouvrage que comme une tragédie intéreſſante.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

LUI-MÊME il m'a tout dit, leur flame eſt mutuelle ;
Il adore Emilie, il eſt adoré d'elle ;
a) Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer ;
Et c'eſt pour l'acquérir qu'il nous fait conſpirer.

a) *Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer.*] Cependant *Maxime* a été témoin qu'*Auguſte* a donné *Emilie* à *Cinna ;* il peut donc croire que *Cinna* peut aſpirer à elle, ſans tuer *Auguſte*. *Cinna* & *Maxime* peuvent préſumer qu'*Emilie* ne tiendra pas contre un tel bienfait. *Maxime* ſurtout n'a nulle raiſon de penſer le contraire, puiſqu'il ne ſait point encor ſi *Emilie* cède ou non à la bonté d'*Auguſte ;* & *Cinna* peut penſer qu'*Emilie* ſera touchée, comme il commence lui-même à l'être. *Cinna* doit ſans doute l'eſpérer, & *Maxime* doit le craindre. Il doit donc dire, *Emilie* ſera à lui, ſoit qu'il cède aux bienfaits d'*Auguſte*, ſoit qu'il l'aſſaſſine.

EUPHORBE.

b) Je ne m'étone plus de cette violence,
Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance:
c) La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis,
Et tous vos conjurés deviendraient ſes amis.

MAXIME.

Ils ſervent *d*) à l'envi la paſſion d'un homme,
Qui n'agit que pour ſoi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je penſe ſervir Rome, & je ſers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes ſon rival!

MAXIME.

e) Oui, j'aime ſa maîtreſſe,

b) *Je ne m'étone plus de cette violence.*] Le mot de *violence* eſt peut-être trop fort. *Cinna* a étalé un faux zèle, une fourbe éloquente; eſt-ce là de la violence?

c) *La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis.*] On ſe démet d'une charge, d'un emploi, & non d'une ligue; on s'en détache, on s'en ſépare, on s'en déſunit, on y renonce.

d) Il y avait, *abuſés*: on a ſubſtitué *à l'envi.*

e) *Oui, j'aime ſa maîtreſſe.*
Avec aſſez d'adreſſe.
Ces vers de comédie, & cette manière froide d'exprimer qu'il eſt rival de *Cinna*, ne contribuent pas peu à l'aviliſſement de ce perſonage. L'amour qui n'eſt pas une grande paſſion, n'eſt pas théatral.

Et l'ai caché toujours avec aſſez d'adreſſe.
Mon ardeur inconue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter;
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enléve;
Son deſſein fait ma perte, & c'eſt moi qui l'achéve.
J'avance des ſuccès dont j'atens le trépas,
Et pour m'aſſaſſiner je lui prête mon bras.
f) Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORBE.

L'iſſue en eſt aiſée, agiſſez pour vous-même;
D'un deſſein qui vous perd rompez le coup fatal,
g) Gagnez une maîtreſſe acuſant un rival.
Auguſte à qui par là vous ſauverez la vie,

f) *Que l'amitié me plonge en un malheur extrême.*] Ni ſon amitié, ni ſon amour n'intéreſſe. J'ai toujours remarqué que cette ſcène eſt froide au théatre; la raiſon en eſt que l'amour de *Maxime* eſt inſipide. On aprend au troiſiéme acte que ce *Maxime* eſt amoureux. Si *Oreſte* dans l'*Andromaque* n'était rival de *Pirrus* qu'au troiſiéme acte, la piéce ſerait froide. L'amour de *Maxime* ne fait aucun effet, & tout ſon rôle n'eſt que celui d'un lâche ſans aucune paſſion théatrale.

g) *Gagnez une maitreſſe, acuſant un rival.*] Il ſemble par la conſtruction que ce ſoit *Emilie* qui acuſe : il falait *en acuſant*, pour lever l'équivoque. Légère inadvertance, qui ne fait aucun tort.

Ne vous poura jamais refuſer Emilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis;
h) Un véritable amant ne conaît point d'amis;
Et même avec juſtice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtreſſe oſe trahir ſon maître.
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'eſt un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un ſi noir deſſein tout devient légitime.
On n'eſt point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient ſa liberté!

h) *Un véritable amant ne conaît point d'amis.*] En général, ces maximes & ce terme de *véritable amant*, ſont tirés des romans de ce tems là, & ſurtout de l'*Aſtrée*, où l'on examine ſérieuſement ce qui conſtitue le véritable amant. Vous ne trouverez jamais ni ces maximes, ni ces mots, *véritables amans*, *vrais amans*, dans *Racine*. Si vous entendez par *véritable amant*, un homme agité d'une paſſion effrénée, furieux dans ſes déſirs, incapable d'écouter la raiſon, la vertu, la bienſéance, *Maxime* n'eſt

EUPHORBE.

Craignez tout d'un eſprit ſi plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'eſt point ce qui l'engage;
Le ſien, & non la gloire, anime ſon courage.
Il aimerait Céſar, s'il n'était amoureux;
Et n'eſt enfin qu'ingrat, & non pas généreux.
Penſez-vous avoir lû juſqu'au fond de ſon ame?
Sous la cauſe publique il vous cachait ſa flame,
Et peut cacher encor ſous cette paſſion
Les déteſtables feux de ſon ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'afranchir Rome, en faire ſon eſclave,
Qu'il vous compte déja pour un de ſes ſujets,
Ou que ſur votre perte il fonde ſes projets.

MAXIME.

Mais comment l'acuſer ſans nommer tout le reſte?
A tous nos conjurés l'avis ſerait funeſte;

rien de tout cela; il eſt de ſang froid, à peine parle-t-il de ſon amour. De plus il eſt l'ami de *Cinna* & ſon confident; il doit s'être douté que *Cinna* aime *Emilie*: il voit qu'*Auguſte* a donné *Emilie* à *Cinna*; c'était alors qu'il devait éprouver le ſentiment de la jalouſie. Ni les remors de *Cinna*, ni la jalouſie de *Maxime* ne remuent l'ame; pourquoi? c'eſt qu'ils viennent trop tard, comme on l'a déja dit, c'eſt qu'ils ont diſſerté au lieu de ſentir.

Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le ſeul bien du pays.
D'un ſi lâche deſſein mon ame eſt incapable.
Il perd trop d'innocens, pour punir un coupable.
J'oſe tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguſte s'eſt laſſé d'être ſi rigoureux.
En ces ocaſions ennuyé de ſuplices,
Ayant puni les chefs, il pardone aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez ſon couroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous diſputons en vain, & ce n'eſt que folie,
De vouloir par ſa perte acquérir Emilie;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire à ſes beaux yeux,
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'eſtime peu qu'Auguſte me la donne;
i) Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne,
Et ne fais point d'état de ſa poſſeſſion,

i) *Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne.*] Remarquez qu'on ne s'intéreſſe jamais à un amant qu'on eſt ſûr qui ſera rebuté. Pourquoi *Oreſte* intéreſſe-t-il dans *Andromaque*? c'eſt que *Racine* a eu le grand art de faire eſpérer qu'*Oreſte* ſerait aimé. Un amant toujours rebuté par ſa maitreſſe, l'eſt toujours auſſi par le ſpectateur, à

Si je n'ai point de part à ſon afection.
Puis-je la mériter par une triple ofenſe ?
Je trahis ſon amant, je détruis ſa vengeance ;
Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr ;
Et j'aurais quelque eſpoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

k) C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort dificile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouver un qui la puiſſe abuſer;
Et du reſte, le tems en poura diſpoſer.

MAXIME.

Mais ſi pour s'excuſer il nome ſa complice,
S'il arrive qu'Auguſte avec lui la puniſſe,
Puis-je lui demander pour prix de mon raport
Celle qui nous oblige à conſpirer ſa mort ?

EUPHORBE.

Vous pouriez m'opoſer tant & de tels obſtacles,
Que pour les ſurmonter il faudrait des miracles;
J'eſpère toutefois qu'à force d'y rêver...

moins qu'il ne reſpire la fureur de la vengeance. Point de vraie tragédie ſans grandes paſſions.

k) *C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort dificile.*] Cette manière de répondre à une objection preſſante ſent un peu plus le valet de comédie que le confident tragique.

MAXIME.

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver.
l) Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe,
Pour mieux réſoudre après ce que je me propoſe.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

VOus me ſemblez penſif.

CINNA.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin ſavoir quel eſt l'objet ?

CINNA.

m) Emilie & Céſar. L'un & l'autre me gêne ;
L'un me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine.

l) *Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe.*] On ne voit pas ce qu'il veut *tirer* de *Cinna ;* s'il veut être inſtruit que *Cinna* eſt ſon rival, il le ſait déja.

m) *Emilie & Céſar, l'un & l'autre me gêne.*] C'eſt là peut-être ce que *Cinna* devait dire immédiatement après la conférence d'*Auguſte*. Pourquoi a-t-il à préſent des remors ? s'eſt-il paſſé quelque choſe de nouveau qui ait pû lui en donner ? Je demande toujours pourquoi il n'en a point

Plût aux dieux que Céſar employât mieux ſes ſoins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins!
Que ſa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me déſarme!
Je ſens au fond du cœur mille remors cuiſans,
Qui rendent à mes yeux tous ſes bienfaits préſens.
Cette faveur ſi pleine, & ſi mal reconue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me ſemble ſur-tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'aplaudir, & me dire :
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part :
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard!
Ah! plutôt... Mais, hélas! j'idolâtre Emilie ;
Un ſerment exécrable à ſa haine me lie ;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux ;

ſenti, quand les bienfaits & la tendreſſe d'*Auguſte* devaient faire ſur ſon cœur une ſi forte impreſſion ? Il a été perfide ; il s'eſt obſtiné dans ſa perfidie. Les remors ſont le partage naturel de ceux que l'emportement des paſſions entraine au crime, mais non pas des fourbes conſommés. C'eſt ſur quoi les lecteurs qui connoiſſent le cœur humain doivent prononcer. Je ſuis bien loin de porter un jugement.

Des deux côtés j'ofenſe *n*) & ma gloire & les dieux.
Je deviens ſacrilège, ou je ſuis parricide;
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

o) Vous n'aviez point tantôt ces agitations;
Vous

n) *Et ma gloire & les dieux.*] Pourquoi les dieux? eſt-ce parce qu'il a fait ſerment à ſa maitreſſe? Il eſt utile d'obſerver ici que dans beaucoup de tragédies modernes on met ainſi les dieux à la fin du vers à cauſe de la rime. *Manlius* dit qu'un homme tel que lui partage la vengeance *avec les dieux:* un autre, qu'il punit à l'exemple *des dieux:* un troiſiéme, qu'il s'en prend *aux dieux.* Corneille tombe rarement dans cette faute puérile.

o) *Vous n'aviez point tantôt ces agitations.*] Vous voyez que *Corneille* a bien ſenti l'objection. *Maxime* demande à *Cinna* ce que tout le monde lui demanderait. Pourquoi avez-vous des remors ſi tard? qu'eſt-il ſurvenu qui vous oblige à changer ainſi? Il veut en tirer quelque choſe, & cependant il n'en tire rien. S'il voulait s'éclaircir de la paſſion d'*Emilie*, n'aurait-il pas été convenable que d'abord il eût ſoupçonné leur intelligence, que *Cinna* la lui eût avouée, que cet aveu l'eût mis au déſeſpoir, & que ce déſeſpoir joint aux conſeils d'*Euphorbe* l'eût déterminé, non pas à être délateur, car cela eſt bas, petit & ſans intérêt, mais à laiſſer deviner la conſpiration par ſes emportemens.

Vous paraiſſiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne ſentiez au cœur ni remors, ni reproche.

CINNA.

p) On ne les ſent auſſi que quand le coup aproche ;
Et l'on ne reconaît de ſemblables forfaits,
Que quand la main s'aprête à venir aux effets.

p) *On ne les ſent auſſi que quand le coup aproche.*] Oui, ſi vous n'avez pas reçu des bienfaits de celui que vous vouliez aſſaſſiner : mais ſi entre les préparatifs du crime & la conſommation, il vous a donné les plus grandes marques de faveur, vous avez tort de dire qu'on ne ſent des remors qu'au moment de l'aſſaſſinat.

Un coup n'aproche pas ; *reconnaitre des forfaits* n'eſt pas le mot propre ; *en venir aux effets* eſt faible & proſaïque.

Il ſera peut-être utile de faire voir comment *Shakeſpear* ſoixante ans auparavant exprima le même ſentiment dans la même occaſion. C'eſt *Brutus* prêt à aſſaſſiner *Céſar*.

» Entre le deſſein & l'exécution d'une choſe ſi terrible, » tout l'intervale n'eſt qu'un rêve afreux. Le génie de » Rome & les inſtrumens mortels de ſa ruine ſemblent » tenir conſeil dans nôtre ame bouleverſée : cet état fu- » neſte de l'ame tient de l'horreur de nos guerres civiles.

Betuveen the acting of a dreadfull thing,
And the firſt motion, all the interim is,
Like a fantaſma, or a hideous dream &c.

Je ne préſente point ces objets de comparaiſon pour égaler les irrégularités ſauvages & capricieuſes de *Shakeſpear* à la profondeur du jugement de *Corneille*, mais ſeulement

L'ame, de ſon deſſein juſque-là poſſédée,
S'atache aveuglément à ſa première idée ;
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel eſprit n'en eſt point acablé ?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Qu'avant que de fraper elle lui fit ſentir
Plus d'un remors en l'ame, & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;
Il ne ſoupçona point ſa main d'ingratitude ;
Et fut contre un tyran d'autant plus animé,

pour faire voir comment des hommes de génie expriment différemment les mêmes idées. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'obſerver encor qu'à l'aproche de ces grands événemens, l'agitation qu'on ſent eſt moins un remors qu'un trouble dont l'ame eſt ſaiſie : ce n'eſt point un remors que *Shakeſpear* donne à *Brutus*.

q) *De vos lâches conſeils.*] Voilà la plus forte critique du rôle qu'a joué *Cinna* dans la conférence avec *Auguſte* : auſſi *Cinna* n'y répond-il point. Cette ſcène eſt un peu froide, & pourait être très-vive ; car deux rivaux doivent dire des choſes intéreſſantes, ou ne pas paraître enſemble ; ils doivent être à la fois défians & animés ; mais ici ils ne font que raiſoner.

r) *Entendez crier Rome à vôtre côté.*] Cela eſt plus froid

Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même choſe,
Et formez vos remors d'une plus juſte cauſe,
q) De vos lâches conſeils, qui ſeuls ont arrêté
Le bonheur renaiſſant de notre liberté.
C'eſt vous ſeul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée.
De la main de Céſar Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais ſoufert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remiſe en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de ſon pouvoir ſuprême;
Mais *r*) entendez crier Rome à votre côté:

encore, parce que *Maxime* fait ici l'entouſiaſte mal à propos. Quiconque s'échauſe trop, réfroidit. *Maxime* parle en rhéteur: il devrait épier avec une douleur ſombre toutes les paroles de *Cinna*, paraitre jaloux, être prêt d'éclater, ſe retenir. Il eſt bien loin d'être *un véritable amant*, comme le diſait ſon confident; il n'eſt ni un vrai romain, ni un vrai conjuré, ni un vrai amant; il n'eſt que froid & faible: il a même changé d'opinion; car il diſait à *Cinna* au ſecond acte: Pourquoi voulez-vous aſſaſſiner *Auguſte*, plutôt que de recevoir de lui la liberté de Rome? Et à préſent il dit: Pourquoi n'aſſaſſinez-vous pas *Auguſte*? Veut-il par là faire perſévérer *Cinna* dans le crime, afin d'avoir une raiſon de plus pour être ſon délateur, comme *Cinna* a voulu empêcher *Auguſte* d'abdiquer, afin d'avoir un

Rens-moi, rens-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;
Et ſi tu m'as tantôt préféré ta maîtreſſe,
Ne me préfére pas le tyran qui m'opreſſe.

CINNA.

Ami, n'acable plus un eſprit malheureux,
Qui ne forme qu'en lâche un deſſein généreux.
Envers nos citoyens je ſai quelle eſt ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte:
Mais pardone aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer ſans me faire pitié;
Et laiſſe-moi, de grace, atendant Emilie,
Doner un libre cours à ma mélancolie:
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je ſuis
Veut de la ſolitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous bleſſe
De la bonté d'Octave, & de votre faibleſſe.
L'entretien des amans veut un entier ſecret.

prétexte de plus de l'aſſaſſiner. En ce cas voila deux ſcélerats qui cachent leur baſſe perfidie par des raiſonemens ſubtils.

s) *Adieu, je me retire en confident diſcret.*] Il finit ſon indigne rôle dans cette ſcène par un vers de comédie, & en ſe retirant comme un valet à qui on dit qu'on veut être ſeul. L'auteur a entiérement ſacrifié le rôle de *Ma-*

s) Adieu. Je me retire en confident diſcret.

SCENE III.

CINNA *ſeul.*

DOnne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble ſentiment que la vertu m'inſpire,
Et que l'honeur opoſe au coup précipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plutôt continue à le nomer faibleſſe,
Puiſqu'il devient ſi faible auprès d'une maîtreſſe,
Qu'il reſpecte un amour qu'il devrait étoufer,
Et que s'il le combat, il n'oſe en triompher.
En ces extrémités quel conſeil dois-je prendre?
De quel côté pencher? à quel parti me rendre?
t) Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là j'eſpère de cueillir,

xime: il ne faut le regarder que comme un perſonage qui ſert à faire valoir les autres.

t) *Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir*!] Ce vers ne prouve-t-il pas ce que j'ai déja dit, que ce n'était pas à *Cinna* à donner à l'empereur des conſeils du fourbe le plus déterminé? S'il a une ame ſi généreuſe, s'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas affermi *Auguſte*

Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'afranchir le lieu de ma naiſſance,
N'ont point aſſez d'apas pour flater ma raiſon,
S'il les faut acquérir par une trahiſon,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime;
Qui *u*) du peu que je ſuis fait une telle eſtime,
Qui me comble d'honeurs, qui m'acable de biens,
Qui ne prend pour régner de conſeils que les miens.
x) O coup! ô trahiſon trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'eſclavage de Rome!

dans le deſſein de quiter l'empire? S'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas ſenti les plus cuiſans remors au moment qu'*Auguſte* lui donnait *Emilie*?

u) *Du peu que je ſuis.*] Ce diſcours eſt d'un vil domeſtique, & non pas d'un ſénateur romain: il achève d'avilir ſon rôle qui était ſi mâle, ſi fier, ſi terrible au premier acte. On s'intéreſſait à *Cinna*, & à préſent on ne s'intéreſſe qu'à *Auguſte*.

x) *O coup! ô trahiſon, trop indigne d'un homme!*] J'en reviens toujours à ce remors trop tardif; je ſoupçonne qu'il ſerait très touchant, très intéreſſant, s'il avait été plus promt, s'il n'était pas contradictoire avec la rage d'épouſer *Emilie* ſur la cendre d'*Auguſte*. *Métaſtaſio*, dans ſa *Clémenza di Tito*, imitée de *Cinna*, commence par donner des remors à *Seſtus* qui joue le rôle de *Cinna*.

y) *Mais je dépens de vous, ô ſerment téméraire!*] Non

Périſſe mon amour, périſſe mon eſpoir,
Plutôt que de ma main parte un crime ſi noir!
Quoi! ne m'ofre-t-il pas tout ce que je ſouhaite,
Et qu'au prix de ſon ſang ma paſſion achète?
Pour joüir de ſes dons, faut-il l'aſſaſſiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
y) Mais je dépens de vous, ô ſerment téméraire!
O haine d'Emilie! ô ſouvenir d'un père!
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous eſt engagé,
z) Et je ne puis plus rien que par votre congé.

ſans doute il ne dépend pas de ce ſerment; c'eſt chercher un prétexte, & non pas une raiſon. Voilà un plaiſant ſerment, que la promeſſe faite à une femme de hazarder le dernier ſuplice pour faire une très vilaine action! Il devait dire: Les conjurés & moi, nous avons fait ſerment de venger la patrie. Voilà un ſerment reſpectable.

z) *Et je ne puis plus rien que par vôtre congé.*] *Par vôtre congé* ne ſe dit plus, & en effet ne devait pas ſe dire, puiſque ce mot vient de congédier, qui ne ſignifie pas permetre. Comment un homme qui n'a pas les fureurs de l'amour, un petit-fils de *Pompée* qui a aſſemblé tant de romains pour rendre la liberté à la patrie, peut-il dire en langage de ruelle, Je ne peux rien que par le congé d'une femme. Il falait donc le peindre dès le premier acte comme un homme éperdu d'amour, forcé par une maîtreſſe qu'il idolâtre à conſpirer contre un maitre qu'il aime.

C'eſt à vous à régler ce qu'il faut que je faſſe;
C'eſt à vous, Emilie, à lui donner ſa grace:
Vos ſeules volontés préſident à ſon ſort,
Et tiennent en mes mains & ſa vie & ſa mort.
O dieux! qui comme vous la rendez adorable,
a) Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable;
Et puiſque de ſes loix je ne puis m'afranchir,
Faites qu'à mes déſirs je la puiſſe fléchir.
b) Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV.

EMILIE, CINNA, FULVIE.

EMILIE.

GRaces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine.
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi;

C'eſt ainſi que *Metaſtazio* peint *Seſtus* dans la *Clemenza di Tito*, en donnant à ce *Titus* le caractère de l'*Oreſte* de *Racine*. Ce n'eſt pas que je préfère ce *Seſtus* à *Cinna*, il s'en faut beaucoup; mais je dis que le rôle de *Cinna* ſerait beaucoup plus touchant, ſi on l'avait peint dès le premier acte aveuglé par une paſſion furieuſe; mais il a joué à ce premier acte le rôle d'un *Brutus*, & au troiſiéme il n'eſt plus qu'un amant timide.

a) *Rendez la comme vous à mes vœux exorable.*] *Exorable*

Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave, en ma préſence, a tout dit à Livie ;
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le déſavoûrez-vous ? & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

EMILIE.

L'effet eſt en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

EMILIE.

Je ſuis toûjours moi-même, & mon cœur n'eſt point autre.
Me donner à Cinna, c'eſt ne lui donner rien,
C'eſt ſeulement lui faire un préſent de ſon bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... O ciel ! l'oſai-je dire?

devrait ſe dire ; c'eſt un terme ſonore, intelligible, néceſſaire & digne des beaux vers que débite *Cinna*. Il eſt bien étrange, qu'on diſe *implacable* & non *placable*, *ame inaltérable* & non pas *ame altérable*, *héros indomtable* & non *héros domtable* &c.

b) *Mais voici de retour cette belle inhumaine.*] *Belle inhumaine* fait quelque peine, à cauſe de tant de fades vers de galanterie où cette expreſſion commune ſe trouve.

EMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je ſoupire,
Et vois que ſi nos cœurs avaient mêmes déſirs,
Je n'aurais pas beſoin d'expliquer mes ſoupirs.
Ainſi je ſuis trop ſûr que je vais vous déplaire ;
Mais je n'oſe parler, & je ne puis me taire.

EMILIE.

C'eſt trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Emilie, & le ciel me foudroie,
Si cette paſſion ne fait toute ma joie,
Et ſi je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet atendre d'un grand cœur.

c) *Mettre un roi hors du trône.*] Il y avait, *jeter un roi du trône & donner ſes états. Mettre hors* eſt bien moins énergique que *jeter*, & n'eſt pas même une expreſſion noble. *Roi hors* eſt dur à l'oreille. Pourquoi ne dirait-on pas *jeter du trone* ? on dit bien *jeter du haut du trône* : en tout cas *chaſſer* eût été mieux que *mettre hors*. Quelquefois en corrigeant on affaiblit.

d) *Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.*] Voilà une imitation admirable de ces beaux vers d'*Horace* :

Mais voyez à quel prix vous me donez votre ame;
Et me rendant heureux, vous me rendez infame.
Cette bonté d'Auguſte...

EMILIE.

Il ſufit, je t'entens,
Je vois ton repentir & tes vœux inconſtans.
Les faveurs du tyran emportent tes promeſſes;
Tes feux & tes ſermens cédent à ſes careſſes;
Et ton eſprit crédule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouvant tout, peut auſſi me donner.
Tu me veux de ſa main plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainſi jamais je t'apartienne.
Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,
c) Mettre un roi hors du trône, & donner ſes états,
De ſes proſcriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le monde;
d) Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.

Et cuncta terrarum ſubacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Cette imitation eſt d'autant plus belle, qu'elle eſt en ſentiment. Pluſieurs s'étonent qu'*Emilie* afectant de penſer comme *Caton*, ait cependant reçu pendant quinze ans les bienfaits & l'argent d'*Auguſte*, dont *l'épargne lui a été ouverte*. Cette conduite ne ſemble pas s'acorder avec cette inflexibilité héroïque dont elle fait parade.

CINNA.

Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je ſuis toûjours moi-même, & ma foi toûjours pure.
La pitié que je ſens ne me rend point parjure.
J'obéis ſans réſerve à tous vos ſentimens,
e) Et prens vos intérêts par-delà mes ſermens.
J'ai pû, vous le ſavez, ſans parjure & ſans crime,
Vous laiſſer échaper cette illuſtre victime.
Céſar ſe dépouillant du pouvoir ſouverain,
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le ſein.
La conjuration s'en allait diſſipée,
Vos deſſeins avortés, votre haine trompée;
Moi ſeul j'ai rafermi ſon eſprit étonné,
Et pour vous l'imoler ma main l'a couronné.

EMILIE.

Pour me l'imoler, traître! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive, & que je l'aime!
Que je ſois le *f*) butin de qui l'oſe épargner,

e) *Et prens vos intérêts par-delà mes ſermens.*] *Par-delà mes ſermens* : expreſſion dont je ne trouve que cet exemple, & cet exemple me paraît mériter d'être ſuivi.

f) *Butin* n'eſt pas le mot propre.

g) *Je rens tout à l'amour.*] La ſcène ſe refroidit par ces argumens de *Cinna ;* il veut prouver qu'il a ſatisfait à l'amour, parce qu'il veut que le ſort d'*Auguſte* dépende de

Et le prix du conſeil qui le force à régner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai ſervie.
Sans moi vous n'auriez point de pouvoir ſur ſa vie;
Et malgré ſes bienfaits *g*) je rens tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périſſe, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéiſſance,
Soufrez ce faible effort de ma reconaiſſance,
Que je tâche de vaincre un indigne couroux,
h) Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
i) Une ame généreuſe, & que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide;
Elle en hait l'infamie atachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honeur.

EMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie.
La perfidie eſt noble envers la tyranie;
Et quand on rompt le cours d'un ſort ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus généreux.

ſa maîtreſſe. Toute cette tirade paraît un peu obſcure.

h) *Et vous donner pour lui l'amour.*] Il faut *& de vous donner.* Le mot d'*amour* n'eſt point du tout convenable.

i) *Une ame généreuſe &c.*] Toutes ces ſentences refroidiſſent encor. Voyez ſi *Oreſte* & *Hermione* parlent en ſentences.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

EMILIE.

k) Je me fais des vertus dignes d'une romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

EMILIE.

Oſe tout pour ravir
Une odieuſe vie à qui le fait ſervir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être eſclave.

k) *Je me fais des vertus dignes d'une romaine.*] Ce vers eſt beau, & ces ſentimens d'*Emilie* ne ſe démentent jamais. Pluſieurs demandent encor, pourquoi cette *Emilie* ne touche point ? pourquoi ce perſonage ne fait pas au théatre la grande impreſſion qu'y fait *Hermione* ? elle eſt l'ame de toute la piéce, & cependant elle inſpire peu d'intérêt. N'eſt-ce point parce qu'elle n'eſt pas malheureuſe ? n'eſt-ce point parce que les ſentimens d'un *Brutus*, d'un *Caſſius*, conviennent peu à une fille ? n'eſt-ce point parce que ſa facilité à recevoir l'argent d'*Auguſte* dément la grandeur d'ame qu'elle afecte ? n'eſt-ce point parce que ce rôle n'eſt pas tout-à-fait dans la nature ? cette fille que *Balzac* apelle une adorable furie, eſt-elle ſi adorable ? C'eſt *Emilie* que *Racine* avait en vûe, lorſqu'il dit dans une de ſes préfaces, qu'il ne veut pas mettre ſur le théatre de ces

CINNA.

C'eſt l'être avec honeur, que de l'être d'Octave;
Et nous voyons ſouvent des rois à nos genoux
Demander pour apui tels eſclaves que nous;
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des diadêmes;
l) Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impoſe un joug dont il nous afranchit.

EMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe!
m) Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe!

femmes qui font des leçons d'héroïſme aux hommes. Malgré tout cela le rôle d'*Emilie* eſt plein de choſes ſublimes; & quand on compare ce qu'on faiſait alors à ce ſeul rôle d'*Emilie*, on eſt étonné, on admire.

l) *Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes.*] Il faut remarquer les plus légères fautes de langage. On eſt *ſouverain de*, on n'eſt pas *ſouverain ſur*, encore moins *ſouverain ſur une grandeur*: mais ce qui eſt bien plus digne de remarque, c'eſt que le ſecond vers n'eſt qu'une faible répétition du premier.

m) *Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe.*] Ce beau vers eſt une contradiction avec celui que dit *Auguſte* au cinquiéme acte.

Qu'en te couronant roi je t'aurais donné moins.

Ou *Emilie*, ou *Auguſte* a tort. Il n'eſt pas douteux que le

Aux deux bouts de la terre *n*) en eſt-il un ſi vain,
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine ſur ſa tête atira notre haine,
En ſe déshonorant par l'amour d'une reine :
o) Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain ſe nomait l'afranchi,
Quand de toute l'Aſie il ſe fut vû l'arbitre,
Eût encor moins priſé ſon trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, ſoutiens ſa dignité ;
Et prenant d'un romain la généroſité,
Sache qu'il n'en eſt point que le ciel n'ait fait naître,
Pour comander aux rois, & pour vivre ſans maître.

CINNA.

p) Le ciel a trop fait voir en de tels atentats,
Qu'il

vers d'*Emilie* étant plus romain, plus fort, & même étant devenu proverbe, ne dût être conſervé, & celui d'*Auguſte* ſacrifié.

n) *En eſt-il un ſi vain ?*]
Il y avait :
Aux deux bouts de la terre en eſt-il d'aſſez vain
Pour prétendre égaler un citoyen romain ?

o) *Attale ce grand roi.*] Cet exemple du roi *Attale* ſerait peut-être plus convenable dans un conſeil que dans la bouche d'une fille qui veut venger ſon père. Mais la beauté

Qu'il hait les aſſaſſins, & punit les ingrats;
Et quoi qu'on entreprenne, & quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chute :
Il ſe met du parti de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont on les tue eſt longtems à ſaigner ;
Et quand à les punir il a pû ſe réſoudre,
De pareils châtimens n'apartiennent qu'au foudre.

EMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rens,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, ſers la tyranie,
Abandonne ton ame à ſon lâche génie ;
Et pour rendre le calme à ton eſprit flotant,
Oublie & ta naiſſance, & le prix qui t'atend.
q) Sans emprunter ta main pour ſervir ma colère,

beauté de ces vers & ces traits tirés de l'hiſtoire romaine, font un très-grand plaiſir aux lecteurs, quoiqu'au théatre ils réfroidiſſent un peu la ſcène. Au reſte cet *Attale* était un très-petit roi de Pergame, qui ne poſſédait pas un pays de trente lieues.

p) *Le ciel a trop fait voir en de tels atentats.*] Cette replique de *Cinna* ne paraît pas convenable. Un ſujet parle ainſi dans une monarchie ; mais un homme du ſang de *Pompée* doit-il parler en ſujet ?

q) *Sans emprunter ta main pour ſervir ma colère.*] Le mot

Je ſaurai bien venger mon pays & mon père.
J'aurais déja l'honeur d'un ſi fameux trépas,
Si l'amour juſqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'eſt lui qui ſous tes loix me tenant aſſervie,
M'a fait en ta faveur prendre ſoin de ma vie:
Seule, contre un tyran, en le faiſant périr,
Par les mains de ſa garde il me falait mourir.
Je t'euſſe par ma mort dérobé ta captive;
r) Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive.

de *colère* ne paraît peut-être pas aſſez juſte. On ne ſent point de colère pour la mort d'un père mis au *nombre* des proſcrits il y a trente ans. Le mot de *reſſentiment* ſerait plus propre: mais en poëſie, *colère* peut ſignifier *indignation, reſſentiment, ſouvenir des injures, déſir de vengeance.*

r) *Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive.*] Je remarque ailleurs que toutes les phraſes qui commencent par *comme* ſentent la diſſertation, le raiſonement, & que la chaleur du ſentiment ne permet guères ce tour proſaïque. Mais eſt-ce un ſentiment bien touchant, bien tragique, que celui d'Emilie? *Je n'ai pas voulu tuer Auguſte moi-méme, parce qu'on m'aurait tuée; je veux vivre pour toi, & je veux que ce ſoit toi qui hazardes ta vie &c.*

s) *A fait choix d'un eſclave &c.* Il eſt trop dur d'apeler Cinna *eſclave* au propre, de lui dire qu'il eſt un fils ſupoſé, qu'il eſt fils d'un eſclave: cette condition était au-deſſous de celle de nos valets.

J'ai voulu, mais en vain, me conſerver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonez-moi, grands dieux, ſi je me ſuis trompée,
Quand j'ai penſé chérir un neveu de Pompée,
Et ſi d'un faux ſemblant mon eſprit abuſé,
s) A fait choix d'un eſclave en ſon lieu ſupoſé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puiſſes être;
Et ſi, pour me gagner, il faut trahir ton maître,
t) Mille autres à l'envi recevraient cette loi,

t) *Mille autres à l'envi recevraient cette loi.*] Doit-elle lui dire que mille autres aſſaſſineraient l'empereur pour mériter les bonnes graces d'une femme? cela ne révolte-t-il pas un peu? cela n'empêche-t-il pas qu'on ne s'intéreſſe à *Emilie?* Cette préſomption de ſa beauté la rend moins intéreſſante. Une femme emportée par une grande paſſion touche beaucoup; mais une femme qui a la vanité de regarder ſa poſſeſſion comme le plus grand prix où l'on puiſſe aſpirer, révolte au lieu d'intéreſſer. *Emilie* a déja dit au premier acte, qu'on publiera dans toute l'Italie qu'on n'a pû la mériter qu'en tuant *Auguſte;* elle a dit à Cinna, *Songe que mes faveurs t'atendent.* Ici elle dit, *que mille romains tueraient Auguſte pour mériter ſes bonnes graces.* Quelle femme a jamais parlé ainſi? Quelle diférence entre elle & *Hermione*, qui dit dans une ſituation à peu près ſemblable:

Quoi! ſans qu'elle employât une ſeule prière,
Ma mère en ſa faveur arma la Grèce entière!

S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'apréhende pas qu'un autre ainſi m'obtienne.
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne.
Mes jours avec les ſiens ſe vont précipiter,
Puiſque ta lâcheté n'oſe me mériter.
Viens me voir dans ſon ſang & dans le mien baignée,
De ma ſeule vertu mourir acompagnée,
Et te dire en mourant d'un eſprit ſatisfait:
N'acuſe point mon ſort, c'eſt toi ſeul qui l'as fait;
Je deſcens dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me ſuit qui t'était deſtinée;

Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne conaiſſaient pas.
Et moi, je ne prétens que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du ſoin de mon injure;
Il peut me conquerir, à ce prix, ſans danger.
Je me livre moi-même & ne puis me venger!

C'eſt ainſi que s'exprime le goût perfectioné; & le génie dénué de ce goût ſûr bronche quelquefois. On ne prétend pas encor une fois rien diminuer de l'extrême mérite de *Corneille;* mais il faut qu'un comentateur n'ait en vuë que la vérité & l'utilité publique. Au reſte la fin de cette tirade eſt fort belle.

u) S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes.] Mais en ce cas *Auguſte* eſt donc un monſtre à étoufer. *Cinna* ne devait donc pas balancer; il a donc très-grand tort de ſe dédire. Ses remors ne ſont donc pas vrais?

Je meurs en détruiſant un pouvoir abſolu,
Mais je vivrais à toi ſi tu l'avais voulu.

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire,
Il faut afranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut ſur un tyran porter de juſtes coups;
Mais aprenez qu'Auguſte eſt moins tyran que vous:
u) S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point juſqu'ici tyraniſé nos ames;
Mais *x*) l'empire inhumain qu'exercent vos beautés,

Comment peut-il aimer un tyran qui ôte aux romains leurs biens, leurs femmes & leurs vies? Ces contradictions ne font-elles pas tort au pathétique, auſſi-bien qu'au vrai, ſans lequel rien n'eſt beau?

x) *L'empire inhumain qu'exercent vos beautés.*] C'eſt ici une idée poëtique, ou plutôt une ſubtilité. Vos beautés ſont plus inhumaines qu'*Auguſte!* Ce n'eſt pas ainſi que la vraie paſſion parle. *Oreſte* dans une circonſtance ſemblable, dit à *Hermione*:

Non, je vous priverai d'un plaiſir ſi funeſte,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreſte.

Il ne s'amuſe point à dire que les beautés inhumaines d'*Hermione* ſont des tyrans; il le fait ſentir en ſe déterminant malgré lui à un crime. Ce n'eſt pas là le poëte qui parle, c'eſt le perſonage.

Force juſqu'aux eſprits & juſqu'aux volontés.
y) Vous me faites priſer ce qui me déshonore;
Vous me faites haïr ce que mon ame adore;
Vous me faites répandre un ſang pour qui je dois
Expoſer tout le mien & mille & mille fois:
Vous le voulez, j'y cours, ma parole eſt donnée;
z) Mais ma main auſſi-tôt contre mon ſein tournée,
Aux manes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment;
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire auſſi-tôt que perdue.
Adieu.

SCENE V.

EMILIE, FULVIE.

FULVIE.

VOus avez mis ſon ame au déſeſpoir.

y) *Vous me faites priſer ce qui me deshonore;*
Vous me faites haïr ce que mon cœur adore.]

Priſer n'eſt plus d'uſage. *Cinna* ne priſe point ici ſon action, puiſqu'il la condamne. Il dit qu'il adore *Auguſte*, cela eſt beaucoup trop fort: il n'adore point *Auguſte*; *il devrait*, dit-il, *donner ſon ſang pour lui mille & mille fois.* Il devait donc être très touché au moment que ce

EMILIE.

Qu'il ceſſe de m'aimer, ou ſuive ſon devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de ſa vie.
Vous en pleurez?

EMILIE.

Hélas! cours après lui, Fulvie;
Et ſi ton amitié daigne me ſecourir,
Arrache-lui du cœur ce deſſein de mourir:
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en ſa faveur vous laiſſez vivre Auguſte?

EMILIE.

Ah! c'eſt faire à ma haine une loi trop injuſte.

FULVIE.

Et quoi donc?

même *Auguſte* lui donnait *Emilie*. Il lui a conſeillé de garder l'empire pour l'aſſaſſiner, & il voudrait donner mille vies pour lui par réflexion.

7) *Mais ma main auſſi-tôt contre mon ſein tournée.*] Ces derniers vers reconcilient *Cinna* avec le ſpectateur; c'eſt un très-grand art. *Racine* a imité ce morceau dans l'*Andromaque*:

Et mes mains auſſi-tôt contre mon ſein tournées &c.

EMILIE.

Qu'il achève, & dégage ſa foi,
&) Et qu'il choiſiſſe après de la mort, ou de moi.

Fin du troiſiéme acte.

&) *Et qu'il choiſiſſe après de la mort ou de moi.*] Ce ſont là de ces traits qui portaient le docteur cité par *Balzac*, à nommer Emilie *adorable furie*. On ne peut guères finir un acte d'une manière plus grande ou plus tragique ; & ſi *Emilie* avait une raiſon plus preſſante de vouloir faire périr *Auguſte*, ſi elle n'avait apris que depuis peu *Auguſte* a fait mourir ſon père, ſi elle avait connu ce père, ſi ce père même avait pû lui demander vengeance, ce rôle ſerait du plus grand intérêt. Mais ce qui peut détruire tout l'intérêt qu'on prendrait à *Emilie*, c'eſt la ſupoſition de l'auteur qu'elle eſt adoptée par *Auguſte*. On devait chez les romains autant & plus d'amour filial à un père d'adoption qu'à un père qui ne l'était que par le ſang. *Emilie* conſpire contre *Auguſte* ſon père & ſon bienfaiteur au bout de trente ans, pour venger *Toranius* qu'elle n'a jamais vû. Alors cette furie n'eſt point du tout adorable ; elle eſt réellement parricide. Cependant gardons-nous bien de croire qu'*Emilie* malgré ſon ingratitude, & *Cinna* malgré ſa perfidie, ne ſoient pas deux très-beaux rôles : tous deux étincellent de traits admirables.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

TOUT ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroyable.

EUPHORBE.

a) Seigneur, le récit même en paraît effroyable.
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur ;
Et la ſeule penſée en fait frémir d'horreur.

a) *Seigneur, le récit même en paraît effroyable.*] Il eſt triſte qu'un ſi bas & ſi lâche ſubalterne, un eſclave afranchi, paraiſſe avec *Auguſte*, & que l'auteur n'ait pas trouvé dans la jalouſie de *Maxime*, dans les emportemens que ſa paſſion eût dû lui inſpirer, ou dans quelqu'autre invention tragique, de quoi fournir des ſoupçons à *Auguſte*. Si le trouble de *Cinna*, celui de *Maxime*, celui d'*Emilie*, ouvraient les yeux de l'empereur, cela ſerait beaucoup plus noble & plus théatral que la dénonciation d'un eſclave, qui eſt un reſſort trop mince & trop trivial.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis ! Quoi, Cinna ! Quoi,
Maxime !
Les deux que j'honorais d'une ſi haute eſtime !
A qui j'ouvrais mon cœur, & dont j'avais fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'aracher le jour l'un & l'autre conſpire !
Maxime a vû ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juſte repentir ;
Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontés *b*) d'autant plus ſe mutine ;
Lui ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les conjurés fait ce juſte remors ;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à rafermir leurs ames ébranlées.

b) *D'autant plus ſe mutine.*] Ce mot eſt faible après l'expreſſion, *il s'obſtine dans ſa rage.* L'idée la plus forte doit toujours être la dernière. De plus, *ſe mutiner contre des bontés*, eſt une expreſſion bourgeoiſe ; on ne l'employe qu'en parlant des enfans. *D'autant plus* exige un *que* ; c'eſt une phraſe qui n'eſt pas achevée.

AUGUSTE.

Lui ſeul les encourage, & lui ſeul les ſéduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahiſon conçûe au ſein d'une furie !
O trop ſenſible coup d'une main ſi chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

[*Il lui parle à l'oreille.*]

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, ſeront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraſte en même tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de ſon crime.

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

c) IL l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir:
A peine du palais il a pû revenir,

c) *Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.*] On ne peut nier que ce lâche & inutile menſonge d'*Euphorbe* ne ſoit indigne de la tragédie. Mais, dira-t-on, on a le même reproche à faire à *Ænone* dans *Phédre*. Point du tout ; elle eſt criminelle, elle calomnie *Hypolite* ; mais elle ne dit pas une fauſſe nouvelle ; c'eſt cela qui eſt petit & bas.

Que, les yeux égarés, & le regard farouche,
Le cœur gros de ſoupirs, les ſanglots à la bouche,
Il déteſte ſa vie & ce complot maudit,
M'en aprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant comandé que je vous avertiſſe,
Il ajoute : *Dis-lui que je me fais juſtice,*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité;
Puis ſoudain dans le Tibre il s'eſt précipité,
Dont l'eau groſſe & rapide, & la nuit aſſez noire,
M'ont dérobé la fin de ſa tragique hiſtoire.

AUGUSTE.

Sous ce preſſant remors il a trop ſucombé,
Et s'eſt à mes bontés lui-même dérobé.
Il n'eſt crime envers moi qu'un repentir n'efface:
Mais puiſqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reſte, & faites qu'on ait ſoin
De tenir en lieu ſûr ce fidéle témoin.

SCENE III.

AUGUSTE *ſeul.*

Ciel, à qui voulez-vous déſormais que je fie
Les ſecrets de mon ame, & le ſoin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,

Si donant des ſujets il ôte les amis,
Si tel eſt le deſtin des grandeurs ſouveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'atirent que des haines;
Et ſi votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'eſt ſûr; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & ceſſe de te plaindre.
Quoi, tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de ſang où ton bras s'eſt baigné,
d) De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a verſé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte; & revoi tout d'un tems
Pérouſe au ſien noyée & tous ſes habitans.
Remets dans ton eſprit, après tant de carnages,
De tes proſcriptions les ſanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le boureau,
Au ſein de ton tuteur enfonças le coûteau;
Et puis oſe acuſer le deſtin d'injuſtice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſuplice,

d) *De combien ont rougi.*] Cela n'eſt pas français. Il falait, *quels flots j'en ai verſés aux champs de Macédoine*, ou quelque choſe de ſemblable.

Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahiſon eſt juſte, & le ciel l'autoriſe.
Quite ta dignité comme tu l'as aquiſe.
e) Rens un ſang infidéle à l'infidélité ;
Et ſoufre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandone!
Quelle fureur, Cinna, m'acuſe & te pardone ?
Toi, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait ſeule mon crime,
Reléve pour l'abatre un trône illégitime ;
Et d'un zèle effronté couvrant ſon atentat,
S'opoſe pour me perdre au bonheur de l'état ?
Donc juſqu'à l'oublier je pourais me contraindre!
Tu vivrais en repos, après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer.

e) *Rens un ſang infidèle à l'infidélité.*] Ce vers eſt imité de *Malherbe.*

Fait de tous les aſſauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Un tel abus de mots, & quelques longueurs, quelques répétitions, empêchent ce beau monologue de faire tout ſon effet. A meſure que le public s'eſt plus éclairé, il s'eſt un peu dégouté des longs monologues. On s'eſt laſſé

Qui pardonne aiſément invite à l'ofenſer.
Puniſſons l'aſſaſſin, proſcrivons les complices.
Mais quoi! toujours du ſang, & toujours des ſuplices,
Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arrêter:
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille;
Et le ſang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits & non plus aſſurés.
Octave, n'atens plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chute;
Meurs, tu ferais pour vivre un lâche & vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéreſſe:
Meurs, puiſque c'eſt un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puiſqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.

de voir des empereurs qui parlaient ſi longtems tout ſeuls. Mais ne devrait-on pas ſe prêter à l'illuſion du théatre? *Auguſte* ne pouvait-il pas être ſupoſé au milieu de ſa cour, & s'abandoner à ſes réflexions devant ſes confidens, qui tiendraient lieu du chœur des anciens?

Il faut avouër que le monologue eſt un peu long. Les étrangers ne peuvent ſoufrir ces ſcènes ſans action, & il n'y a peut-être pas aſſez d'action dans *Cinna*.

La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
f) Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.
Meurs; mais quite du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide,
Contenant ſes déſirs puni ſon parricide;
Fais un tourment pour lui de ſon propre trépas,
En faiſant qu'il le voye, & n'en jouïſſe pas;
g) Mais jouïſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine;
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir abſolu!
O rigoureux combat d'un cœur irréſolu,
Qui fuit en même tems tout ce qu'il ſe propoſe!
D'un prince malheureux ordonez quelque choſe.
h) Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner?
Ou

f) *Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.*] C'eſt ici le tour de phraſe Italien. On dirait bien, *non vale il comprar*; c'eſt un trope dont *Corneille* enrichiſſait nôtre langue.

g) *Mais jouïſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine.*] *Peine* ici veut dire ſuplice.

h) *Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner?*] Ces expreſſions, *qui des deux*, *duquel*, n'expriment qu'un froid embaras, elles peignent un homme qui veut réſoudre un problême, non un cœur agité.

Ou laiſſez-moi périr, ou laiſſez-moi régner.

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE. *i*)

AUGUSTE.

MAdame, on me trahit, & la main qui me tue
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abatue.
Cinna, Cinna le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conſeils d'une femme?

AUGUSTE.

Hélas! de quel conſeil eſt capable mon ame?

i) On a retranché toute cette ſcène au théatre depuis environ trente ans. Rien ne révolte plus que de voir un perſonage s'introduire ſur la fin, ſans avoir été annoncé, & ſe mêler des intérêts de la piéce ſans y être néceſſaire. Le conſeil que *Livie* donne à *Auguſte* eſt raporté dans l'hiſtoire; mais il fait un très-mauvais effet dans la tragédie. Il ôte à *Auguſte* la gloire de prendre de lui-même un parti généreux. *Auguſte* répond à Livie; *Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme, vous me tenez parole*; & après ces vers comiques il ſuit ces mêmes conſeils.

LIVIE.

Votre ſévérité, ſans produire aucun fruit,
Seigneur, juſqu'à préſent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide.
Salvidien à bas a ſoulevé Lépide;
Muréne a ſuccédé, Cépion l'a ſuivi.
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi,
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant oſe prendre la place;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'annoblir par de ſi hauts projets.
Après avoir en vain puni leur inſolence,
Eſſayez ſur Cinna ce que peut la clémence,
Faites ſon châtiment de ſa confuſion,
Cherchez le plus utile en cette ocaſion.
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut ſervir à votre renomée;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'éfaroucher,

Cette conduite l'avilit. On a donc eu raiſon de retrancher tout le rôle de *Livie*, comme celui de l'infante dans le *Cid*. Pardonons ces fautes au commencement de l'art, & ſurtout au ſublime, dont *Corneille* a donné beaucoup plus d'exemples, qu'il n'en a donné de faibleſſes dans ſes belles tragédies.

k) J'ai trop par vos avis conſulté là-deſſus.] *Là-deſſus*,

Peut-être à vos bontés ſe laiſſeront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons les tout-à-fait en quitant cet empire,
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conſpire.
k) J'ai trop par vos avis conſulté là-deſſus;
Ne m'en parlez jamais, je ne conſulte plus.
Ceſſe de ſoupirer, Rome, pour ta franchiſe;
Si je t'ai miſe aux fers, moi-même je les briſe;
Et te rens ton état, après l'avoir conquis,
Plus paiſible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hai moi ſans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime moi ſans me craindre:
De tout ce qu'eut Sylla de puiſſance & d'honeur,
Laſſé comme il en fut, j'aſpire à ſon bonheur.

LIVIE.

Aſſez & trop longtems ſon exemple vous flate;
Mais gardez *l*) que ſur vous le contraire n'éclate.
Ce bonheur ſans pareil qui conſerva ſes jours,
Ne ſerait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

là-deſſous, *ci-deſſus*, *ci-deſſous*; termes familiers qu'il faut abſolument éviter, ſoit en vers, ſoit en proſe.

l) *Que ſur vous le contraire n'éclate.*] *Un contraire qui éclate* n'exprime pas aſſez la penſée de l'auteur, ne forme pas une image aſſez préciſe. Le contraire d'un exemple ne peut ſe dire.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il eſt trop grand, ſi j'ai tort d'y prétendre,
J'abandone mon ſang à qui voudra l'épandre.
Après un long voyage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quiter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'eſt plutôt déſeſpoir que généroſité.

AUGUSTE.

Régner & careſſer une main ſi traîtreſſe,
Au lieu de ſa vertu, c'eſt montrer ſa faibleſſe.

m) *Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme.*] *Corneille* devait d'autant moins mettre un reproche ſi injuſte & ſi aviliſſant dans la bouche d'*Auguſte*, que cette groſſiéreté eſt manifeſtement contraire à l'hiſtoire. *Uxori gratias egit*, dit *Sénèque* le philoſophe, dont le ſujet de *Cinna* eſt tiré.

n) *Depuis vingt ans je régne, & j'en ſais les vertus.*] *Je ſais les vertus de régner* eſt un barbariſme de phraſe, un ſoléciſme; on peut dire, *les vertus des rois, des capitai-*

LIVIE.

C'eſt régner ſur vous-même, & par un noble choix
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

m) Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme,
Vous me tenez parole, & c'en ſont là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abatus,
n) Depuis vingt ans je régne, & j'en ſais les vertus;
Je ſai leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel atentat,
Et la ſeule penſée eſt un crime d'état,
Une ofenſe qu'on fait *o*) à toute ſa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou ceſſe d'être prince.

LIVIE.

Donez moins de croyance à votre paſſion.

nes, *des magiſtrats*, mais non *les vertus de régner*, *de combatre*, *de juger*.

o) *A toute ſa province.*] La rime de *prince* n'a que celle de *province* en ſubſtantif : cette indigence eſt ce qui contribue davantage à rendre ſouvent la verſification françaiſe faible, languiſſante & forcée. *Corneille* eſt obligé de mettre ſouvent *toute ſa province*, pour rimer à *prince* ; & *toute ſa province* eſt une expreſſion bien malheureuſe, ſurtout quand il s'agit de l'empire Romain.

AUGUSTE.

Ayez moins de faibleſſe, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas ſi mal un conſeil ſalutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu, nous perdons tems.

LIVIE.

Je ne vous quite point,
Seigneur, que mon amour n'ait *p*) obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs *q*) qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre perſone, & non votre fortune.

p) *Obtenu ce point.*] Ce mot *point* eſt trivial & didactique. Premier *point*, ſecond *point*, le *point* principal.

q) *Qui vous rend importune*] augmente encor la faute qui conſiſte à faire rejeter par *Auguſte* un très-bon conſeil qu'en effet il accepte.

r) La ſcène reſte vuide; c'eſt un grand défaut aujourd'hui, & dans lequel même les plus médiocres auteurs ne tombent pas. Mais *Corneille* eſt le premier qui ait pratiqué cette régle ſi belle & ſi néceſſaire, de lier les ſcènes, & de ne faire paraître ſur le théatre aucun perſonage ſans une raiſon évidente. Si le légiſlateur manque ici à la loi qu'il a

[*ſeule.*]

Il m'échape, ſuivons, & forçons-le de voir,
Qu'il peut, en faiſant grace, afermir ſon pouvoir;
Et qu'enfin la clémence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'univers conaître un vrai monarque.

S C E N E V. r)

E M I L I E, F U L V I E.

E M I L I E.

s) D'Où me vient cette joye, & que mal à propos
Mon eſprit malgré moi goûte un entier repos?
Céſar mande Cinna ſans me donner d'alarmes!
Mon cœur eſt ſans ſoupirs, mes yeux n'ont point de larmes,

introduite, il eſt aſſûrément bien excuſable. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Emilie* arrive avec ſa confidente pour parler de ſa conſpiration dans la même chambre dont *Auguſte* ſort; ainſi elle eſt ſupoſée parler dans un autre apartement.

s) *D'où me vient cette joye &c.*] On ne voit pas trop en effet d'où lui vient cette prétenduë joye; c'était au contraire le moment des plus terribles inquiétudes. On peut être alors aterré, immobile, égaré, acablé, inſenſible à force d'éprouver des ſentimens trop profonds; mais de la joye! cela n'eſt pas dans la nature.

Comme ſi j'aprenais d'un ſecret mouvement
Que tout doit ſuccéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu ? Me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE.

J'avais gagné ſur lui qu'il aimerait la vie ;
t) Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux,
Faire un ſecond effort contre votre couroux.
Je m'en aplaudiſſais, quand ſoudain Polyclète,
Des volontés d'Auguſte ordinaire interprète,
Eſt venu l'aborder & ſans ſuite & ſans bruit,
Et de ſa part ſur l'heure au palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe;

t) *Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux.*]

Et je vous l'amenais . . . faire un ſecond effort contre un grand *couroux*, n'eſt ni français ni intelligible ; de plus comment cette *Fulvie* n'eſt-elle pas effrayée d'avoir vû *Cinna* conduit chez *Auguſte*, & des complices arrêtés ? comment n'en parle-t-elle pas d'abord ? comment n'inſpire-t-elle pas le plus grand effroi à *Emilie* ? Il ſemble qu'elle diſe par ocaſion des nouvelles indiférentes.

u) *Soupçonne quelque choſe.*] Ces termes lâches & ſans idée, ces familiarités de la converſation, doivent être ſoigneuſement évités.

x) *Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi.*] *Je ne ſais quoi* eſt du ſtile de la comédie, & ce n'eſt pas aſſû-

Chacun diverſement *u*) ſoupçone quelque choſe;
Tous préſument qu'il ait un grand ſujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embaraſſe, & que je viens d'aprendre,
C'eſt que deux inconus ſe ſont ſaiſis d'Evandre,
Qu'Euphorbe eſt arrêté ſans qu'on ſache pourquoi,
x) Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi:
y) On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte;
z) On parle d'eaux, de Tibre, & l'on ſe tait du reſte.

EMILIE.

Que de ſujets de craindre & de déſeſpérer,
a) Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer!

rément un *je ne ſais quoi*, que la mort de *Maxime* principal conjuré.

y) *On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte.*] *On lui veut imputer* eſt de la gazette ſuiſſe; *on veut dire qu'il s'eſt donné une bataille.*

z) *On parle d'eaux &c.*] Il eſt bien ſingulier qu'elle diſe que *Maxime* s'eſt noyé, & qu'on ſe tait du reſte; qu'eſt-ce que le reſte? & comment *Corneille*, qui corrigea quelques vers dans cette piéce, ne reforma-t-il pas ceux ci? n'avait-il pas un ami?

a) *Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer.*] Cela n'eſt pas naturel. *Emilie* doit être au déſeſpoir d'avoir conduit ſon amant au ſuplice. Le reſte n'eſt-il pas un peu de dé-

A chaque ocaſion le ciel y fait deſcendre
Un ſentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine frayeur tantôt m'a pû troubler;
Et je ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Je vous entens, grands dieux! vos bontés que j'adore
Ne peuvent conſentir que je me déshonore;
Et ne me permettant ſoupirs, ſanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage,
Qui m'a fait entreprendre un ſi fameux ouvrage;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonez,
b) Et dans la même aſſiéte où vous me retenez.
O liberté de Rome! ô manes de mon père!

clamation? On entend toujours ces vers d'*Emilie* ſans émotion; d'où vient cette indiférence? c'eſt qu'elle ne dit pas ce que tout autre dirait à ſa place; elle a forcé ſon amant à conſpirer, à courir au ſuplice, & elle parle de ſa gloire! & elle eſt *fumante* d'un *courroux* généreux! elle devrait être déſeſpérée, & non pas fumante.

b) *Et dans la même aſſiéte où vous me retenez.*] Pourquoi les dieux voudraient-ils qu'elle mourût dans cette *aſſiéte?* qu'importe qu'elle meure dans cette *aſſiéte* ou dans une autre? Ce qui importe, c'eſt qu'elle a conduit ſon amant & ſes amis à la mort.

J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pû faire.
Contre votre tyran j'ai ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre:
N'ayant pû vous venger je vous irai rejoindre,
Mais ſi fumante encor d'un généreux couroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous fera ſur l'heure aiſément reconaître
Le ſang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

S C E N E VI.

MAXIME, EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

c) MAis je vous vois, Maxime, & l'on vous faiſait mort!

c) *Mais &c.*] Ne diſſimulons rien, cette réſurrection de *Maxime* n'eſt pas une invention heureuſe. Qu'un héros qu'on croyait mort dans un combat reparaiſſe, c'eſt un moment intéreſſant. Mais le public ne peut ſoufrir un lâche, que ſon valet avait ſupoſé s'être jeté dans la rivière. *Corneille* n'a pas prétendu faire un coup de théatre; mais il pouvait éviter cette aparition inatenduë d'un homme qu'on croit mort, & dont on ne déſire point du tout la vie; il était fort inutile à la piéce que ſon eſclave *Euphorbe* eût feint que ſon maître s'était noyé.

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguſte avec ce faux raport.
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

EMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que ſon plus grand regret,
C'eſt de voir que Céſar ſait tout votre ſecret:
En vain il le dénie, & le veut méconaître,
Evandre a tout conté pour excuſer ſon maître;
Et par l'ordre d'Auguſte on vient vous arrêter.

EMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;
Je ſuis prête à le ſuivre, & laſſe de l'atendre.

MAXIME.

Il vous atend chez moi.

EMILIE.

Chez vous!

d) *En faveur de Cinna je fais ce que je puis.*] *Maxime* jouë le rôle d'un miſérable; pourquoi l'auteur pouvant l'anoblir, l'a-t-il rendu ſi bas? Aparemment il cherchait un contraſte; mais de tels contraſtes ne peuvent guère réuſſir que dans la comédie.

e) *Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre.*] Que

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre;
Mais aprenez le ſoin que le ciel a de vous;
C'eſt un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous pourſuive;
Nous avons pour partir un vaiſſeau ſur la rive.

EMILIE.

Me conais-tu, Maxime, & ſais-tu qui je ſuis ?

MAXIME.

d) En faveur de Cinna je fais ce que je puis;
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reſte de lui-même.
Sauvons-nous, Emilie, & conſervons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

EMILIE.

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
e) Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur ſurvivre.
Quiconque après ſa perte aſpire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

veut dire *de peur de leur ſurvivre* ? Le ſens naturel eſt qu'il ne faut pas venger *Cinna*, parce que ſi on le vengeait, on ne mourrait pas avec lui ; mais en voulant le venger, on pourait aller au ſuplice, puiſque qu'*Auguſte* eſt maître, & que tout eſt découvert. Je crois que *Corneille* veut dire : *Tu feins de le venger & tu veux lui ſurvivre.*

MAXIME.

Quel déſeſpoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O dieux! que de faibleſſe en une ame ſi forte!
Ce cœur ſi généreux rend ſi peu de combat;
Et du premier revers la fortune l'abat!
Rapellez, rapellez cette vertu ſublime,
Ouvrez enfin les yeux, & conaiſſez Maxime;
f) C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez;
g) Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flame:
Avec la même ardeur il ſaura vous chérir,
Que...

EMILIE.

h) Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir!
Tu prétens un peu trop: mais quoi que tu prétendes,
Rens-toi digne du moins de ce que tu demandes;
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'ofrir un cœur que tu fais voir ſi bas:

f) *C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez.*] Cela eſt comique, & achève de rendre le rôle de *Maxime* inſuportable.

g) *Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une ame.*] L'auteur veut dire: *Cinna & Maxime n'avaient qu'une ame;* mais il ne le dit pas.

Fais que je porte envie à ta vertu parfaite;
Ne te pouvant aimer fais que je te regrette.
Montre d'un vrai romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi? ſi ton amitié pour Cinna s'intéreſſe,
Crois-tu qu'elle conſiſte à flater ſa maîtreſſe?
Aprens, aprens de moi quel en eſt le devoir;
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juſte douleur eſt trop impétueuſe.

EMILIE.

La tienne en ta faveur eſt trop ingénieuſe.
Tu me parles déja d'un bienheureux retour;
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cet amour en naiſſant eſt toutefois extrême.
C'eſt votre amant en vous, c'eſt mon ami que j'aime;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embraſé...

EMILIE.

i) Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé.

h) *Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir*] eſt ſublime.

i) *Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé.*] *Aviſé*, n'eſt pas le mot propre; il ſemble qu'au contraire *Maxime* a été trop aviſé; il parait trop évidemment un perfide; *Emilie* l'a déja apellé lâche.

Ma perte m'a ſurpriſe & ne m'a point troublée ;
Mon noble déſeſpoir ne m'a point aveuglée.
Ma vertu toute entiére agit ſans s'émouvoir ;
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ? vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie ?

EMILIE.

Oui, tu l'es, puiſqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite eſt trop bien concerté,
Pour ne te ſoupçoner d'aucune lâcheté.
Les dieux ſeraient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avaient ſans toi levé tous les obſtacles.
Fuis ſans moi, *k*) tes amours ſont ici ſuperflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

EMILIE.

k) *Tes amours ſont ici ſuperflus.*] *Superflu* n'eſt pas encor le mot propre ; ces amours doivent être très odieux à *Emilie.*

l) Cette ſcène de *Maxime* & d'*Emilie* ne fait pas l'effet qu'elle pourait produire, parce que l'amour de *Maxime* révolte, parce que cette ſcène ne produit rien, parce qu'elle ne ſert qu'à remplir un moment vuide, parce qu'on ſent bien qu'*Emilie* n'acceptera point les propoſitions de *Maxime*,

EMILIE.

J'en préſume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures;
Mais n'eſpère pas non plus m'éblouïr de parjures.
Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te juſtifier.

MAXIME.

Vivez, belle Emilie, & ſoufrez qu'en eſclave...

EMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en préſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons. *l*)

SCENE VII. m)

MAXIME *ſeul.*

DEſeſpéré, confus,
Et digne, s'il ſe peut, d'un plus cruel refus,

Maxime, parce qu'il eſt impoſſible de rien produire de théatral & d'atachant entre un lâche qu'on mépriſe, & une femme qui ne peut l'écouter.

m) Autant que le ſpectateur s'eſt prêté au monologue important d'*Auguſte*, qui eſt un perſonage reſpectable, autant il ſe refuſe au monologue de *Maxime*, qui excite l'indignation & le mépris. Jamais un monologue ne fait un bel effet, que quand on s'intéreſſe à celui qui parle, que

Que réſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſuplice
n) Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?
Aucune illuſion ne te doit plus flater.
Emilie en mourant va tout faire éclater.
o) Sur un même échafaut la perte de ſa vie
Etalera ſa gloire & ton ignominie ;
Et ſa mort va laiſſer à la poſtérité
L'infame ſouvenir de ta déloyauté.
p) Un même jour t'a vû, par une fauſſe adreſſe,
Trahir ton ſouverain, ton ami, ta maîtreſſe,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amans au tyran immolés,
Il te reſte aucun fruit que la honte & la rage,

quand ſes paſſions, ſes vertus, ſes malheurs, ſes faibleſſes font dans ſon ame un combat ſi noble, ſi atachant, ſi animé, que vous lui pardonez de parler trop longtems à ſoi-même.

n) *Que ta vertu prépare.*] Ce mot de *vertu* dans la bouche de *Maxime* eſt déplacé, & va juſqu'au ridicule.

o) *Sur un même échafaut.*] Il n'y avait point d'échafaut chez les romains pour les criminels. L'apareil barbare des ſuplices n'était point connu, excepté celui de la potence en croix pour les eſclaves.

p) *Un même jour t'a vû par une fauſſe adreſſe.*] *Fauſſe adreſſe* eſt trop faible, & *Maxime* n'a point été adroit.

Qu'un remors inutile alume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils;
Mais que peut-on atendre enfin de tes pareils?
q) Jamais un afranchi n'eſt qu'un eſclave infame;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne encor ſervile avec la liberté
N'a pû prendre un rayon de généroſité.
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance;
Tu m'as fait démentir l'honeur de ma naiſſance;
Mon cœur te réſiſtait, & tu l'as combatu,
r) Juſqu'à ce que ta fourbe ait ſouillé ſa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coute la gloire;
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.

q) *Jamais un afranchi n'eſt qu'un eſclave infame.*] Il ne paraît pas convenable qu'un conjuré, qu'un ſénateur reproche à un eſclave de lui avoir fait commettre une mauvaiſe action; ce reproche ſerait bon dans la bouche d'une femme faible, dans celle de *Phédre*, par exemple, à l'égard d'*Ænone*, dans celle d'un jeune homme ſans expérience; mais le ſpectateur ne peut ſoufrir un ſénateur qui débite un long monologue, pour dire à ſon eſclave qui n'eſt pas là, qu'il eſpère qu'il pourra ſe venger de lui, & le punir de lui avoir fait commettre une action infame.

r) *Juſqu'à ce que.*] Il faut éviter cette cacophonie en vers, & même dans la proſe ſoutenue.

s) Mais les dieux permettront à mes reſſentimens,
De te ſacrifier aux yeux des deux amans;
Et j'oſe m'aſſurer, qu'en dépit de mon crime,
Mon ſang leur ſervira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien mon bras juſtement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatriéme acte.

---

s) *Mais les dieux permettront à mes reſſentimens.*] On ſe ſoucie fort peu que cet eſclave *Euphorbe* ſoit mis en croix ou non. Cet acte eſt un peu défectueux dans toutes ſes parties : la dificulté d'en faire cinq eſt ſi grande, l'art était alors ſi peu connu, qu'il ſerait injuſte de condamner *Corneille*. Cet acte eût été admirable partout ailleurs dans ſon tems : mais nous ne recherchons pas ſi une choſe était bonne autrefois, nous recherchons ſi elle eſt bonne pour tous les tems.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

a) PRENS un ſiége, Cinna, prens, & ſur toute choſe,
Obſerve exactement la loi que je t'impoſe.

a) *Prens un ſiége, Cinna, &c.*] *Sede, inquit, Cinna: hoc primum à te peto ne loquentem interpelles.* Toute cette ſcène eſt de *Sénèque* le philoſophe. Par quel prodige de l'art *Corneille* a-t-il ſurpaſſé *Sénèque* comme dans les *Horaces*? Il a été plus nerveux que *Tite-Live;* c'eſt là le privilège de la belle poëſie, & c'eſt un de ces exemples qui condamnent bien fortement ces deux auteurs, *d'Aubignac* & *la Motte*, qui ont voulu faire des tragédies en proſe: *d'Aubignac*, homme ſans talens, qui pour avoir mal étudié le théatre croyait pouvoir faire une bonne tragédie dans la proſe la plus plate; *la Motte*, homme d'eſprit & de génie, qui ayant trop négligé le ſtile & la langue dans la poëſie pour laquelle il avait beaucoup de talent, voulut faire des tragédies en proſe, parce que la proſe eſt plus aiſée que la poëſie.

Prête ſans me troubler l'oreille à mes diſcours;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.
Tiens ta langue captive, & ſi ce grand ſilence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pouras me répondre après tout à loïſir.
Sur ce point ſeulement contente mon déſir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te ſouvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, & les miens.
b) Au milieu de leur camp tu reçus la naiſſance;
Et lorſqu'après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine enracinée au milieu de ton ſein,
T'avait mis contre moi les armes à la main:
Tu fus mon ennemi même avant que de naître;
Et tu le fus encor quand tu me pus conaître;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce ſang qui t'avait fait du contraire parti.

b) *Au milieu de leur camp &c.*] Il y avait auparavant:
Ce fut dedans leur camp que tu pris la naiſſance;
Et quand après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine héréditaire ayant paſſé dans toi,

Autant que tu l'as pu, les effets l'ont ſuivie ;
Je ne m'en ſuis vengé qu'en te donant la vie.
Je te fis priſonier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta priſon, mes faveurs tes liens.
Je te reſtituai d'abord ton patrimoine :
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu ſais que depuis à chaque ocaſion
Je ſuis tombé pour toi dans la profuſion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai ſur l'heure & ſans peine acordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur ſang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conſervé le jour que je reſpire.
c) De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs ſont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rapellant Mécéne,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donai ſa place en ce triſte accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon ame irréſolue

T'avait mis à la main les armes contre moi.
Leur haine héréditaire était bien plus beau que *leur haine enracinée.*

c) *De la façon*] eſt trop familier, trop trivial.

Me preſſant de quiter ma puiſſance abſolue,
De Maxime & de toi j'ai pris les ſeuls avis ;
Et ce ſont malgré lui les tiens que j'ai ſuivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
d) Qu'en te couronant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en ſouviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas ſi-tôt ſortir de ta mémoire ;
Mais ce qu'on ne pourait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner.

CINNA.

Moi, Seigneur, moi que j'euſſe une ame ſi traîtreſſe!
Qu'un ſi lâche deſſein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promeſſe;
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te juſtifîras après, ſi tu le peux.
Ecoute cependant, & tiens mieux ta parole.

d) *Qu'en te couronant roi je t'aurais donné moins.*] Voilà ce vers qui contredit celui d'*Emilie* ; d'ailleurs quel royaume aurait-il donné à *Cinna* ? les romains n'en recevaient point. Ce n'eſt qu'une inadvertance qui n'ôte rien au ſentiment & à l'éloquence vraie & ſans enflure dont ce morceau eſt rempli.

Tu veux m'aſſaſſiner demain au capitole,
Pendant le ſacrifice, & ta main pour ſignal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit ocuper la porte,
L'autre moitié te ſuivre, & te prêter main forte.
e) Ai-je de bons avis, ou de mauvais ſoupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reſte ne vaut pas l'honeur d'être nommé:
Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,
Que preſſent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui déſeſpérant de les plus éviter,
Si tout n'eſt renverſé, ne ſauraient ſubſiſter.
Tu te tais maintenant, & gardes le ſilence,
Plus par confuſion que par obéiſſance.
Quel était ton deſſein, & que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abatu?

e) *Ai-je de bons avis ou de mauvais ſoupçons?*
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?]
Bons & *mauvais* n'eſt-il pas un peu trop antithèſe? & ces antithèſes en général ne ſont-elles pas trop fréquentes dans les vers français & dans la plupart des langues modernes?

Afranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son ſalut déſormais dépend d'un ſouverain,
Qui pour tout conſerver tienne tout en ſa main;
Et ſi ſa liberté te faiſait entreprendre,
Tu ne m'euſſes jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'état,
Sans vouloir l'acquérir par un aſſaſſinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur ſon deſtin le menace,
Si pour monter au trône & lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obſtacle que moi;
Si juſques à ce point ſon ſort eſt déplorable,
Que tu ſois après moi le plus conſidérable;
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puiſſe après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

f) *Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite.*] Ce vers & les ſuivans ocaſionèrent un jour une ſaillie ſingulière. Le dernier maréchal de *la Feuillade*, étant ſur le théatre, dit tout haut à *Auguſte*, Ah tu me gâtes le *ſoyons amis de Cinna.* Le vieux comédien qui jouait *Auguſte* ſe déconcerta, & crut avoir mal joué. Le maréchal après la pièce lui dit : Ce n'eſt pas vous qui m'avez déplu, c'eſt *Auguſte*, qui dit à *Cinna* qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'eſt propre à rien, qu'il fait pitié, & qui enſuite lui dit,

Aprens à te conaître, & deſcens en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime;
Chacun tremble ſous toi, chacun t'ofre des vœux;
Ta fortune eſt bien haut, tu peux ce que je veux:
f) Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonais à ton peu de mérite.
Oſe me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-deſſus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient;
Elle ſeule t'élève, & ſeule te ſoutient;
C'eſt elle qu'on adore, & non pas ta perſonne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui ſeule eſt ton apui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;

ſoyons amis. Si le roi m'en diſait autant, je le remercierais de ſon amitié.

Il y a un grand ſens & beaucoup de fineſſe dans cette plaiſanterie. On peut pardoner à un coupable qu'on mépriſe, mais on ne devient pas ſon ami; il falait peut-être que *Cinna* tres-criminel fût encor grand aux yeux d'*Auguſte*. Cela n'empêche pas que le diſcours d'*Auguſte* ne ſoit un des plus beaux que nous ayons dans notre langue.

Régne, ſi tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oſes-tu penſer que les Serviliens,
Les Coſſes, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur ſang ſont les vives images,
Quitent le noble orgueil d'un ſang ſi généreux,
Juſqu'à pouvoir ſoufrir que tu régnes ſur eux ?
Parle, parle, il eſt tems.

CINNA.

Je demeure ſtupide,
Non que votre colère ou la mort m'intimide ;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver ;
Et j'en cherche l'auteur ſans le pouvoir trouver.
Mais c'eſt trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je ſuis romain, & du ſang de Pompée.
Le père & les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de Céſar étaient trop peu vengés.
C'eſt là d'un beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe ;
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
g) N'atendez point de moi d'infames repentirs,

g) *N'atendez pas de moi d'infames repentirs.*] Le *repentir* ne peut ici admettre de pluriel.

h) *Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.*] Le ſens eſt, *ce que vous devez faire ;* mais l'expreſſion eſt

D'inutiles regrets, ni de honteux ſoupirs.
Le ſort vous eſt propice, autant qu'il m'eſt contraire.
h) Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la poſtérité ;
Et mon trépas importe à votre ſureté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime ;
Et loin de t'excuſer, tu courones ton crime.
Voyons ſi ta conſtance ira juſques au bout.
Tu ſais ce qui t'eſt dû, tu vois que je ſais tout ;
Fais ton arrêt toi-même, & choiſis tes ſuplices.

SCENE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, EMILIE, FULVIE.

LIVIE.

VOus ne conaiſſez pas encor tous les complices ;
i) Votre Emilie en eſt, Seigneur, & la voici.

trop équivoque ; elle ſemble ſignifier ce que *Cinna* doit faire à *Auguſte*.

i) *Votre Emilie en eſt, Seigneur, & la voici.*] Les acteurs ont été obligés de retrancher *Livie*, qui venait faire

CINNA.

C'eſt elle-même, ô dieux!

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, auſſi !

EMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étais, Seigneur, la cauſe & le ſalaire.

AUGUSTE.

k) Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui,
T'emporte-t-il déja juſqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ces tranſports un peu trop s'abandonne ;
Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.

EMILIE.

Cet amour qui m'expoſe à vos reſſentimens,
N'eſt point le promt effet de vos comandemens.

ici le perſonage d'un exemt, & qui ne diſait que ces deux vers. On les fait prononcer par *Emilie*, mais ils lui ſont peu convenables ; elle ne doit pas dire à Auguſte, *votre Emilie ;* ce mot la condamne ſi elle vient s'acuſer elle-même ; il faut qu'elle débute en diſant, *Je viens mourir avec Cinna.*

k) *Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui.*

. . . . . .

Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.]

Ces flames dans nos cœurs ſans votre ordre étaient
nées ;
Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimaſſe, & qu'il brulât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi.
Je ne voulus jamais lui donner d'eſpérance,
Qu'il ne m'eût de mon père aſſuré la vengeance.
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis ;
l) Le ciel romt le ſuccès que je m'étais promis ;
Et je vous viens, Seigneur, ofrir une victime,
Non pour ſauver ſa vie en me chargeant du crime:
Son trépas eſt trop juſte après ſon atentat ;
Et toute excuſe eſt vaine en un crime d'état:
Mourir en ſa préſence, & rejoindre mon père,
C'eſt tout ce qui m'amène, & tout ce que j'eſpère.

AUGUSTE.

Juſques à quand, ô ciel, & par quelle raiſon

Cette petite ironie eſt-elle bien placée dans ce moment tragique ? eſt-ce ainſi qu'*Auguſte* doit parler ?

l) *Le ciel rompt le ſuccès promis.*] On ne rompt point un ſuccès, encor moins un ſuccès qu'on s'eſt promis : on rompt une union, on détruit des eſpérances, on fait avorter des deſſeins, on prévient des projets. Le ciel ne m'a pas acordé, m'ôte, me ravit le ſuccès que je m'étais promis.

Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maiſon?
Pour ſes débordemens j'en ai chaſſé *Julie*;
Mon amour en ſa place a fait choix d'Emilie;
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honeur, l'autre a ſoif de mon ſang:
Et prenant toutes deux leur paſſion pour guide,
m) L'une fut impudique, & l'autre eſt parricide.
O, ma fille, eſt-ce là le prix de mes bienfaits?

EMILIE.

n) Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeuneſſe.

EMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendreſſe;

Il

m) *L'une fut impudique & l'autre parricide.*] Ce mot *impudique* ne ſe dit plus guères dans le ſtile noble, parce qu'il préſente une idée qui ne l'eſt pas; on n'aime point d'ailleurs à voir *Auguſte* ſe rapeller cette idée humiliante & étrangère au ſujet. Les gens inſtruits ſavent trop bien qu'*Emilie* ne fut même jamais adoptée par *Auguſte*; elle ne l'eſt que dans cette piéce.

n) Il y avait dans les premières éditions :

Mon père l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

On a corrigé depuis :

Ceux

Il fut votre tuteur, & vous ſon aſſaſſin;
Et vous m'avez au crime enſeigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point ſeul difère,
Que votre ambition s'eſt immolé mon père,
Et qu'un juſte couroux dont je me ſens brûler,
A ſon ſang innocent voulait vous immoler.

o) LIVIE.

C'en eſt trop, Emilie, arrête, & conſidère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père:
Sa mort dont la mémoire alume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, & non de l'empereur.
Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en abſout alors qu'il nous la donne;
Et dans le ſacré rang où ſa faveur l'a mis,
p) Le paſſé devient juſte & l'avenir permis.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

Mais *firent mêmes effets* n'eſt recevable ni en vers, ni en proſe.

o) Les comédiens ont retranché tout le couplet de *Livie*, & il n'eſt pas à regretter. Non-ſeulement *Livie* n'était pas néceſſaire, mais elle ſe faiſait de fête mal à propos, pour débiter une maxime auſſi fauſſe qu'horrible, qu'il eſt permis d'aſſaſſiner pour une couronne, & qu'on eſt abſous de tous les crimes quand on régne.

p) *Le paſſé devient juſte, & l'avenir permis.*] Ce vers

Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait, ou faſſe, il eſt inviolable.
Nous lui devons nos biens, nos jours ſont en ſa main ;
Et jamais on n'a droit ſur ceux du ſouverain.

EMILIE.

Auſſi dans le diſcours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, & non pour me défendre.
Puniſſez donc, ſeigneur, ces criminels apas,
Qui de vos favoris ſont d'illuſtres ingrats.
Tranchez mes triſtes jours pour aſſurer les vôtres.
q) Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres ;
Et je ſuis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour enſemble, & le ſang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez ſéduit, & que je ſoufre encore

n'a pas de ſens. *L'avenir* ne peut ſignifier *les crimes à venir* ; & s'il le ſignifiait, cette idée ſerait abominable.

q) *Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres.*] Il ſemble qu'*Emilie* ſoit toujours ſûre de faire conſpirer qui elle voudra, parce qu'elle ſe croit belle. Doit-elle dire à *Auguſte* qu'elle aura d'autres amans qui vengeront celui qu'elle aura perdu ?

r) *Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme.*] Ce vers paraît trop du ton de la comédie, & eſt d'autant plus déplacé, qu'*Emilie* doit être ſupoſée avoir voulu

D'être déshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer.
J'avais fait ce deſſein avant que de l'aimer.
A mes plus ſaints déſirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres ſoins elle ſerait ſenſible.
Je parlai de ſon père, & de votre rigueur;
Et l'ofre de mon bras ſuivit celle du cœur.
r) Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme!
Je l'ataquai par là, *s*) par là je pris ſon ame.
Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait.
Elle n'a conſpiré que par mon artifice;
J'en ſuis le ſeul auteur, elle n'eſt que complice. *t*)

EMILIE.

Cinna, qu'oſes-tu dire? Eſt-ce là me chérir,

venger ſon père, non pas parce qu'elle a le caractère d'une femme, mais parce qu'elle a écouté la voix de la nature.

s) *Par là je pris ſon ame.*] Expreſſion trop familière.

t) Pourquoi toute cette conteſtation entre *Cinna* & *Emilie* eſt-elle un peu froide? C'eſt que ſi *Auguſte* veut leur pardoner, il importe fort peu qui des deux ſoit le plus coupable; & que s'il veut les punir, il importe encor moins qui des deux a ſéduit l'autre. Ces diſputes, ces combats à qui mourra l'un pour l'autre, font une

Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne ſouillez point ma gloire.

EMILIE.

La mienne ſe flétrit, ſi Céſar te veut croire.

CINNA.

Et la mienne ſe perd, *u*) ſi vous tirez à vous
Toute celle qui ſuit de ſi *x*) généreux coups.

EMILIE.

y) Hé bien, prens-en ta part, & me laiſſe la mienne;
Ce ſerait l'afaiblir que d'afaiblir la tienne.
La gloire & le plaiſir, la honte & les tourmens,
z) Tout doit être comun entre de vrais amans.
Nos deux ames, ſeigneur, ſont deux ames romaines;
Uniſſant nos déſirs nous unîmes nos haines.

grande impreſſion, quand on peut héſiter entre deux perſonages, quand on ignore ſur lequel des deux le coup tombera, mais non pas quand tous les deux ſont condamnés & condamnables.

u) *Si vous tirez à vous*] eſt une expreſſion trop peu noble.

x) *Généreux coups*] ne peut ſe dire d'une entrepriſe qui n'a pas eu d'effet.

y) *Hé bien, prens-en ta part*] eſt du ton de la comédie.

z) *Tout doit être comun entre de vrais amans.*] Ce vers eſt encor du ton de la comédie; & cette expreſſion *de*

De nos parens perdus le vif reſſentiment
Nous aprit nos devoirs en un même moment ;
En ce noble deſſein nos cœurs ſe rencontrèrent ;
Nos eſprits généreux enſemble le formèrent.
Enſemble nous cherchons l'honeur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous ſéparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide ;
Oui, je vous unirai, puiſque vous le voulez ;
Il faut bien ſatisfaire aux feux dont vous brulez ;
Et que tout l'univers, ſachant ce qui m'anime,
S'étonne du ſuplice auſſi-bien que du crime.
&) Mais enfin le ciel m'aime, & ſes bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

vrais amans, revient trop ſouvent.

&) *Mais enfin le ciel m'aime. — Il m'a rendu Maxime.*] *Maxime* vient ici faire un perſonage auſſi inutile que *Livi* . Il paraît qu'il ne doit point dire à *Auguſte* qu'on l'a fait paſſer pour noyé, de peur qu'on n'eût envoyé après lui, puiſqu'il n'avait révélé la conſpiration qu'à condition qu'on lui pardonerait. N'eût-il pas été mieux qu'il ſe fût noyé en effet de douleur d'avoir joué un ſi lâche perſonage ? On ne s'intéreſſe qu'au ſort de *Cinna* & d'*Emilie*, & la grace de *Maxime* ne touche perſonne.

SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, EMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

APproche, ſeul ami, que j'éprouve fidéle.

MAXIME.

Honorez moins, ſeigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as ſu garantir :
C'eſt à toi que je dois & le jour & l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis conaiſſez mieux le pire.
Si vous régnez encor, ſeigneur, ſi vous vivez,
C'eſt ma jalouſe rage à qui vous le devez.
Un vertueux remors n'a point touché mon ame;

a) *Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé.*] *Feindre* ne peut gouverner le datif; on ne peut dire, *feindre à quelqu'un.*

b) *Sous l'eſpoir du retour.*] Expreſſion de comédie. *Retour pour venger*, expreſſion vicieuſe.

c) *Sa vertu combatue a redoublé ſes forces.*] On dit, *les*

Pour perdre mon rival j'ai découvert ſa trame.
a) Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
De crainte qu'après moi vous n'euſſiez envoyé.
Je voulais avoir lieu d'abuſer Emilie,
Efrayer ſon eſprit, la tirer d'Italie;
Et penſais la réſoudre à cet enlévement,
b) Sous l'eſpoir du retour pour venger ſon amant;
Mais au lieu de goûter ces mortelles amorces,
c) Sa vertu combatuë a redoublé ſes forces,
Elle a lû dans mon cœur. Vous ſavez le ſurplus,
Et je vous en ferais des récits ſuperflus.
Vous voyez le ſuccès de mon lâche artifice.
d) Si pourtant quelque grace eſt dûe à mon indice,
e) Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et ſoufrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtreſſe, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

forces d'un état, la force de l'ame. De plus, *Emilie* n'avait beſoin ni de forces ni de vertu pour mépriſer *Maxime.*

d) *Si pourtant quelque grace eſt dûe à mon indice.*] *Indice* eſt là pour rimer à *artifice.* Le mot propre eſt *aveu.*

e) *Faites périr Euphorbe.*] C'eſt un ſentiment lâche, cruel & inutile.

AUGUSTE.

En eſt-ce aſſez, ô ciel! & le ſort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor ſéduire?
Qu'il joigne à ſes efforts le ſecours des enfers,
Je ſuis maître de moi, comme de l'univers,
Je le ſuis, je veux l'être. O ſiécles, ô mémoire!
Conſervez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juſte couroux,
De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
f) Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie;
Et malgré la fureur de ton lâche deſſein,

f) *Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.*] C'eſt ce que dit *Auguſte*, qui eſt admirable; c'eſt là ce qui fit verſer des larmes au grand Condé, *larmes qui n'apartiennent qu'à de belles ames.*

De toutes les tragédies de *Corneille*, celle-ci fit le plus grand effet à la cour; & on peut lui apliquer ces vers du vieil *Horace*:

C'eſt aux rois, c'eſt aux grands, c'eſt aux eſprits bienfaits;
. . . . . .
C'eſt d'eux ſeuls qu'on atend la véritable gloire.

De plus, on était alors dans un tems où les eſprits animés par les factions qui avaient agité le régne de *Louïs XIII*, ou plutôt du cardinal de *Richelieu*, étaient plus propres à recevoir les ſentimens qui régnent dans cette piéce.

Je te la donne encor comme à mon aſſaſſin.
Començons un combat qui montre par l'iſſue ·
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçûe.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux acabler.
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçoi le conſulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illuſtre rang,
g) Préféres-en la pourpre à celle de mon ſang;
Aprens ſur mon exemple à vaincre ta colère.
Te rendant un époux, je te rens plus qu'un père.

EMILIE.

Et je me rens, ſeigneur, à ces hautes bontés;

Les premiers ſpectateurs furent ceux qui combatirent à la Marfée, & qui firent la guerre de la fronde. Il y a d'ailleurs dans cette piéce un vrai continuel, un développement de la conſtitution de l'empire Romain, qui plait extrêmement aux hommes d'état; & alors chacun voulait l'être.

J'obſerverai ici que dans toutes les tragédies grecques, faites pour un peuple ſi amoureux de ſa liberté, on ne trouve pas un trait qui regarde cette liberté, & que *Corneille* né français en eſt rempli.

g) *Préféres-en la pourpre à celle de mon ſang.*] La pourpre d'un rang eſt intolérable: cette pourpre comparée au ſang, parce qu'il eſt rouge, eſt puérile.

Je recouvre la vûe auprès de leurs clartés.
Je conais mon forfait qui me ſemblait juſtice ;
Et ce que n'avait pû la terreur du ſuplice,
Je ſens naître en mon ame un repentir puiſſant ;
Et mon cœur en ſecret me dit qu'il y conſent.
Le ciel a réſolu votre grandeur ſuprême ;
Et pour preuve, ſeigneur, je n'en veux que moi-même.
J'oſe avec vanité *h*) me doner cet éclat,
Puiſqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état.
Ma haine va mourir, que j'ai crûe immortelle,
Elle eſt morte, & ce cœur devient ſujet fidelle ;
Et prenant déſormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous ſervir ſuccède à ſa faveur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos ofenſes
Au lieu de châtimens trouvent des récompenſes ?
O vertu ſans exemple ! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juſte, & mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Ceſſe d'en retarder un oubli magnanime ;
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime ;

h) *Me donner cet éclat. Que le ciel veut changer l'état*, n'eſt pas français.

Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a comis
Vous conſerve innocens, & me rend mes amis.

[*à Maxime.*]

Reprens auprès de moi ta place acoutumée;
Rentre dans ton crédit & dans ta renomée.
Qu'Euphorbe de tous trois ait ſa grace à ſon tour;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce ſera ton ſuplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, *i*) il a trop de juſtice;
Et je ſuis plus confus, ſeigneur, de vos bontés,
Que je ne ſuis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Soufrez que ma vertu dans mon cœur rapellée,
Vous conſacre une foi lâchement violée,
Mais ſi ferme à préſent, ſi loin de chanceler,
Que la chûte du ciel ne pourait l'ébranler.
Puiſſe le grand moteur des belles deſtinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun ſoit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

i) *Il a trop de juſtice.*] Un ſuplice eſt juſte; on l'ordonne avec juſtice. Celui qui punit a de la juſtice, mais le ſuplice n'en a point, parce qu'un ſuplice ne peut être perſonifié.

LIVIE. *k*)

Ce n'eſt pas tout, ſeigneur, une céleſte flame
l) D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font ſavoir par moi :
De votre heureux deſtin c'eſt l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre ;
On portera le joug déſormais ſans ſe plaindre ;
Et les plus indomtés renverſant leurs *projets*,
Mettront toute leur gloire à mourir vos ſujets.
Aucun lâche deſſein, aucune ingrate envie
N'ataquera le cours d'une ſi belle vie.
Jamais plus d'aſſaſſins, ni de conſpirateurs ;
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joye & ſenſible, & profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde.
Vos royales vertus lui vont trop enſeigner
Que ſon bonheur conſiſte à vous faire régner.

k) On retranche aux repréſentations ce dernier couplet de *Livie* comme les autres, par la raiſon que tout acteur qui n'eſt pas néceſſaire gâte les plus grandes beautés.

l) *D'un rayon prophétique illumine mon ame.*] *Un rayon prophétique* ne ſemble pas convenir à *Livie*. La juſte eſpérance que la clémence d'*Auguſte* préviendra déſormais toute conſpiration, vaut bien mieux qu'un rayon prophétique.

D'une ſi longue erreur pleinement afranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déja des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels;
Et la poſtérité, dans toutes les provinces,
Donera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, & j'oſe l'eſpérer.
Ainſi toujours les dieux vous daignent inſpirer.
Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices
Que nous leur ofrirons ſous de meilleurs auſpices;
Et que nos conjurés entendent publier
Qu'Auguſte a tout apris, & veut tout oublier.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN

DE CINNA.

CE poëme a tant d'illuſtres ſufrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importans ennemis ſi j'en diſais du mal: je ne le ſuis pas aſſez de moi-même pour chercher des défauts où * ils n'en ont point voulu voir, & acu-

* Quoique j'aye oſé y trouver des défauts, j'oſerais dire ici à *Corneille* : Je ſouſcris à l'avis de ceux *qui mettent* cette piéce au-deſſus de tous vos autres ouvrages ; je ſuis frapé de la nobleſſe, des ſentimens vrais, de la force, de l'éloquence, des grands traits de cette tragédie. Il y a peu de cette emphaſe & de cette enflure qui n'eſt qu'une grandeur fauſſe. Le récit que fait *Cinna* au premier acte, la délibération d'*Auguſte*, pluſieurs traits d'*Emilie*, & enfin la dernière ſcène, ſont des beautés de tous les tems, & des beautés ſupérieures. Quand je vous compare ſurtout aux contemporains qui oſaient alors produire leurs ouvrages à côté des vôtres, je lève les épaules, & je vous admire comme un être à part. Qui étaient ces hommes qui voulaient courir la même carrière que vous? *Triſtan*, *La Caſe*, *Grenaille*, *Roſiers*, *Boyer*, *Colletet*,

ſer le jugement qu'ils en ont fait, pour obſcurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette aprobation ſi forte & ſi générale vient ſans doute de ce que la vraiſemblance s'y trouve ſi heureuſement conſervée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais beſoin de recourir au néceſſaire. Rien n'y contredit l'hiſtoire, bien que beaucoup de choſes y ſoient ajoutées ; rien n'y eſt violenté par les incomodités de la repréſentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il eſt vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu

Gaumin, *Gillet*, *Provais*, *La Ménardière*, *Magnon*, *Piccou*, *De Broſſe ?* J'en nomerais cinquante, dont pas un n'eſt connu, ou dont les noms ne ſe prononcent qu'en riant. C'eſt au milieu de cette foule que vous vous éleviez au-delà des bornes connues de l'art. Vous deviez avoir autant d'ennemis qu'il y avait de mauvais écrivains ; & tous les bons eſprits devaient être vos admirateurs. Si j'ai trouvé des taches dans *Cinna*, ces défauts même auraient été de très-grandes beautés dans les écrits de vos pitoyables adverſaires ; je n'ai remarqué ces défauts que pour la perfection d'un art dont je vous regarde comme le créateur. Je ne peux ni ajouter ni ôter rien à votre gloire : mon ſeul but eſt de faire des remarques utiles aux étrangers qui aprennent votre langue, aux jeunes auteurs qui veulent vous imiter, aux lecteurs qui veulent s'inſtruire.

particulier. La moitié de la piéce ſe paſſe chez Emilie, & l'autre dans le cabinet d'Auguſte. J'aurais été ridicule ſi j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime & Cinna, s'il quiterait l'empire ou non, préciſément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Emilie de la conſpiration qu'il a formée contre lui. C'eſt ce qui m'a fait rompre la liaiſon des ſcènes au quatriéme acte, n'ayant pû me réſoudre à faire que Maxime vint donner l'allarme à Emilie de la conjuration découverte, au lieu même où Auguſte en venait de recevoir l'avis par ſon ordre, & dont il ne faiſait que ſortir avec tant d'inquiétude & d'irréſolution. C'eût été une imprudence extraordinaire, & tout-à-fait hors du vraiſemblable, de ſe préſenter dans ſon cabinet un moment après qu'il lui avait fait reveler le ſecret de cette entrepriſe, dont il était un des chefs, & porter la nouvelle de ſa fauſſe mort. Bien-loin de pouvoir ſurprendre Emilie par la peur de ſe voir arrêtée, c'eût été ſe faire arrêter lui-même, & ſe précipiter dans un obſtacle invincible au deſſein qu'il voulait exécuter. Emilie ne parle donc pas où parle Auguſte, à la réſerve du cinquiéme acte; mais cela n'empêche pas qu'à conſidérer tout le poëme enſemble, il n'aye ſon unité de lieu, puiſque tout s'y peut paſſer, non-

ſeu-

ſeulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le ſeul palais d'Auguſte, pourvû que vous y vouliez donner un apartement à Emilie, qui ſoit éloigné du ſien.

Le compte que Cinna lui rend de ſa conſpiration, juſtifie ce que j'ai dit ailleurs, que pour faire ſoufrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait & celui qui l'écoute, ayent l'eſprit aſſez tranquile & s'y plaiſent aſſez pour lui prêter toute la patience qui lui eſt néceſſaire. Emilie a de la joye d'aprendre de la bouche de ſon amant avec quelle chaleur il a ſuivi ſes intentions, & Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de ſi belles eſpérances de l'effet qu'elle en ſouhaite ; c'eſt pourquoi, quelque longue que ſoit cette narration, ſans interruption aucune, elle n'ennuye point. Les ornemens de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir, ne la font point condamner de trop d'artifices, & la diverſité de ſes figures ne fait point regreter le tems que j'y perds; mais, ſi j'avais atendu à la comencer qu'Evandre eût troublé ces deux amans par la nouvelle qu'il leur aporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en ſix vers, & Emilie n'en eût pû ſuporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'Horace ont quelque choſe de plus net & de moins guindé pour les

penſées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette piéce ont quelque choſe de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir le ſujet, qui n'eſt ni trop chargé d'incidens, ni trop embaraſſé des récits de ce qui s'eſt paſſé avant le comencement de la piéce, eſt une des cauſes ſans doute de la grande aprobation qu'elle a reçûe. L'auditeur aime à s'abandoner à l'action préſente, & à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir ſur ce qu'il a déja vû, & de fixer ſa mémoire ſur les premiers actes, pendant que les derniers ſont devant ſes yeux. C'eſt l'incommodité des piéces embaraſſées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que ſont Rodogune & Héraclius. Elle ne ſe rencontre pas dans les ſimples; mais, comme celles-là ont ſans doute beſoin de plus d'eſprit pour les imaginer, & de plus d'art pour les conduire, celles-ci n'ayant pas le même ſecours du côté du ſujet, demandent plus de force de vers, de raiſonnement, & de ſentiment pour les ſoûtenir.

On peut conclure de ces derniers mots, que les piéces ſimples ont beaucoup plus d'art & de beauté que les piéces implexes. Rien n'eſt plus ſimple que l'Oedipe & l'Electre de Sophocle, & ce ſont avec leurs défauts les deux plus belles piéces de l'antiquité. Cinna & Athalie parmi les modernes ſont, je crois, fort au-deſſus d'Electre & d'Oedipe. Il en eſt de même dans l'épique. Qu'y a-t-il de plus ſimple que le quatriéme livre de Virgile? Nos romans au contraire ſont chargés d'incidens & d'intrigues.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

AYANT entendu ſouvent comparer *Corneille* & *Shakeſpear*, j'ai cru convenable de faire voir la manière diférente qu'ils employent l'un & l'autre dans les ſujets qui peuvent avoir quelque reſſemblance ; j'ai choiſi les premiers actes de la mort de *Céſar*, où l'on voit une conſpiration comme dans *Cinna*, & dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration, juſqu'à la fin du troiſiéme acte. Le lecteur poura aiſément comparer les penſées, le ſtile & le jugement de *Shakeſpear* avec les penſées, le ſtile & le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un & l'autre. Un français & un anglais ſeraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a falu faire

une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpear*; on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, & preſque toûjours vers pour vers. Ce qui eſt familier & bas eſt traduit avec familiarité & avec baſſeſſe. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; & lorſqu'il eſt enflé & guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant ſeulement le fond de ſes *penſées*; mais pour le bien faire conaître, pour donner une idée juſte de ſa langue, il faut traduire non-ſeulement ſes *penſées*, mais tous les acceſſoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui ſubſtituer une autre métaphore; s'il ſe ſert d'un mot qui ſoit bas dans ſa langue, on doit le rendre par un mot qui ſoit bas dans la nôtre. C'eſt un tableau dont il faut copier exactement l'or-

donnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés, ſans quoi vous donnez votre ouvrage pour le ſien.

Nous avons en français des imitations, des eſquiſſes, des extraits de *Shakeſpear*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicateſſe. Par exemple, dans la traduction du maure de Veniſe, *Yago* au commencement de la piéce vient avertir le ſénateur *Brabantio*, que le maure a enlevé ſa fille. L'auteur français fait parler ainſi *Yago* à la françaiſe :

» Je dis, monſieur, que vous êtes trahi,
» & que le maure eſt actuellement poſ-
» ſeſſeur des charmes de votre fille.

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

» Tête & ſang, monſieur, vous êtes
» un de ceux qui ne ſerviraient pas Dieu
» ſi le diable vous le commandait ; parce
» que nous venons vous rendre ſervice,

» vous nous traitez de rufiens. Vous avez
» une fille couverte par un cheval de
» Barbarie ; vous aurez des petits-fils
» qui henniront, des chevaux de courſe
» pour couſins germains, & des chevaux
» de manège pour beaux-frères.

LE SENATEUR.

» Qui es-tu, miſérable profane ?

YAGO.

» Je ſuis, monſieur, un homme qui
» viens vous dire que le maure & votre
» fille font maintenant la bête à deux *dos*.

LE SENATEUR.

» Tu es un coquin, &c.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis ſeulement qu'il n'a pas fait conaître *Shakeſpear*, & qu'on ne peut deviner quel eſt le génie de cet auteur, celui de ſon tems, celui de ſa langue, par les imitations qu'on nous en a données ſous le nom de traduction. Il

n'y a pas ſix lignes de ſuite dans le *Jules Céſar* français, qui ſe trouvent dans le *Céſar* anglais. La traduction qu'on donne ici de ce *Céſar*, eſt la plus fidèle, & même la ſeule fidèle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent ſe rendre litéralement en français, de même que nous en avons, que les anglais ne peuvent traduire, mais ils ſont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter ; c'eſt que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus dificile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des tragédies en vers blancs, & de les jouer ſur notre théatre, la tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. a)

FLAVIUS.

HORS d'ici; à la maiſon; retournez chez vous, fainéans; eſt-ce aujourd'hui jour de fête? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les ruës un jour ouvrable, ſans les marques de votre profeſſion *b*)? Parle, toi, quel eſt ton métier?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monſieur, je ſuis charpentier.

a) Il y a trente-huit acteurs dans cette piéce, ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatriéme & le cinquiéme ſe paſſent à Modène & en Grèce. La première ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de peuple eſt ſur le théatre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius* leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir? où eſt ta régle? pourquoi portes-tu ton bel habit? (*en s'adreſſant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité, pour ce qui regarde les bons ouvriers, ... je ſuis... comme qui dirait, un ſavetier.

MARULLUS.

Mais dis-moi, quel eſt ton métier? te dis-je; réponds poſitivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monſieur? mais j'eſpère que je peux l'exercer en bonne conſcience. Mon métier eſt, monſieur, racomodeur d'ames. *c*)

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, vilain ſalopé?

b) C'était alors la coutume en Angleterre.

c) Il prononce ici le mot de *ſemelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut ſavoir que *Shakeſpear* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il falait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les ſpectacles, & que *Shakeſpear* le ſervait ſelon ſon goût.

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monſieur, ne vous mettez pas hors de vous; je pourais vous racomoder.

FLAVIUS.

Qu'apelles-tu, me racomoder? que veux-tu dire par-là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous reſſemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet ſavetier? l'es-tu? parle.

LE SAVETIER.

Il eſt vrai, monſieur, je vis de mon alêne; je ne me mêle point des afaires des autres marchands, ni de celles des femmes; je ſuis un chirurgien de vieux ſouliers, lorſqu'ils ſont en grand danger je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les ruës?

LE SAVETIER.

Eh, monſieur, c'eſt pour uſer leurs ſouliers, afin que j'aye plus d'ouvrage. Mais la vérité, monſieur, eſt que nous nous faiſons une fête de voir paſſer Céſar, & que nous nous réjouïſſons de ſon triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouïr ? quelles ſont ſes conquêtes ?
Quels rois par lui vaincus enchainés à ſon char
Aportent des tribus aux ſouverains du monde ?
Idiots, inſenſés, cervelles ſans raiſon,
Cœurs durs, ſans ſouvenir, & ſans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, & toutes ſes vertus ?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, ſur les toits, & ſur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Atendiez-vous le tems où le char de Pompée
Trainait cent rois vaincus au pied du capitole ?
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris;
Les rivages du Tibre, & ſes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux ! vous aſſemble aujourd'hui ?
Quoi ! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang !
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats,
Implorez à genoux la clémence des dieux,
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. *d*)

d) Si le commencement de la ſcène eſt pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiſſeurs.

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes,
Aſſemblez vos amis, & les pauvres ſurtout :
Pleurez aux bords du Tibre, & que ces triſtes bords
Soient couverts de ſes flots qu'auront enflés vos larmes.

(*le peuple s'en va.*)

Tu les vois, Marullus, à peine repentans.
Mais ils n'oſent parler, ils ont ſenti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin ;
Renverſons d'un tyran les images ſacrées.

MARULLUS.

Mais quoi ! le pouvons-nous le jour des lupercales ?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abatons, ces images funeſtes.
Aux aîles de Céſar il faut ôter ces plumes :
Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux :
Il nous tiendrait de loin dans un lâche eſclavage.

SCENE II.

CÉSAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes groſſes.*) CALPHURNIA femme de CÉSAR, PORCIA femme de BRUTUS, DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un aſtrologue. (*Cette ſcène eſt moitié en vers, & moitié en proſe.*)

CÉSAR.

ECoutez, Calphurnia.

CASCA. *e*)

Paix, meſſieurs, hola, Céſar parle.

CÉSAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! milord.

CÉSAR.

Ayez ſoin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

e) *Shakeſpear* fait de *Caſca* ſénateur, une eſpèce de boufon.

ANTOINE.

Pourquoi, milord ?

CÉSAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos ayeux nous ont dit qu'en cette courſe ſainte,
C'eſt ainſi qu'on guérit de la ſtérilité.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

CÉSAR.

Va, cours, aquite-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar!...

CÉSAR.

Qui m'apelle ?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix encor une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a apellé dans la foule ? j'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui fredonnait

f) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plûpart des incidens de la piéce. *Shakeſpear* l'avait donc lû: comment donc a-t-il pû avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine,

nait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle; Céſar ſe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, prends garde aux ides de Mars. *f*)

CÉSAR.

Quel homme eſt-ce-là ?

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de Mars.

CÉSAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voye ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, fends la preſſe, regarde Céſar.

CÉSAR.

Que diſais-tu tout-à-l'heure ? répète encor.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de Mars.

CÉSAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons le aller, paſſons.

(*Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.*)

---

romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des boufons & des crocheteurs. On l'a déja dit, il voulait plaire à la populace de ſon tems.

SCENE III.

BRUTUS, & CASSIUS.

CASSIUS.

VOulez-vous venir voir les courſes des luper-cales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'eſprit d'Antoine,
Ne ſont point faits pour moi; courez ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus depuis un tems, je ne vois plus en vous
Cette afabilité, ces marques de tendreſſe
Dont vous flatiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé, quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage;
Ils me regardent ſeul, & non pas mes amis.

g) Rien n'eſt plus naturel que le fonds de cette ſcène; rien n'eſt même plus adroit. Mais comment peut-on ex-

Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indiférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère & triſte, où je m'étais mépris,
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais, parle moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage ?

BRUTUS.

g) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raiſon : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidéle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploye à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre vôtre ombre ? Aprenez, aprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées :
Tous diſent en plaignant ce ſiécle infortuné,
Ah ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétens-tu que me voyant moi-même,

primer un ſentiment ſi naturel & ſi vrai par des tours qui le ſont ſi peu ? C'eſt que le goût n'était pas formé.

J'y trouve des vertus que le ciel me refuſe ?

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec atention.
Tu ne ſaurais te voir que par réflexion.
Supoſons qu'un miroir puiſſe *avec modeſtie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,
Pardone ! tu le ſais, je ne ſuis point flateur :
Je ne fatigue point par d'indignes ſermens
D'infidéles amis qu'en ſecret je mépriſe.
Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert ; & Brutus y peut *lire*.
(*On entend des aclamations, & le ſon des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris ?
Le peuple voudrait-il choiſir Céſar pour roi ?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir Céſar ſur le trône ?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime Céſar.
Mais pourquoi ſi longtems me tenir incertain ?
Que ne t'expliques-tu ? que voulais-tu me dire ?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cauſe ?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton ſein,
Parle, ouvre moi ton cœur, montre moi ſans frémir
La gloire dans un œil, & le trépas dans l'autre.

Je regarde la gloire & brave le trépas;
Car le ciel m'eſt témoin, que ce cœur tout romain
Aima toûjours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais : je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidéle.
Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie ;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les loix d'un mortel mon égal ;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nouris comme lui, comme lui nous ſavons
Suporter la fatigue & braver les hyvers.
Je me ſouviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en couroux lutait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jetter dans le fleuve ?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon couroux ?
Il dit, & dans l'inſtant, ſans ôter mes habits,
Je plonge, & je lui dis, Céſar oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, & de nos bras nerveux
Nous combatons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entends Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce ; & moi dans le moment,
Semblable à notre ayeul, à notre auguſte Enée,

Qui dérobant Anchiſe aux flames dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur;
Et maintenant cet homme eſt un dieu parmi nous!
Il tonne, & Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce dieu par hazard daigne le regarder!
h) Je me ſouviens encor qu'il fut pris en Eſpagne
D'un grand accès de fiévre, & que dans le friſſon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triſtement de ſes lévres poltrones.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces ſoupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre,
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots ſoient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, diſait, *Titinius*,
Titinius, i) *à boire.* Une fille, un enfant

h) Tous ces contes que fait *Caſſius*, reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi

N'eût pas été plus faible ; & c'eſt donc ce même homme,
C'eſt ce corps faible & mou qui commande aux romains !
Lui notre maître ! ô dieux !

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joye. Ah ! Rome trop ſéduite
Surcharge encor Céſar & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe ce monde
Comme un vaſte coloſſe ; & nous petits humains,
Rempans entre ſes pieds, nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur.
Ah ! l'homme eſt quelquefois le maitre de ſon ſort :
La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rempe dans les fers.
Céſar ! Brutus ! eh bien ! quel eſt donc ce Céſar ?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le votre ?

que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

i) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fiévre, & qui parle d'une voix grêle.

Ecrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien:
Prononcez les, tous deux ſont égaux dans la bouche:
Peſez les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du tartare,
Les démons évoqués viendront également. *k*)
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand! O ſiécle! ô jours honteux!
O Rome! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge
Aucun tems ne te vit ſans mortels généreux;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue, & dit:*

Ah, c'eſt aujourd'hui que Roume exiſte *en effet*; car il n'y a de Roum (de place) que pour Céſar. *l*)

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*

Ah, dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ſerait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

k) Ces idées ſont priſes des contes des ſorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philoſophe, grace aux *Bacons*, aux *Shaftsburi*, aux *Colins*, aux *Wholaſtons*, aux *Doduels*, aux *Midletons*, aux *Bolingbrokes*, & à tant d'autres génies hardis.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi ; tu me chéris, je t'aime ;
Je vois ce que tu veux ; j'y penſai plus d'un jour.
Nous en pourons parler : mais dans ces conjonctures
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai peſé tes diſcours, tout mon cœur s'en ocupe ;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, ſois ſûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payſan, que d'être un ſénateur,
Un citoyen romain menacé d'eſclavage.

SCENE IV.

CÉSAR *rentre avec tous ſes courtiſans*, & BRUTUS *continue.*

CÉſar eſt de retour. Il a fini ſon jeu.

CASSIUS.

Croi-moi, tire Caſca doucement par la manche ;
Il paſſe, il te dira, dans ſon étrange humeur,
Avec ſon ton groſſier, tout ce qu'il aura vû.

l) Il y a ici une plaiſante pointe ; Rome en anglais ſe prononce *roum*, & *roum* ſignifie auſſi *place*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtile de *Cinna* : mais chaque peuple & chaque ſiécle ont leur ſtile & leur ſorte d'éloquence.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais obſerve avec moi,
Combien l'œil de Céſar annonce de colère.
Voi tous ſes courtiſans près de lui conſternés.
La pâleur ſe répand au front de Calphurnie.
Regarde Ciceron, comme il eſt inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vû ſouvent, quand quelques ſénateurs
Réfutant ſes raiſons, bravent ſon éloquence.

CASSIUS.

Tu ſauras de Caſca tout ce qu'il faut ſavoir.

CÉSAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, Céſar!

CÉSAR *regardant Caſſius & Brutus qui ſont ſur le devant.*

Puiſſai-je déſormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Caſſius eſt trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il penſe trop. Je crains ces ſombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, Céſar, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble romain qui t'eſt fort ataché.

CÉSAR. *m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance :
Il lit beaucoup ; je vois qu'il veut tout obſerver ;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes ;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goûtons ſans remords ;
Il ſourit rarement, & dans ſon dur ſourire
Il ſemble ſe moquer de ſon propre génie ;
Il paraît inſulter au ſentiment ſecret,
Qui malgré lui l'entraîne & le force à ſourire.
Un eſprit de ſa trempe eſt toûjours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on ſe défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je ſuis toûjours moi-même.
Paſſe à mon côté droit, je ſuis ſourd d'une oreille.
Dis-moi ſur Caſſius ce que je dois penſer.

(*Céſar ſort avec Antoine & ſa ſuite.*)

m) Cela eſt encor tiré de *Plutarque.*

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Caſca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

CÉſar ſort, & Brutus par la manche me tire: Voudrait-il me parler ?

BRUTUS.

Oui, je voudrais ſavoir
Quel ſujet à Céſar cauſe tant de triſteſſe.

CASCA.

Vous le ſavez aſſez, ne le ſuiviez-vous pas ?

BRUTUS.

Eh ! ſi je le ſavais, vous le demanderais-je ?

(*Cette ſcène eſt continuée en proſe.*)

CASCA.

Oui-da ! Eh bien, on lui a ofert une couronne, & cette couronne lui étant préſentée, il l'a rejettée du revers de la main. (*il fait ici le geſte qu'a fait Céſar.*) Alors le peuple a aplaudi par mille aclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raiſon.

CASSIUS.

Mais on a aplaudi trois fois. Pourquoi ce troiſiéme aplaudiſſement ?

CASCA.

Pour cette même raiſon là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a ofert trois fois la couronne ?

CASCA.

Et pardieu oui, & à chaque fois il l'a toûjours doucement refuſée, & à chaque ſigne qu'il faiſait de n'en vouloir point, tous mes honêtes voiſins l'aplaudiſſaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a ofert la couronne ?

CASCA.

Eh qui donc ? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y eſt-il pris, cher Caſca ?

CASCA.

Je veux être pendu ſi je ſais préciſément la manière ; c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vû Marc-Antoine lui ofrir la couronne ; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'é-

tait un petit coronnet *n*), & comme je vous l'ai dit, il l'a rejetté. Mais ſelon mon jugement *il aurait bien* voulu le prendre ; on le lui a ofert encor, *il l'a* rejetté encor ; mais à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts deſſus. On le lui a encor préſenté, il l'a encor refuſé ; & à ce dernier refus la canaille a pouſſé de ſi hauts cris, & a batu de ſes vilaines mains avec tant de fracas, & a *tant* jetté en l'air ſes ſales bonnets, & a laiſſé échaper *tant de* boufées de ſa puante haleine, que Céſar en a été preſque étoufé ; il s'eſt évanouï, il eſt tombé par terre ; & pour ma part, je n'oſais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche je ne reçuſſe le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie ; Céſar s'eſt évanouï ?

CASCA.

Il eſt tombé tout au milieu du marché ; ſa bouche écumait, il ne pouvait parler.

n) Les coronnets ſont de petites couronnes que les paireſſes d'Angleterre portent ſur la tête au ſacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il eſt bien étrange que *Shakeſpear* ait traité en comique

BRUTUS.

Cela eſt vraiſemblable, il eſt ſujet à tomber du haut mal.

CASSIUS.

Non, Céſar ne tombe point du haut mal; c'eſt vous & moi qui tombons; c'eſt nous, honête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par là; mais je ſuis ſûr que Jules Céſar eſt tombé: & regardez moi comme un menteur, ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & ſiflé, ſelon qu'il lui plaiſait, ou déplaiſait, comme il fait les comédiens ſur le théatre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vû la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, & leur a ofert de ſe couper la gorge.... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à

un récit dont le fonds eſt ſi noble & ſi intéreſſant: mais il s'agit de la populace de Rome; & *Skakeſpear* cherchait les ſuffrages de celle de Londres.

l'aſſemblée, Meſſieurs, ſi j'ai dit, ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'atribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi, ſe ſont miſes à crier, Hélas! la bonne ame! mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Ciceron a-t-il dit quelque choſe?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne ſais, je ne pourai plus guères vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, ſe ſont regardés en ſouriant, & ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelle à vous dire. Marullus & Flavius pour avoir dépouillé les images de Céſar de leurs ornemens, ſont réduits au ſilence. Adieu, il y a eu encor bien d'autres

d'autres ſotiſes, mais je ne m'en ſouviens pas.

CASSIUS.

Caſca, veux-tu ſouper avec moi ce ſoir?

CASCA.

Non, je ſuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain?

CASCA.

Oui, ſi je ſuis en vie, ſi tu ne changes pas d'avis, & ſi ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'atendrons.

CASCA.

Atends moi. Adieu tous deux.

(*le reſte de cette ſcène eſt en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il eſt devenu brute!
Je l'ai vû tout de feu jadis dans ma jeuneſſe.

CASSIUS.

Il eſt le même encor, quand il faut acomplir
Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'aparence eſt chez lui rude, lente & groſſière;
C'eſt la fauſſe, crois moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me parait ; ami, ſéparons nous ;
Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y reſterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers j'y viendrai.
Allez, en atendant, ſouvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *ſeul.*

BRutus, ton cœur eſt bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aiſément des formes diférentes.
Un grand cœur doit toûjours fréquenter ſes ſemblables :
Le plus beau naturel eſt quelquefois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,
Je ſens que ſur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à ſa fenêtre
Des billets ſous le nom de pluſieurs citoyens ;

Tous lui diront que Rome eſpère en ſon courage,
Et tous obſcurément condamneront Céſar;
Son joug eſt trop affreux, ſongeons à le détruire,
Ou ſongeons à quiter le jour que je reſpire.

(*Caſſius ſort.*)

(*Les deux derniers vers de cette ſcène ſont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Caſca.*)

CICERON.

BOn ſoir, mon cher Caſca. Céſar eſt-il chez lui?
Tu parais ſans haleine, & les yeux éfarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi juſqu'en ſes fondemens?
J'ai vû cent fois les vents, & les fières tempêtes
Renverſer les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux océan, tout écumant de rage,
Elever juſqu'au ciel ſes flots ambitieux;
Mais juſqu'à cette nuit je n'ai point vû d'orage

Qui fit pleuvoir ainſi les flames ſur nos têtes.
Ou la guerre civile eſt dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à fraper les malheureux humains.

CICERON.

Caſca, n'as-tu rien vû de plus épouvantable?

CASCA.

Un eſclave, je crois qu'il eſt connu de vous,
A levé ſa main gauche; elle a flambé ſoudain,
Comme ſi vingt flambeaux s'alumaient tous enſemble,
Sans que ſa main brulât, ſans qu'il ſentît les feux:
Bien plus (depuis ce tems j'ai ce fer à la main)
Un lion a paſſé tout près du capitole;
Ses yeux étincelans ſe ſont tournés ſur moi;
Il s'en va fiérement, ſans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vû des hommes enflamés
Parcourir ſans bruler la ville épouvantée.
Le triſte & ſombre oiſeau qui préſide à la nuit,
A dans Rome en plein jour pouſſé ſes cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel aſſemble ſes prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raiſons,
Et de vouloir ſonder les loix de la nature.
C'eſt le ciel qui nous parle, & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraiſſent effroyables ;
Mais pour les expliquer chacun ſuit ſes penſées ;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Caſca, Céſar demain vient-il au capitole ?

CASCA.

Il y viendra ; ſachez qu'Antoine de ſa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre auſſi.

CICERON.

Bon ſoir donc, cher Caſca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer ; adieu.

(*il ſort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

QUi marche dans ces lieux à cette heure ?

CASCA.

Un romain.

CASSIUS.

C'eſt la voix de Caſca.

CASCA.

Votre oreille eſt fort bonne.

Quelle effroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus couroucés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai préſenté mon corps à la foudre, aux éclairs,
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoye
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier! que ce feu du génie,
Qui luit chez les romains eſt éteint dans tes ſens!
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, & ce viſage pâle?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux?
De ce bruyant couroux veux-tu ſavoir la cauſe?
Pourquoi ces feux errans, ces manes déchainés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédi-
ſent?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites?

Tant de monſtres, croi moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore ;
Et ſi je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, & les tombeaux ouverts ;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole ;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel éléve au-deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux & ces affreux prodiges.

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faibleſſe & l'eſprit de leurs mères.
Les romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes !

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateurs
Acordent à Céſar ce titre affreux de roi.
Et ſur terre & ſur mer il doit porter le ſceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déja Céſar règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
Dieux! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
Ni les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaines de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-même.
N'en doute point, Caſca, tout mortel courageux
Peut briſer à ſon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en ſens capable, oui, tout homme en ſes mains
Porte la liberté de ſortir de la vie.

m) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les anglais n'atachent point à

CASSIUS.

Et pourquoi donc Céſar nous peut-il oprimer ?
Il n'eût jamais oſé régner ſur les romains,
Il ne ſerait pas loup, s'il n'était des moutons. *m*)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'eſt fait lion.
Qui veut faire un grand feu ſe ſert de faible paille.
Que de paille dans Rome ! & que d'ordure, ô ciel !
Nôtre indigne baſſeſſe a fait toute ſa gloire.
Mais que dis-je ? ô douleurs ! où vai-je m'emporter ?
Devant qui mes regrets ſe ſont-ils fait entendre ?
Etes-vous un eſclave ? êtes-vous un romain ?
Si vous ſervez Céſar, ce fer eſt ma reſſource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Caſca, que ce mot vous ſufiſe.
Je ne ſais point flater Céſar par des raports.
Prends ma main, parle, agi, fais tout pour ſauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble deſſein,
Je le dévancerai, compte ſur ma parole.

ces mots une idée baſſe ; ils n'ont point le proverbe, *qui ſe fait brebis le loup le mange.*

CASSIUS.

Voilà le marché fait: je veux te confier
Que de plus d'un romain j'ai ſoulevé la haine.
Ils ſont prêts à former une grande entrepriſe,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée:
Allons, car à préſent dans cette horrible nuit,
On ne peut ſe tenir, ni marcher dans les ruës.
Les élémens armés enſemble confondus
Sont comme mes projets, fiers, ſanglans & terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'eſt Cinna, ſa démarche eſt aiſée à conaître.
C'eſt un ami. *n*)

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

CInna, qui vous hâte à ce point?

n) Preſque toute cette ſcène me paraît pleine de grandeur, de force, & de beautés vrayes.

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ſerait-il avec vous ?

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca; je peux répondre de ſon zèle;
C'eſt un des conjurés.

CINNA.

J'en rends graces au ciel.
Mais quelle horrible nuit ! des viſions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les eſprits.

CASSIUS.

M'atendiez-vous ?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah ! ſi le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le ſera, Cinna. Va porter ce papier *o*)
Sur la chaire où ſe ſied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à ſa fenêtre :
Mets cet autre papier aux pieds de la ſtatue
De l'antique Brutus qui ſut punir les rois.

o) Un papier du tems de *Céſar* n'eſt pas trop dans *le coſtume ;* mais il n'y faut pas regarder de ſi près ; il faut ſonger que *Shakeſpear* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à ſon ſeul génie.

Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trebonius?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous atendent;
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus: les trois quarts de lui-même
Sont déja dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots ſufiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un *forfait*,
Quand il nous aidera, paſſera pour vertu.
Son crédit dans l'état eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'atends tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'éveiller, & s'aſſurer de lui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, & LUCIUS *l'un de ſes domeſtiques dans le jardin de la maiſon de Brutus.*

BRUTUS.

OH, Lucius ! hola ! j'obſerve en vain les aſtres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius ! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah, Lucius, debout, éveille toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'apellez-vous ? milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y ſera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reſte ſeul.*)

Il faut que Céſar meure, — oui, Rome enfin l'exige ; —
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui ;
Et la cauſe publique eſt tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi ! — mais, quoi ! le diadême

Change-t-il après tout la nature de l'homme ?
Oui. Le brillant ſoleil fait croître les ſerpens.
Penſons-y : nous allons l'armer d'un dard funeſte,
Dont il peut nous piquer ſi-tôt qu'il le voudra.
Le trône & la vertu ſont rarement enſemble.
Mais quoi je n'ai point vû que Céſar juſqu'ici
Ait à ſes paſſions acordé trop d'empire.
N'importe, — on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs;
Et quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui c'eſt là ſon deſtin, c'eſt là ſon caractère;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui *s'il était couvé*
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race.
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déja dans votre cabinet;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, monſieur, ſur la fenêtre,
Cacheté comme il eſt, & je ſuis très-certain
Que ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va t'en te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides! *a*)

LUCIUS.

Je n'en ſais rien, monſieur. *b*)

BRUTUS.

Prends le calendrier,
Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui j'y cours à l'inſtant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaiſons
Font aſſez de clarté pour que je puiſſe lire. (*il lit.*)
» Tu dors; éveille toi, Brutus, & ſonge à Rome;
» Tourne les yeux ſur toi, tourne les yeux ſur elle.
» Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
» Debout. Sers ton pays, parle, frape, & nous venge.
J'ai reçû quelquefois de ſemblables conſeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome,
Je penſe à Rome aſſez — Rome — c'eſt de tes ruës
Que mon ayeul Brutus oſa chaſſer Tarquin.
Tarquin! c'était un roi — *parle, frape & nous venge.*

a) Ce ſont ces fameuſes ides de Mars, 15. du mois où *Céſar* fut aſſaſſiné.

b) Il l'apelle tantôt *mylord*, tantôt monſieur *Sir*.

Tu veux donc que je frape — oui je te le promets,
Je fraperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinziéme du mois.

BRUTUS.

C'eſt fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frape à la porte.

(*Lucius va ouvrir.*)

Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar,
Mon cœur s'eſt échaufé, je n'ai pas pû dormir.
Tout le tems qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'acompliſſement, n'eſt qu'un fantôme *afreux*,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet atentat; *c*)
C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Caſſius, votre frère *d*) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul?

LUCIUS.

c) Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

LUCIUS.

Non, monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un ?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs *e*) chapeaux juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages ;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître :
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.
O conſpiration ! quoi dans la nuit tu trembles !
Dans la nuit favorable aux autres atentats !
Ah quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pouras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage ?
Va, ne te montre point, prends le maſque impoſant
De l'afabilité, des reſpects, des careſſes.
Si tu ne ſais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

---

d) *Votre frère*, veut dire ici *votre ami.*

e) *Hats*, chapeaux.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, METELLUS, *envelopés dans leurs manteaux.* TREBONIUS *en ſe découvrant.*

TREBONIUS.

NOus venons hardiment troubler votre repos.
Bon jour, Brutus; parlez, ſommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le ſomeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(*à part à Caſſius.*)
Ceux que vous amenez ſont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le ſont; chacun d'eux vous aime & vous honore:
Puiſſiez-vous ſeulement, en vous rendant juſtice,
Vous eſtimer, Brutus, autant qu'ils vous eſtiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'acompagne eſt Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre eſt Caſca.
Celui-là c'eſt Cimber, & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?
(*Il lui parle à l'oreille; & pendant ce tems-là les conjurés ſe retirent un peu.*)

DÉCIMUS.

L'orient eſt ici; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DÉCIMUS.

Pardonnez, monſieur, déja quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés:
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printems.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'aproche de l'ourſe;

f) Mais ſes traits à préſent frapent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'acomplir vos deſſeins généreux.

BRUTUS.

Laiſſons là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits;
Dormez, laiſſez veiller l'afreuſe tyrannie;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flate,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc beſoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ſerment que l'honeur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu. *g*)
Les prêtres, les poltrons, les fripons & les faibles,

f) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

g) Y a-t-il rien de plus beau que le fonds de ce diſ-

Ceux dont on ſe défie, aux ſermens ont recours.
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepriſe ;
Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe,
De penſer qu'un ſerment ſoutienne vos grands cœurs;
Un romain eſt bâtard s'il manque à ſa promeſſe.

CASSIUS.

Aurons-nous Ciceron ? voulez-vous le ſonder ?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

CASCA.

Ah ! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faiſons rien ſans lui.

CIMBER.

Pour nous faire aprouver, ſes cheveux blancs ſufiſent,
Il gagnera des voix ; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence.
Notre âge jeune encor, & notre emportement
Trouveront un apui dans ſa grave vieilleſſe.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.

cours ? Il eſt vrai que la grandeur en eſt un peu avilie par quelques idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles & fortes, ſans épithètes & ſans langueur.

Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Ciceron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions fraper ?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive;
Il eſt trop dangereux; vous ſavez ſes meſures;
Il peut les pouſſer loin ; il peut nous perdre tous:
Il faut le prévenir : que Céſar & lui meurent.

BRUTUS.

Cette *h*) *courſe* aux romains paraîtrait trop ſanglante ;
On nous reprocherait la colère & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hachons les membres;
Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
i) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir ? c'eſt l'eſprit de Céſar.

h) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi, *ſervice de plats ſur table.*

i) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théatre de Londres. *Pope* & l'évêque *Warburton*

Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de
ſang.
Ah, que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frapons avec audace, & non pas avec rage;
Faiſons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maî-
tre habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde enſuite. Ainſi notre vengeance
Paraîtra néceſſaire, & non pas odieuſe.
Nous ſerons médecins, & non pas aſſaſſins.
Ne penſons plus, amis, à fraper Marc Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de Céſar, quand la tête eſt coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Caſſius, ne le redoute point;

l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

S'il aime tant Céſar, il pourait tout au plus
S'en ocuper, le plaindre, & peut-être mourir :
Il ne le fera pas, car il eſt trop livré
Aux plaiſirs, aux feſtins, aux jeux, à la débauche.

TREBONIUS.

Non, il n'eſt point à craindre, il ne faut point qu'il meure ;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(*On entend l'horloge ſonner ; ce n'eſt pas que les romains euſſent des horloges ſonnantes, mais le* coſtume *eſt obſervé ici comme dans tout le reſte.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il eſt déja trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous ſéparer.

CASCA.

Il eſt douteux encore
Si Céſar oſera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux ſuperſtitions.
Il ne mépriſe plus les revenans, les ſonges ;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les diſcours des devins, les rêves des augures

Pouraient le détourner de marcher au ſénat.

DECIMUS.

Ne crains rien, ſi telle eſt ſa réſolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chaſſe aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on atrape les ours,
Et que dans des filets on ſaiſit les lions;
Mais les flateurs, dit-il, ſont les filets des hommes.
Je le louerai ſurtout de haïr les flateurs.
k) Il dira qu'il les hait, étant flaté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, & le gouvernerai.
J'engagerai Céſar à ſortir ſans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce tems au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caius Ligarius veut du mal à Céſar.

k) L'évêque *Warburton* dans ſon commentaire ſur *Shakeſpear*, dit que cela eſt admirablement imaginé.

Céſar, vous le ſavez, l'avait perſécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eſt-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime:
Qu'il vienne; à nous ſervir je ſaurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour parait, nous vous laiſſons, Brutus.
Amis, diſperſez-vous; ſongez à vos *promeſſes;*
Qu'on reconnaiſſe en vous des romains véritables.

BRUTUS.

l) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins;
Imitez les acteurs du théatre de Rome;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bon jour, & partez.

(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

BRUTUS.

Eh, garçon — Lucius — Il dort profondément.
Ah, de ce doux ſommeil goûte bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude acable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

l) On traduit exactement.

SCENE III.

BRUTUS, & PORCIA ſa femme.

PORCIA.

BRutus — mylord. —

BRUTUS.

Pourquoi paraître ſi matin ?
Que voulez-vous? ſongez que rien n'eſt plus mal ſain,
Pour une ſanté faible ainſi que vous l'avez,
D'afronter le matin la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air eſt ſi mal ſain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah pourquoi vous dérober du lit?
Hier quand nous ſoupions vous quitates la table,
Et vous vous promeniez, penſif, & ſoupirant:
Je vous dis, Qu'avez-vous? Mais en croiſant les mains,
Vous fixates ſur moi des yeux ſombres & triſtes.
J'inſiſtai, je preſſai, mais ce fut vainement.
Vous frapates du pied en vous gratant la tête.
Je redoublai d'inſtance, & vous ſans dire un mot,
D'un revers de la main ſigne d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,

Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
m) Que ſouvent les maris font ſentir à leurs femmes.
Non je ne puis, Brutus, ni vous laiſſer parler
Ni vous laiſſer manger, ni vous laiſſer dormir,
Sans ſavoir le ſujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — ah, ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte aſſez mal, c'eſt-là tout mon ſecret.

PORCIA.

Brutus eſt homme ſage, & s'il ſe portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la ſanté.

BRUTUS.

Auſſi fais-je; ma femme, allez vous *mettre au lit.*

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous reſtaurer,
A l'air humide & froid vous marchez preſque nud,
Et vous ſortez du lit pour amaſſer un *rhume?*
Penſez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre eſprit roule de grands projets;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouſe,
Je dois en être inſtruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté

m) C'eſt encor là un des endroits qu'on admire, & qui ſont marqués avec des guillemets.

Vous fit ſentir l'amour, & ſi notre himenée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce ſecret à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui ſuis vous-même.
Eh bien, vous ſoupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs viſages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raiſons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas, Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas beſein de me mettre à vos pieds.
Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que je ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſerve?
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les fauxbourgs de votre volonté?
S'il eſt ainſi, Porcie eſt votre concubine *n*),
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah vous êtes ma femme.

n) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

Femme tendre, honorable, & plus chère à mon
cœur
Que les goutes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton; pouriez-vous bien douter
Que je ſois élevée au-deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naître, & qui j'ai pour époux? *o*)
Confiez vous à moi, ſoyez ſûr du ſecret.
J'ai déja ſur moi-même eſſayé ma conſtance;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit;
J'ai ſoufert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire?

BRUTUS.

Dieux, qu'entens-je? Grands dieux, rendez moi
digne d'elle.
Ecoute, écoute, on frape, on frape, écarte toi.
Bientôt tous mes ſecrets dans mon cœur enfermés
Paſſeront dans le tien. Tu ſauras tout, Porcie.
Va, mes ſourcils froncés prennent un air plus doux.

o) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornélie*:

Certes vos ſentimens font aſſez reconnaître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

QUi va là? répondez.

LUCIUS *en entrant & adreſſant la parole à Brutus.*

Un homme languiſſant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS *à part.*

C'eſt ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'eſt d'une faible voix que je te dis bon jour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contretems!
Que ta ſanté n'eſt-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets

Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez, &c.
Il eſt vrai qu'un vers ſufiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix, en étant répétée, retournée; mais il eſt beau que *Shakeſpear* & *Corneille* ayent eu la même idée.

Qui ſoient dignes de nous, je ne ſuis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être ſecondés par un homme en ſanté.

LIGARIUS.

Je ſens par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome !
Toi, brave deſcendant du vainqueur des Tarquins ;
Qui comme un *p*) exorciſte as conjuré *dans moi*
L'eſprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combatront l'impoſſible ;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire ? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui poura guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens ſains pouront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien auſſi. Vien, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te ſuis ; ce ſeul mot vient d'enflamer mon cœur.
Je ne ſais pas encor ce que tu veux qu'on faſſe ;

Mais

p) L'*exorciſte* dans la bouche des romains eſt ſingulier. Toute cette piéce pourait être chargée de pareilles notes ; mais il faut laiſſer faire les réflexions au lecteur.

Mais viens, je le ferai: tu parles, il ſufit.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE V.

Le théatre repréſente le palais de CÉSAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CÉSAR.

LA terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au ſecours, Céſar meurt; venez, on l'aſſaſſine.
Hola! quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Mylord.

CÉSAR.

Va-t'en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice, & tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CÉSAR.

Non, non, je ſortirai; tout ce qui me menace

q) Ne s'eſt montré jamais que derrière mon dos.
Tout s'évanouïra quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon
Diſent que l'on a vû des choſes effroyables.
Une lionne a fait ſes petits dans la rue.
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts ſont
échapés.
Des bataillons armés combatans dans les nues
Ont fait pleuvoir du ſang ſur le mont tarpeien.
Les airs ont retenti des cris des combatans;
Les chevaux henniſſaient; les mourans ſoupiraient.
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vû de pareils accidens:
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé ſur nous.
Céſar prétend ſortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céſar.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir il n'eſt point de comètes;

q) Encor une fois la traduction eſt fidèle.

Mais le ciel enflamé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eſt plus étonnant, rien ne me ſurprend plus,
Que lorſque l'on me dit qu'il eſt des gens qui craignent.
Que craignent-ils ? la mort eſt un but néceſſaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domeſtique revient.*)

CÉSAR.

Que diſent les augures ?

LE DOMESTIQUE.

Gardez vous, diſent-ils, de ſortir de ce jour.
En ſondant l'avenir dans le ſein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*Il s'en va.*)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainſi ſe moquer des poltrons.
Céſar ſerait lui-même une bête ſans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il ſortira, vous dis-je, & le danger *r*) ſait bien
Que Céſar eſt encor plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée ;

r) Traduit mot à mot.

Je ſuis l'aîné ; je ſuis le plus vaillant des deux.
Je ne ſortirais point !

CALPHURNIE.

Hélas ! mon cher mylord,
Vôtre témérité détruit vôtre prudence.
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au ſénat aſſemblé ;
Il dira que Céſar eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux, faites moi cette grace.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal ;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

SCENE VI.

DÉCIUS *entre.*

CÉSAR *à* DÉCIUS.

AH ! voilà Décius, il fera le meſſage.

DÉCIUS.

Serviteur & bon jour, noble & vaillant Céſar ;
Je viens pour vous chercher, le ſénat vous atend.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.

A tous les ſénateurs faites mes complimens.
Dites leur qu'au ſénat je ne ſaurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux (c'eſt très faux), je n'oſe (encor plus faux.)
Dites leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPURNIA.

Dites qu'il eſt malade.

CÉSAR.

Eh quoi! Céſar mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oſer dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz ſeulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand Céſar, dites moi du moins quelque raiſons;
Si je n'en diſais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raiſon, Décius, eſt dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot ſufit pour le ſénat:
Mais Céſar vous chérit, mais je vous aime, vous;
Et pour vous ſatisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je ſuis malgré moi-même
Retenu par ma femme: - elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vû ma ſtatue en fontaine changée,
Jetter par cent canaux des ruiſſeaux de pur ſang;

De vigoureux romains acouraient en riant,
Et dans ce ſang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce ſonge eſt un avis des dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprète mal ce ſonge favorable:
C'eſt une viſion très belle & très heureuſe.
Tous ces ruiſſeaux de ſang ſortans de la ſtatue,
Ces romains ſe baignans dans ce *ſang précieux*,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau ſang & de nouveaux deſtins.

CÉSAR.

C'eſt très-bien expliquer le ſonge de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en ſerez certain, lorſque j'aurai parlé.
Sachez que le ſénat va vous couronner roi;
Et s'il aprend par moi que vous ne venez pas,
Il eſt à préſumer qu'il changera d'avis.
C'eſt ſe moquer de lui, Céſar, que de lui dire,
» Sénat, ſéparez-vous, vous vous raſſemblerez
» Lorſque ſa femme aura des rêves plus heureux.
Ils diront tous, Céſar eſt devenu timide.
Pardonnez-moi, Céſar, excuſez ma tendreſſe;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainſi:
L'amitié, la raiſon vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos ſotes terreurs,
Et je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au ſénat.

SCENE VII.

CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPURNIE, PUBLIUS.

CÉSAR *continuant.*

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bon jour, Céſar.

CÉSAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin!
Bon jour, Caſca, bon jour, Caius Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fiévre,
Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il?

BRUTUS.

Céſar, huit heures ſont ſonnées.

CÉSAR.

Je vous ſuis obligé de vôtre courtoiſie.

(*Antoine entre, & Céſar continue.*)

Antoine, dans les jeux paſſe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bon jour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bon jour, noble Céſar.

CÉSAR.

Va, fais tout préparer:
On doit fort me blâmer de m'être fait atendre.
Cinna, Cimber, & vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au ſortir du ſénat venez à ma maiſon;
Mettez vous près de moi pour que je m'en ſouvienne.

TREBONIUS. (*à part.*)

Je n'y manquerai pas... Va, j'en ſerai ſi près,
Que tes amis voudraient que j'euſſe été bien loin.

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille enſemble, *s*)
Et puis en bons amis nous irons au ſénat.

BRUTUS (*à part.*)

Ce qui paraît ſemblable eſt ſouvent diférent.

s) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction

Mon cœur ſaigne en ſecret de ce que je vais faire.
(*Ils ſortent tous, & Céſar reſte avec Calphurnie.*)

SCENE VIII.

Le théatre repréſente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTEMIDORE *arrive en liſant un papier dans le fond du théatre.*

ARTEMIDORE *liſant.*

» CÉſar, garde toi de Brutus; prends garde à Caſ-
» ſius; ne laiſſe point Caſca t'aprocher; obſerve bien
» Cinna; défie toi de Trébonius; examine bien Cim-
» ber, Décius. Brutus ne t'aime point; tu as outragé
» Ligarius; tous ces gens-là ſont animés du même
» eſprit, ils ſont aigris contre Céſar. Si tu n'es pas
» immortel, prends garde à toi. La ſécurité enhardit
» la conſpiration; que les dieux tout puiſſans te dé-
» fendent! *Ton fidéle Artémidore.*

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toûjours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,

Sinon la deſtinée eſt du parti des traîtres.

(*Il ſort, & ſe met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au ſénat, ne me réponds point, vole.
Quoi ! tu n'es pas parti ?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déja tu fuſſes de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O conſtance ! ô courage ! animez mes eſprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne ſuis qu'une femme, & penſe comme un homme.

(*à Lucius.*)

Quoi ! tu reſtes ici ?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas ;
Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez !

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus ſe porte ;
Il eſt ſorti malade... atends... obſerve bien —
Tout ce que Céſar fait, quels courtiſans l'entourent —

Reſte un moment, garçon — quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combatans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

SCENE VIII.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APproche ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maiſon.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il eſt?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, Céſar eſt-il au capitole?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'atends ici ſur ſon chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préſenter quelque placet, ſans doute?

ARTEMIDORE.

Oui; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar!
Que Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, madame!
Mon placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à Céſar?

ARTEMIDORE.

Je ne ſai ce qu'on fait; je ſais ce que je crains.
Bon jour, madame, adieu, la rue eſt fort étroite;
Les ſénateurs, préteurs, courtiſans, demandeurs,
Font une telle foule, une ſi grande preſſe,
Qu'en ce paſſage étroit ils pouraient m'étoufer;
Et j'atendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.
(*il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre.... hélas! quelle faibleſſe
Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus! ah,
Brutus!
Puiſſent les immortels hâter ton entrepriſe!
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait-il écoutée?
Ah! Brutus à Céſar va faire une requête

Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouïs.
(*à Lucius.*)
Va, Lucius, cours vite, & dis bien à Brutus —
— Que je ſuis très joyeuſe, & revole me dire —

LUCIUS.

Quoi ?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente une rue qui mène au capitole : le capitole eſt ouvert. CÉSAR *marche au ſon des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *& un autre devin.*

CÉSAR *à l'autre Devin.*

EH bien, nous avons donc ces ides ſi fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour eſt venu, mais il n'eſt pas paſſé.

ARTEMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand Céſar, qu'il liſe ce mémoire.

DÉCIUS *du côté opoſé.*

Trébonius par moi vous en préſente un autre ;
Daignez le parçourir quand vous aurez le tems.

ARTEMIDORE.

Liſez d'abord le mien, il eſt de conſéquence ;
Il vous touche de près. Liſez, noble Céſar.

CÉSAR.

L'afaire me regarde ! elle eſt donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne diférez pas, liſez dès ce moment.

CÉSAR.

Je penſe qu'il eſt fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraut, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ainſi des placets dans les rues ?
Va-t'en au capitole.

POPILIUS *s'aprochant de Caſſius.*

Ecoutez, Caſſius,
Puiſſe votre entrepriſe avoir un bon ſuccès!

CASSIUS *étonné.*

Comment ! quelle entrepriſe ?

POPILIUS.

Adieu, portez vous bien.

BRUTUS *à Caſſius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il parle de ſuccès, & de nôtre entrepriſe.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde Céſar, il lui parle, obſervons.

CASSIUS *à Caſca.*

Sois donc prêt à fraper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais ſi Céſar ſait tout, qu'allons-nous devenir ?
Caſſius à Céſar tournerait-il le dos ?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Caſſius.*

Va, ne prens point d'allarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme Céſar rit ; ſon viſage eſt le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien, Brutus, comme il écarte *Antoine.*

DÉCIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment
Pour ocuper Céſar il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire eſt donné, ſerrons nous près de lui.

CINNA *à Caſca.*

Souviens-toi de fraper, & de donner l'exemple.

CÉSAR *s'aſſied ici, & on ſupoſe qu'ils ſont tous dans la ſale du ſénat.*

Eh bien, tout eſt-il prêt ? eſt-il quelques abus
Que le ſénat & moi nous puiſſions corriger ?

CIMBER

CIMBER *ſe mettant à genoux devant Céſar.*

O très-grand, très-puiſſant, très-redouté Céſar,
Je mets très humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces proſternemens,
Ces génuflexions, ces baſſes flateries,
Peuvent ſur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choſes
Dans l'eſprit des enfans; ne t'imagine pas
Que le ſang de Céſar puiſſe ſe fondre ainſi.
Les prières, les cris, les vaines ſimagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un ſot;
Mais le cœur de Céſar réſiſte à ces baſſeſſes.
Par un juſte décret ton frère eſt exilé.
Flate, prie à genoux, & lèche moi les pieds;
a) Va, je te roſſerai comme un chien; loin d'ici.
Lorſque Céſar fait tort, il a toujours raiſon.

CIMBER *en ſe retournant vers les conjurés.*

N'eſt-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puiſſe mieux toucher l'oreille de Céſar,
Et fléchir ſon couroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baiſant la main de Céſar.*

Je baiſe cette main, mais non par flaterie;

a) Traduit fidélement.

Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même inſtant rapellé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi, Brutus !

CASSIUS.

Ah ! pardon, Céſar, Céſar, pardon !
Oui, Caſſius s'abaiſſe à te baiſer les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rapelle Cimber.

CÉSAR.

On pourait me fléchir ſi je vous reſſemblais.
Qui ne ſaurait prier réſiſte à des prières.
Je ſuis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon *b*),
Conſtant de ſa nature, immobile comme elle.
Les vaſtes cieux ſont pleins d'étoiles innombrables :
Ces aſtres ſont de feu, tous ſont étincelans;
Un ſeul ne change point, un ſeul garde ſa place.
Telle eſt la terre entière ; on y voit *des mortels*
Tout de chair & de ſang, tout formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, ſachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,
Qui ſache réſiſter, & cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible ;

b) Traduit avec la plus grande exactitude.

Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar !

CÉSAR.

Prétends-tu faire ébranler l'olimpe ?

DÉCIUS *à genoux.*

Grand Céſar !

CÉSAR *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il le frape, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contr'eux ; il marche en chancelant tout percé de coups, & vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant les coups le frape comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant :*

Et toi, Brutus, auſſi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyranie eſt morte.
Courons tous, & crions, liberté, dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, & criez, liberté.

BRUTUS *aux ſénateurs & au peuple qui arrivent.*

Ne vous éſrayez point, ne fuyez point, reſtez ;
Peuple, l'ambition vient de payer ſes dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous auſſi, volez.

BRUTUS.

Où donc eſt Publius ?

CINNA.

Il eſt tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis, les amis de Céſar
Nous peuvent aſſaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah ! c'eſt vous, Publius ; allons, prenez courage,
Soyez en ſureté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les romains ; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laiſſez nous ; la foule qui s'empreſſe
Pourait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De ſoutenir ce meurtre & de parler pour nous ;

C'eſt un droit qui n'eſt dû qu'aux ſeuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les conjurés, TREBONIUS.

CASSIUS.

QUe fait Antoine ?

TREBONIUS.

Il fuit, interdit, égaré ;
Il fuit dans ſa maiſon : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Penſent qu'ils ſont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O deſtin ! nous ſaurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en eſt inconnue.
On compte ſur des jours dont le tems eſt le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorſqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainſi donc la mort eſt un bienfait ;
Ainſi Céſar en nous a trouvé des amis ;

Nous avons abrégé le tems qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baiſſons nous ſur le corps de Céſar;
Baignons tous dans ſon ſang nos mains juſques au coude; *c*)
Trempons-y nos poignards, & marchons à la place;
Là brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons nous, lavons nous dans le ſang de Céſar.
(*Ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)
Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux états en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théatres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière!

c) C'eſt ici qu'on voit principalement l'eſprit diférent des nations. Cette horrible barbarie de *Caſca* n'eût jamais tombé dans l'idée d'un auteur français; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théatre, ſi ce n'eſt dans des ocaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve autant qu'on peut cette atrocité dégoutante.

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette piéce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſiéme acte.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre Céſar. On peut la comparer à celle de Cinna & d'Emilie contre Auguſte, & mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna & la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque diférence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la piéce eſt une ſuite de la *mort* de Céſar. On aporte ſon corps dans la place publique. Brutus harangue le peuple : Antoine le harangue à ſon tour; il ſoulève le peuple contre les conjurés, & le comique eſt encor joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. *Mais* il y a des beautés de tous les tems & de tous les lieux.

On voit enſuite Antoine, Octave & *Lépide*, déliberer ſur leur triumvirat, & ſur les proſcriptions. De là on paſſe à Sardis ſans aucun intervale. Brutus & Caſſius ſe querellent. Brutus reproche à Caſſius qu'il vend tout pour de l'argent, & *qu'il a des démangeaiſons dans les mains.* On paſſe de Sardis en Theſſalie. La bataille de Philippes ſe donne. Caſſius & Brutus ſe tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par ſon génie, & par ſes ſuccès dans les arts & dans les ſciences, puiſſe ſe plaire à tant d'irrégularités monſtrueuſes, & voyent ſouvent encor avec plaiſir d'un côté Céſar s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce ; & de l'autre, des charpentiers, des ſavetiers & des ſénateurs même, parlans comme on parle aux halles.

Mais on ſera moins ſurpris quand on ſaura que la plûpart des piéces de Lopez de Vega & de Calderon en Eſpagne ſont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Calderon, à côté de l'*Héraclius* de Corneille ; on y verra le même génie que dans Shakeſpear, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des groſſiéretés toutes ſemblables, des inconſéquences auſſi frapantes, & le même mélange du beguin de Gilles, & du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Eſpagne & l'Angleterre ne ſe ſont pas donné le mot pour aplaudir pendant plus d'un ſiécle à des piéces qui révoltent les autres nations. Rien n'eſt plus opoſé d'ailleurs que le génie anglais, & le génie eſpagnol. Pourquoi donc ces deux nations diférentes ſe réuniſ-

ſent-elles dans un goût ſi étrange ? Il faut qu'il y y en ait une raiſon, & que cette raiſon ſoit dans la nature.

Premiérement les anglais, les eſpagnols n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces piéces ſi bizarres & ſi ſauvages. J'ai vû jouer le *Céſar* de Shakeſpear, & j'avoue que dès la première ſcène, quand j'entendis le tribun reprocher à *la populace* de Rome ſon ingratitude envers Pompée, & ſon atachement à Céſar vainqueur de Pompée, je commençai à être intéreſſé, à être ému. Je ne vis enſuite aucun conjuré ſur la ſcène qui ne me donnât de la curioſité ; & malgré tant de diſparates ridicules, je ſentis que la piéce m'atachait.

Troiſiémement, il y a beaucoup de naturel : ce naturel eſt ſouvent bas, groſſier & barbare. Ce ne ſont point des romains qui parlent ; ce ſont des campagnards des ſiècles paſſés qui conſpirent dans un cabaret ; & Céſar qui leur propoſe de boire bouteille, ne reſſemble guère à Céſar. Le ridicule eſt outré ; mais il n'eſt point languiſſant. Des traits ſublimes y brillent de tems en tems comme des diamans répandus ſur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encor ce

monſtrueux ſpectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raiſonnemens de politique encor plus froids.

Enfin, une quatriéme raiſon, qui jointe aux trois autres eſt d'un poids conſidérable, c'eſt que les hommes en général aiment le ſpectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple ſe plait à voir des cérémonies pompeuſes, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du ſang répandu : & beaucoup de grands, comme on l'a déja dit, ſont peuple. Il faut avoir l'eſprit très cultivé, & le goût formé, comme les italiens l'ont eu au ſeiziéme ſiécle, & les français au dix-ſeptiéme, pour ne vouloir rien que de raiſonnable, rien que de ſagement écrit, & pour exiger qu'une piéce de théatre ſoit digne de la cour des Médicis, ou de celle de Louïs XIV.

Malheureuſement Lopez de Vega & Shakeſpear eurent du génie dans un tems où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Pluſieurs auteurs dramatiques en Eſpagne & en Angleterre, tâchèrent d'imiter Lopez & Shakeſpear; mais n'ayant pas

leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par là ils ſervirent encor à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient ſurpaſſer.

Nous reſſemblerions à ces nations, ſi nous avions été dans le même cas. Leur théatre eſt reſté dans une enfance groſſiére, & le nôtre a peut-être aquis trop de rafinement. J'ai toujours penſé qu'un heureux & adroit mêlange de l'action qui règne ſur le théatre de Londres & de *Madrid* avec la ſageſſe, l'élégance, la nobleſſe, la décence du nôtre, pourait produire quelque choſe de parfait, ſi pourtant il eſt poſſible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* & *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* & *Athalie*, qui me paraiſſent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui aprochent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune piéce parfaite; on l'excuſe ſans doute; il était preſque ſans modèle & ſans conſeil; il travaillait trop rapidement; il négligeait ſa langue, qui n'était pas perfectionée encore; il ne lutait pas aſſez contre les difficultés de la rime, qui eſt le plus peſant de tous les jougs, & qui force ſi ſouvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakeſpear, & plein de génie comme lui: mais le génie de Cor-

neille était à celui de Shakeſpear, ce qu'un ſeigneur eſt à l'égard d'un homme du peuple né avec le même eſprit que lui.

Fin du tome ſecond.

PIÉCES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

PRÉFACE sur les Horaces. page 3
Epître dédicatoire. 4
HORACE, *tragédie.* 9
*Examen d'*Horace. 150
Avertiſſement ſur Cinna. 161
Epître dédicatoire. 162
Extrait du livre de Sénèque le philoſophe, dont le ſujet de Cinna *eſt tiré.* 165
Lettre de Balzac à l'auteur. 169
CINNA, *tragédie.* 175
Examen de Cinna. 318
Avertiſſement ſur Jules Céſar. 325
JULES CÉSAR, *tragédie de Shakeſpear, traduite de l'anglais.* 330
Réflexions ſur ladite piéce. 408

SUPPLÉMENT
AU TOME SECOND.

Réponſe de l'Auteur des Commentaires à un Académicien.

VOus me reprochez, Monſieur, de n'avoir pas aſſez étendu ma critique dans mes commentaires ſur pluſieurs vers de *Corneille*; vous voudriez que j'euſſe examiné plus ſévérement les fautes contre la langue & contre le goût; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée*: *

Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes allarmes.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.

J'avoüe que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut ſe dire, & qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des ſoupçons n'eſt pas tolérable. Mais il y a tant de fautes de cette eſpèce, que j'ai craint de charger trop les commentaires. J'ai laiſſé quelque-

* *Acte III. Scène IV.*

fois au lecteur le ſoin d'obſerver par lui-même les beautés & les défauts.

Prenez donc en ces lieux liberté toute entière, ne me parait point un vers aſſez défectueux pour en faire une note. Vous avez trouvé trop de déclamation, trop de répétitions dans le rôle de *Cornélie*. Il me ſemble que je l'indique aſſez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que *Cornélie* dit au cinquiéme acte, en tenant l'urne de *Pompée* dans ſes mains :

N'attendez pas de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ſes maux aplique d'autres charmes.
Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.

Il eſt vrai qu'en général on ne doit point dire de ſoi qu'on a un grand cœur ; il eſt vrai qu'aujourd'hui on n'aplique point de charmes à des maux ; il eſt encor vrai que quand on parle aſſez longtems, on ne doit point dire que les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que *Cornélie* s'impoſe ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne ſe vante d'en avoir un.

Apliquer des charmes à des maux, m'a paru bien,

parce que dans ces tems-là ce qu'on apellait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, & que même *Sextus Pompée* fils de *Cornélie* fut très connu pour avoir employé les prétendus ſecrets des ſortilèges. *Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler*, ſemble ſignifier ici, *s'amuſent à ſe plaindre*, & *Cornélie* s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

Mettant leur haine bas me ſauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.

Je conviens avec vous qu'ils ſont mauvais ; mais ayant déja remarqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes ſur *Pompée.*

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous ſavez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de ſévérité ; mais je vous aſſure que je n'ai ſongé ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, ſans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont eſt l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au deſſus de tout ce qui s'eſt jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre : je ne pen-

ſe point ainſi parce que je ſuis né en France, mais parce que je ſuis juſte. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de juſtice que moi aux étrangers ; je peux me tromper, mais c'eſt aſſurément ſans vouloir me tromper.

Le même eſprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille* comme de ſes grandes beautés. Vous avez raiſon de dire que ſes dernières tragédies ſont *très mauvaiſes*, & qu'il y a de grandes fautes dans ſes meilleures. C'eſt préciſément ce qui me prouve combien il eſt ſublime, puiſque tant de défauts n'ont diminué ni ſon mérite, ni ſa gloire. Je crois de plus qu'il y a des ſujets qui ont par eux-mêmes des défauts abſolument inſurmontables : par exemple, il me ſemble qu'il était impoſſible de faire cinq actes de la tragédie des *Horaces* ſans des longueurs & des additions inutiles. Je dis la même choſe de *Pompée* ; & il me parait évident que l'on ne pouvait faire le beau cinquiéme acte de *Rodogune*, ſans gâter le caractère de la princeſſe qui donne le nom à la piéce.

Joignez à tous ces obſtacles, qui naiſſent preſque toujours du ſujet même, la prodigieuſe difficulté d'être précis & éloquent en vers dans no-

tre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le ſtile noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers qui marchent toujours deux à deux, qui ſouffrent très peu d'inverſions, & qui ne permettent aucun enjambement.

Conſidérez encor la gêne des bienſéances, celle de lier les ſcènes de façon que le théatre ne reſte jamais vuide ; celle de ne faire ni entrer ni ſortir aucun acteur ſans raiſon. Voyez combien nous ſommes aſſervis à des loix que les autres nations n'ont pas connues ; vous verrez alors quel eſt le mérite de *Corneille* d'avoir eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a je crois égalées. Mais auſſi vous voyez qu'il n'eſt guère poſſible d'atteindre à la perfection. Les difficultés de l'art, & les limites de l'eſprit ſe montrent partout. Si quelque piéce entière aproche de cette perfection, à laquelle il eſt à peine permis à l'homme de prétendre, c'eſt peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'eſt celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours penſé que ce ſont là les deux chefs-d'œuvre de la France, comme j'ai penſé que le rôle de *Phèdre* était le plus beau de tous les rôles, ſans faire aucun tort au grand mérite du petit

nombre des autres ouvrages qui ſont reſtés en poſſeſſion du théatre. Ce mérite eſt ſi rare, & cet art eſt ſi difficile, qu'il faut avouer que depuis *Racine* nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que preſque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu de grands modèles? Vous n'êtes content, Monſieur, d'aucune des piéces de théatre qu'on a faites depuis quatre-vingt ans; voilà preſque un ſiécle entier de perdu. Je ſuis malheureuſement de vôtre avis: je vois quelques morceaux, quelques lambeaux de vers épars ça & là, dans nos piéces modernes, mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oſerai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*Oedipe*, qui eſt mieux reçue au théatre que celle de *Corneille*; mais je crois avec la même ingénuité, que cette piéce ne vaut pas grand' choſe, parce qu'il y a de la déclamation, & que le froid reſſouvenir des anciennes amours de *Philoctète* & de *Jocaſte*, me parait inſuportable.

Toutes les autres piéces du même auteur me ſemblent très médiocres; & la preuve en eſt que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper que de ceux de *Racine* & de *Corneille*.

J'ai fait toute ma vie une étude aſſidue de l'art dramatique ; cela ſeul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toujours remarqué que le peintre le plus médiocre ſe connaiſſait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'eſt ſur ce fondement que je me ſuis cru autoriſé à dire ce que je penſais ſur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, & de mettre ſous les yeux des objets de comparaiſon. Tantôt je fais voir comment un Eſpagnol & un Anglais ont traité à peu près les mêmes ſujets que *Corneille*. Tantôt je tire des exemples de l'inimitable *Racine*. Quelquefois je cite des morceaux de *Quinaut*, dans lequel je trouve, en dépit de *Boileau*, un mérite très ſupérieur.

Je n'ai pu dire que mon ſentiment. Ce n'eſt point ici un vain diſcours d'appareil, dans lequel on n'oſe expliquer ſes idées, de peur de choquer les idées de la multitude ; mais en expoſant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet expoſé que des doutes que chaque lecteur poura réſoudre.

J'ai toujours ſouhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que puiſque *Cinna* a des remords, il les eût immédiatement après la ſcène où *Auguſte* lui dit :

Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'Empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je n'ai penſé ainſi qu'en interrogeant mon propre cœur; il m'a ſemblé que ſi j'avais conſpiré contre un prince, & ſi ce prince m'avait accablé de bienfaits dans le tems même de la conſpiration, ce ſerait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs penſent autrement, *je ne* puis que les laiſſer dans leur opinion; mais je ſens qu'il ne m'eſt pas poſſible de leur ſacrifier la mienne.

J'obſerverai encor avec vous, qu'il y a quelquefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages ſur d'autres. Tel homme préférera *Cinna*, tel autre *Andromaque*; ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers; un homme plein de ſentiment ſera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en eſt de même dans tous les arts: ce qui ſe raproche le plus de nos mœurs eſt toujours ce qui nous plait davantage.

Ainſi, Monſieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* & d'*Iphigénie* me paraiſſent les plus parfaites, je ne prétends point dire que

vous deviez avoir moins de plaiſir à celles qui ſeront plus de vôtre goût. Je prétends ſeulement que dans ces deux piéces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre ; que la magnificence de la poëſie y répand ſes charmes avec moins d'enflure, & avec plus d'élégance, que dans les piéces d'aucun autre auteur ; que jamais plus de difficultés n'ont produit plus de beautés : mais comme il y a des beautés de différente eſpèce, celles qui ſeront le plus conformes à vôtre maniére de penſer ſeront toujours celles qui devront faire le plus d'effet ſur vous.

Je m'en ſuis entiérement raporté à vous ſur tout ce qui regarde la grammaire : c'eſt un article ſur lequel il ne peut guère y avoir deux avis ; mais pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre choſe que de conſerver le mien, & de reſpecter celui des autres.

Je ſuis &c.

AVIS AU RELIEUR.

Avec le Carton de quatre pages Ee *qui eſt la fin du* Tome IV. *on a joint neuf pages intitulées Supplément au Tome ſecond, leſquelles devront être placées à la fin dudit* Tome II.

ERRATA

POUR LES ŒUVRES

DE PIERRE CORNEILLE.

Tome ſecond.

Page 57. vers 4.

Je vous plains, je me plains, mais il faut aller.

corrigez,

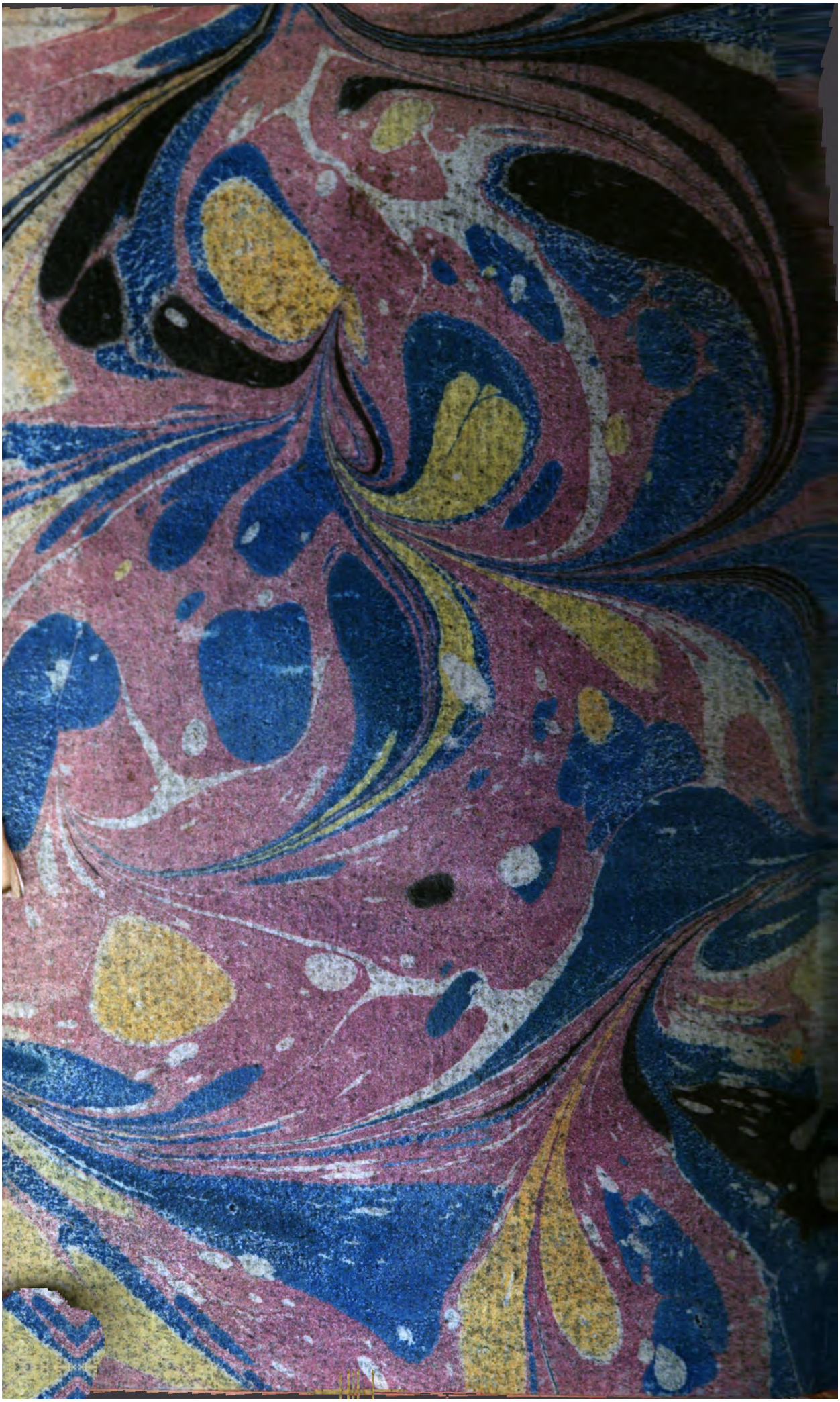
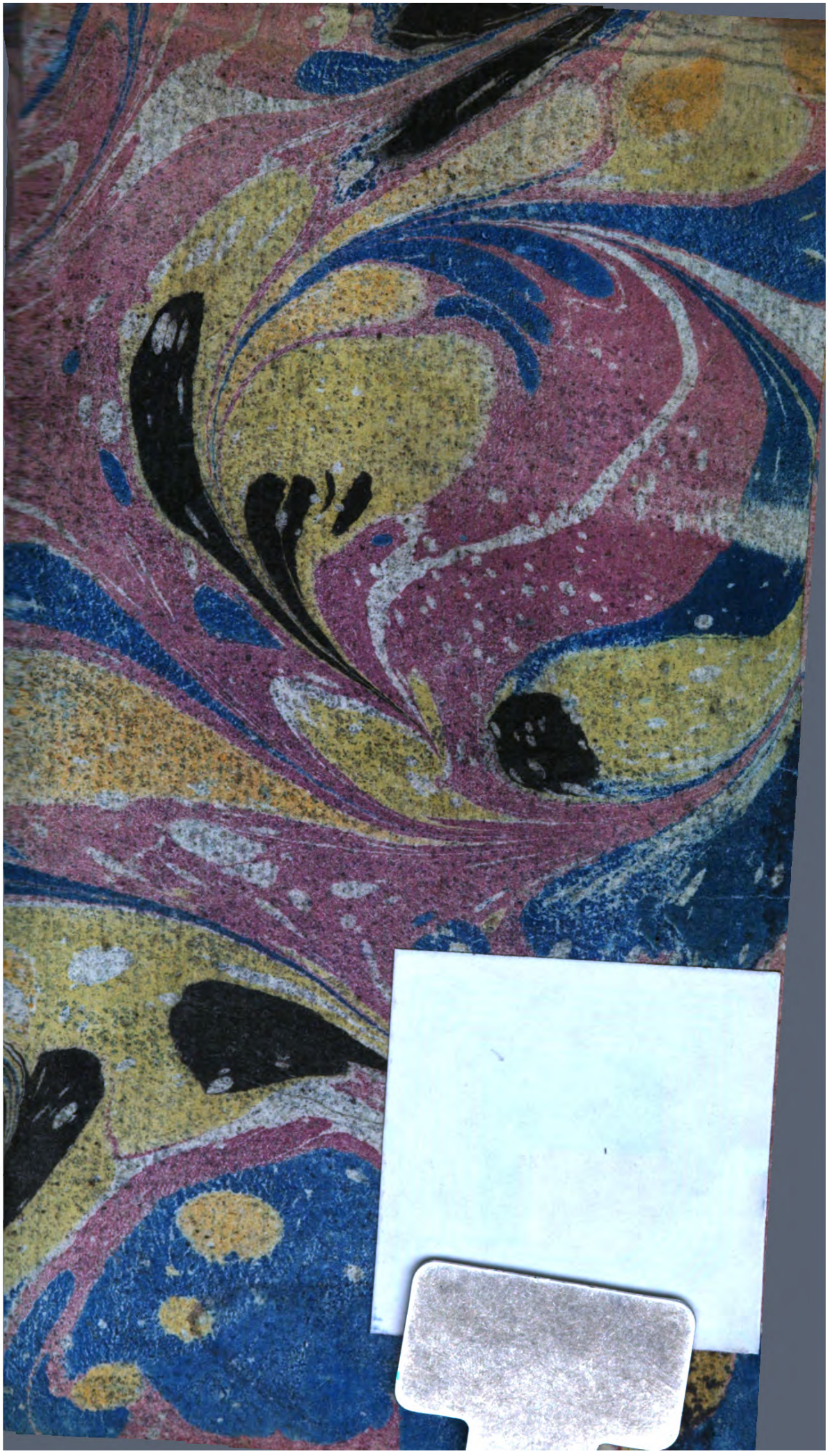
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

Pag. 298. lig. 5. des notes. *Soyons amis de Cinna,* liſez, *Soyons amis, Cinna.*

Pag. 381. vers 10. *je n'aurais pas beſein*, liſez, *je n'aurais pas beſoin.*

Pag. 403. lig. 12. *détournant les coups*, liſez, *détournant le corps.*

Pag. 406. lig. 2. des notes. *n'eût jamais tombé*, liſez, *ne ſerait jamais tombée.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVER
11 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

- 14754018